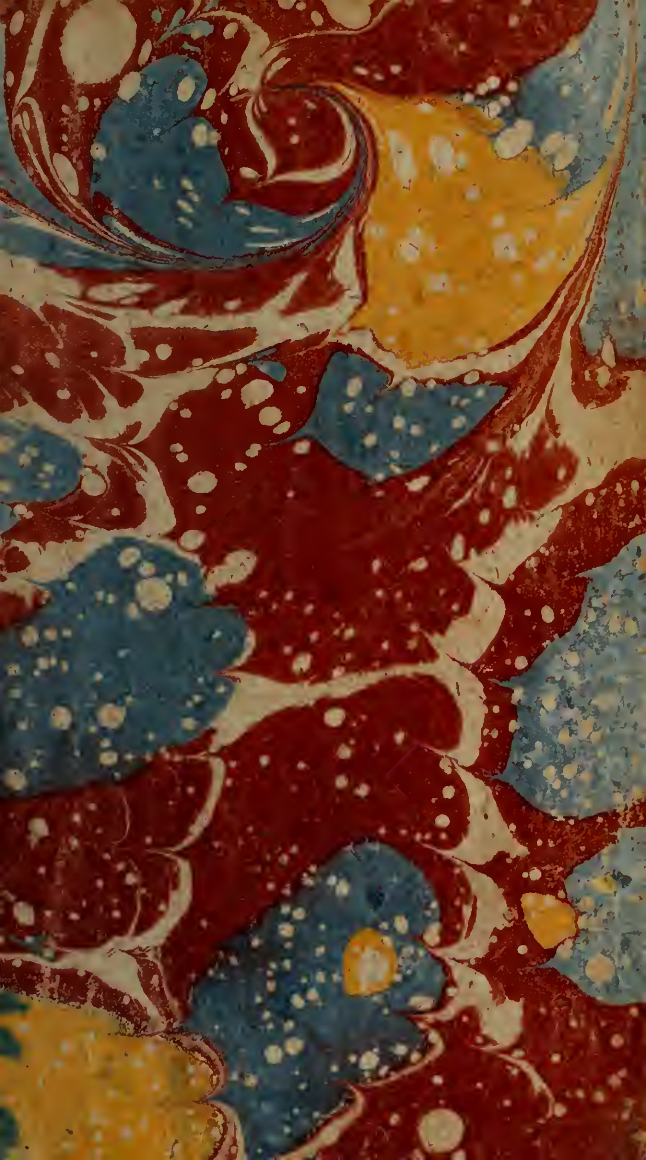

3 1761 03987 8061
PQ
1817
L3
1725
t.2





RECUEIL
DE PIECES
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE
MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE
MONSIEUR PELISSON,

ugmenté de plusieurs Piéces nouvelles de divers Auteurs.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A TREVOUX,
E L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

ERGASIS ET ÉDONE,
OU
LE TRAVAIL,
ET LA VOLUPTÉ.

DIALOGUE.

ERGASIS.

D'Où vient que vous me fuyez avec tant de ſoin? Il me ſemble que vous en devriez uſer d'une autre maniere; & qu'au moins par raiſon vous devriez être plus ſouvent avec moi, ſi vous ne le pouvez par inclination.

EDONE.

Mon humeur & la vôtre ont ſi peu de rapport enſemble, qu'il ne faut pas s'étonner ſi je ne vous recherche guéres; & vous me traitez d'une façon ſi peu obligeante, que je ne ſçaurois me reſoudre d'avoir pour vous toute la complaiſance que vous exigez de moi.

ERGASIS.

Comme vous êtes d'un ſexe dont la douceur & la retenuë fait le principal ornement, il me ſemble que vous devriez prendre un peu plus de peine à cacher vos emportemens, & que la neceſſité où vous êtes de vivre avec moi, ſi vous voulez être dans le monde avec

honneur, eſt un motif aſſez puiſſant pour vous obliger à ſauver du moins les apparences.

EDONE.

Je ſçai bien qu'il ne me ſeroit pas trop aiſé de me ſéparer de vous, & qu'une fille jeune & aſſez bien faite ne peut pas honnêtement quitter ſon pere, quand elle ne veut ni ſe mettre en retraite, ni ſe marier; & que ma deſtinée ne permettant pas que je m'attache à une ſeule perſonne, & mon humeur étant fort éloignée de fuir le monde, je voi bien qu'il faut que je demeure toûjours avec vous. Cependant il me ſemble que vous en tirez un peu trop d'avantage: vous ſouhaiteriez que que je fûſſe toûjours à vos côtez, que je vous accompagnaſſe dans toutes vos grandes & pénibles occupations, que je me levaſſe matin, que je me couchaſſe tard, que je ne reçûſſe des viſites que de ceux qui vous font la cour, & que je ne priſſe des divertiſſemens que ceux qui ſont de votre goût.

ERGASIS.

Je ſuis bien aiſe que vous ſoyez aujourd'hui d'humeur à raiſonner: car vous êtes d'ordinaire ſi bruſque, & vous avez ſi peur de paſſer un quart d'heure ſans plaiſir, que vous ne voulez jamais écouter que des choſes qui vous flattent: mais puiſque vous me donnez un peu d'audience, je tacherai de vous détromper, & de vous faire voir qu'il n'y a rien de plus honnête que mon procedé avec vous, & que ſi je ne donne pas dans tous vos ſentimens, c'eſt principalement pour votre bien. Il eſt vrai

vrai que je ſerois bien aiſe que vous fûſſiez ſouvent avec moi, & j'avouë qu'en cela je me regarde un peu. Votre preſence a quelque choſe de ſi charmant pour tout le monde, qu'il ne faut pas s'étonner ſi je ſouhaite de vous poſſeder quelquefois: mais vous m'avouërez auſſi que ma compagnie ne vous devroit pas être à charge, puiſque j'ai la complaiſance de vous préparer tous vos divertiſſemens, & d'eſſuyer toute la fatigue qu'il y a à les diſpoſer: & d'ailleurs quand vous avez été long-tems avec moi, vous en devenez plus précieuſe au gens qui vous recherchent, parce qu'ils ne vous poſſedent pas avec tant de facilité.

EDONE.

Je ne doute pas que ce que vous venez de dire, ne paroiſſe fort raiſonnable à tout autre qu'à moi: mais vous ſçavez que je ne ſuis née que pour la joye; & que je ſuis même d'un temperament ſi délicat, que ie ne puis vous tenir compagnie dans toutes vos entrepriſes.

ERGASIS.

Il eſt vrai que vous êtes née pour la joye, & que vous faites même celle de tous les lieux où vous êtes: mais je vous prie de conſiderer que lorſque vous m'accompagnez, toute la peine eſt pour moi, & que vous demeurez toûjours vous-même, que vous diſſipez mon chagrin ſans en prendre, & que je donne ſi bon ordre à toutes choſes, que vous ne ſouffrez point avec moi. Je ſçai bien que ce n'eſt

pas aſſez pour vous de ne pas ſouffrir, qu'il faut quelque choſe qui vous divertiſſe: auſſi je ne trouve pas mauvais que vous ſoyez quelquefois dans les honnêtes divertiſſemens, & je ſuis même bien aiſe de vous accompagner: mais je ne puis ſouffrir que vous y paſſiez toute votre vie, & que vous n'ayez aucune inclination pour les choſes ſerieuſes. En verité, c'eſt ſçavoir bien peu à quoi vous êtes deſtinée, & abuſer étrangement des avantages que la Nature vous a donnez. Tous les hommes vous ſuivent, & au lieu de les conduire où leur devoir les appelle, vous les amuſez à des bagatelles.

EDONE.

C'eſt une choſe aſſez plaiſante, de me vouloir rendre reſponſable de tous les deſordres qui paroiſſent dans le monde. Pourquoi les gens qui ont des affaires ſerieuſes, ne les font-ils pas? & de quoi s'aviſent-ils, de me venir chercher, quand ils ont des occupations importantes, puiſqu'ils devoient bien ſçavoir, s'ils ont quelque eſprit, que les affaires & moi n'avons aucun rapport enſemble?

ERGASIS.

Il y a bien de l'injuſtice dans ce que vous dites: car enfin, vous ſçavez bien que l'on ne ſçauroit vivre long-tems ſans vous, que l'on vous cherche par tout, & que vous êtes même bien plus obligée de vous communiquer à ceux qui ſont dans les grandes occupations de la vie, qu'à ceux qui ne ſont que dans les divertiſſemens; puiſque ces premiers agiſſent
&

& travaillent pour tous les hommes, aufquels il femble que vous ayez été donnée pour adoucir leurs déplaifirs.

EDONE.

Il ne tient pas à vous que je ne paffe pour une perfonne fort importante; cependant vous aurez bien de la peine à me perfuader que je quitte ma façon de vivre ordinaire, & dont je me fuis fort bien trouvée jufques à prefent. En effet, quelle apparence que j'abandonne un grand nombre d'honnêtes gens, qui témoignent avoir un fort grand empreffement pour moi, & qui ne me propofent que des chofes agréables; & cela pour tenir compagnie à quelque mélancolique, qui paffe les journées entieres dans fon cabinet, ou dans le tumulte des affaires, fous prétexte qu'il travaille pour le public?

ERGASIS.

Croyez-vous que l'approbation generale de toute la terre ne merite pas bien que vous contraigniez un peu votre humeur? Et d'autre part, eft-il poffible que vous ne vous fouveniez plus que vous avez autrefois aimé tout ce que vous haïffez à prefent, que vous m'avez accompagné fans aucune repugnance dans des voyages que j'ai faits fur mer & fur terre; que vous vous êtes trouvée fans aucun chagrin dans les Affemblées où l'on traitoit des affaires les plus importantes, & que vous avez même quelquefois pris un affez grand divertiffement à vous entretenir avec des fimples Artifans? Avoüez que ce n'eft que depuis quelques an-

nées que vous avez changé d'humeur, & que vous ne donnez plus que dans les divertissemens d'éclat. L'on impute dans le monde tout ce desordre à de certaines gens, lesquels ayant trouvé le moyen de faire une grande fortune en très peu de temps, & se trouvant incapables des satisfactions raisonnables que l'esprit & la joye de bien faire son devoir peuvent donner, se sont jettez dans une licence effrenée, & vous ont mise de toutes leurs parties, où vous avez couru un grand risque de perdre votre reputation. C'est ce qui vous a fait passer pour une coquette qui n'a aucun égard au merite des gens, & qui ne considere que ceux qui la mettent de beaucoup de Fêtes & de Cadeaux. Si vous aviez eu tant de soin de votre réputation que vous y étiez obligée, vous auriez remis ces gens dans le bon chemin, vous auriez reglé leur dépense & leurs divertissemens, & vous n'auriez pas souffert qu'un homme d'un merite très-rare, dont le nom est assez connu, se perdît pour avoir eu trop d'empressement pour vous, & pour vous en avoir donné des marques trop éclatantes. Ce malheur m'oblige de veiller de plus près sur votre conduite; & si je ne puis la regler, du moins je ferai tout mon possible pour empêcher mes amis d'avoir trop de complaisance pour vous.

EDONE.

Sans me défendre de tout ce que vous m'imputez, & où je ne crois néanmoins avoir aucune part, je vous dirai seulement que vous avez un ami, & dont vous faites une

une eſtime particuliere, que j'aurois la plus grande joye du monde de mettre de mon parti. Je vous avouë que je ne le ſouhaite pas ſeulement par un ſentiment d'ambition, & parce qu'il eſt dans un poſte fort éminent, mais qu'il y a un peu d'inclination mêlée; car bien qu'il ne m'ait pas rendu des frequentes viſites, je l'ai trouvé autrefois tellement diſpoſé à être de mes amis, qu'il n'y a rien au monde que je ne fiſſe pour vous le dérober.

ERGASIS.

En verité cette conquête vous ſeroit bien glorieuſe: mais ſi vous ne devenez pas plus raiſonnable, je doute fort que vous la puiſſiez jamais faire. Celui dont je voi bien que vous me voulez parler, a le cœur tendre & l'ame paſſionnée; & cela ſuffit pour qu'il ne vous haïſſe pas: mais comme il a beaucoup de vertu, il ſouhaiteroit que vos ſentimens & vos actions fûſſent un peu mieux reglées; & je m'aſſûre que s'il voyoit un changement avantageux dans votre conduite, les grandes occupations qu'il a, & dont tout autre ſeroit accablé, n'empêcheroient pas qu'il ne fût bien aiſe de vous poſſeder quelquefois.

EDONE.

Le procedé de votre ami avec moi eſt tout à fait particulier: au lieu que tout le monde me cherche, il faut que je l'aille trouver, ce qui n'eſt pas une petite mortification pour moi; & encore que je prenne ſon tems, il eſt ſi fier, qu'il ne me veut voir que lorſqu'il n'a plus rien à faire. J'ai beau me preſenter à lui, il

ne me donne audience que lorſqu'il n'y a plus perſonne qui le demande. Enfin il eſt impoſſible que je joüiſſe de lui un moment en particulier, & le peu de tems qu'il me donne, je ſuis obligée de le partager avec toute ſa famille. Je ne me rebute pas néanmoins, & je ne deſeſpere point qu'il ne m'aime quelque jour un peu plus qu'il ne fait à preſent.

ERGASIS.

Je vous ai déjà dit qu'il n'a aucune averſion pour vous, & qu'il auroit plus de commerce avec vous, ſi vous deveniez capable d'aimer les choſes ſerieuſes & ſolides, comme les belles Lettres & les beaux Arts, pour leſquels vous voyez qu'il fait toutes choſes. De plus, s'il eſt vrai que vous le conſideriez autant que vous le témoignez, & que vous ayez un veritable deſſein de toucher ſon cœur, que n'êtes-vous de toutes nos parties? Vous ſçavez que je ne le quitte guéres, ainſi vous pourriez en être avec bien-ſéance, & puis vous vous êtes mis dans le monde ſur un certain pied, que l'on ne trouve point mauvais que vous ſoyez avec des hommes, pourvû qu'ils ſoient connus pour avoir de la vertu. Vous ſçavez qu'il fait bien de petits voyages pour le ſervice de ſon Prince & de l'Etat : ne pourriez-vous pas quelquefois le divertir par le chemin? En verité, vous ne ſeriez pas inutile à conſerver une ſanté auſſi precieuſe que la ſienne; & vous ſçavez combien de gens vous en auroient obligation.

EDONE.

EDONE.

Quoique je vous aye dit que je considere beaucoup votre ami, je ne suis pas néanmoins resoluë de faire toutes ses avances, & il me semble que je suis assez considerable dans le monde pour être un peu recherchée, même du plus grand de tous les hommes; & quand je n'aurois d'autre avantage que d'être assez bien avec le Maître de celui dont vous me parlez, il me semble qu'il devroit m'estimer davantage qu'il ne fait.

ERGASIS.

Ne vous en orguëillissez pas de ce que le grand Prince dont vous parlez, vous rend quelques visites; & sçachez que ce n'est que pour se délasser des grandes fatigues qu'il est obligé de souffrir, en gouvernant tout seul, & d'une maniere qui le fait admirer par toute la terre: il est dans un âge où il ne lui est pas permis de vous fuir; mais après tout, sçachez, puisque cela vient à propos, qu'il ne trouve point du tout bon que vous inspiriez à ses Sujets des sentimens si éloignez de ceux qu'ils doivent avoir. Il est resolu d'y apporter du remede: vous sçavez qu'il vous a déjà retrenché la bizarre satisfaction que vous preniez de voir les plus honnêtes gens de son Etat s'égorger pour le moindre petit démêlé; que la joye que vous donnez par une agréable médisance, n'est plus à la mode, depuis que ce Prince a témoigné qu'il ne vouloit pas que la raillerie passât jusques à la satyre; que l'on a même banni du Théatre certaines libertez qui

étoient de mauvais exemple, & qui ſcandaliſoient tous les honnêtes gens : mais il n'en veut pas demeurer là, car il ne veut plus que vous ſerviez de prétexte de mal faire à ſes Sujets, & que l'on s'excuſe en diſant que l'on n'a rien fait que pour vous. Il faut, ſi vous ſouhaitez qu'il vous conſider toûjours & qu'il vous conſerve dans ſes Etats l'autorité que vous y aviez acquiſe, que vous preniez autant de peine à détromper ſes Sujets, qu'il ſemble que vous avez pris de contentement à les aveugler ; que vous leur faſſiez connoître que le ſeul moyen de vous avoir eſt d'être bien reglez dans toute leur conduite ; & pour ſe dégager des mauvaiſes habitudes qu'ils ont contractées dans un tems de licence, les obliger à me conſiderer plus qu'ils n'ont jamais fait : il veut même que ſes ſujets ne reçoivent aucune grace de vous que par mon entremiſe, & que vous ne faſſiez bon viſage qu'à ceux qui auront ſuivi mes ordres. Dans ces derniers tems, vous avez été reduite à de certaines ſocietez qui ont fait grand bruit dans le monde, compoſées de gens qui n'étoient point du tout de mes amis, & l'on ne vous voyoit jamais autre part. Le Prince entend que vous ſoyez par tout, que vous faſſiez la joye de tout le monde : il prétend que vous aſſiſtiez dans les Académies, que vous montiez à cheval pour vous trouver aux Revûës qu'il fait de ſes Troupes pour les maintenir dans la diſcipline Militaire ; & il n'entend pas que l'honneur qu'il vous a fait de vous donner une place dans les Conſeils, vous diſpenſe de vous trouver quelquefois dans les bouti-

ques

ques des Artisans & dans les cabanes des Bergers.

EDONE.

Je trouve beaucoup de raison à tout ce que vous dites, mais je desespere de pouvoir faire tant de choses; car enfin, je ne puis pas être par tout. Vous sçavez que je dois donner quelques heures à ce grand Prince; je ne sçaurois me refuser à la Cour; tout le reste du monde me souhaite; comment pourrai je ne mécontenter personne? Car je n'entens autre chose dans le monde que des plaintes de ce que l'on ne me possede pas.

ERGASIS.

Pour ce qui est du Prince, il ne s'appercevra jamais de votre absence, pourvû qu'il sçache que vous êtes avec ses Sujets, & que par votre moyen ils s'occuppent à faire leur devoir: quand il sçaura que vous faites supporter avec joye le fardeau des grandes affaires à ceux qui en ont la direction; que vous faites que les gens qui sont obligez de travailler sans relâche pour la subsistance de leurs familles, le font sans chagrin: & ne croyez pas que ces choses soient fort difficiles. N'est-il pas vrai que vous avez fait passer des années toutes entieres à des gens, & assez agréablement, dans l'esperance de vous posseder un moment? Vous n'avez seulement qu'à vous montrer pour contenter bien du monde. Si vous apprehendez de faire des mécontens, ne promettez jamais que ce que vous pourrez accorder; faites voir que vous êtes à ceux

qui ont plus de merite, faites en ſorte que l'on ſe perſuade que vous n'accordez point de faveurs qui ne ſoient fort conſiderables, puiſqu'elles n'ont d'autre prix que celui que leur donne celui qui les reçoit : de ſorte que vous pourriez être toute entiere à une perſonne, qu'elle n'en ſeroit pas plus heureuſe, ſi par bizarrerie elle s'alloit imaginer qu'elle ne le ſeroit pas. Ne vous laiſſez pas trop infatuer de la Cour ; ſi ceux qui la compoſent ont du merite, comme il faut demeurer d'accord que la plûpart en ont, & qu'ils veulent imiter leur Prince, ils n'exigeront rien de vous qui ne ſoit dans l'ordre : ils demeureront d'accord que vous n'êtes pas ſeulement pour eux ; & ſi vou ſçavez conſerver l'autorité qu'ils vous ont donnée, ils ſe verront obligez de vous ſuivre partout : de ſorte que vous pourrez faire des Courtiſans accomplis, en leur faiſant aimer pour vous tout ce qu'il y a de loüable. Vous ferez encore reflexion, que pour vous rendre agréable, vous devez vous faire ſouhaiter long-tems ; que vous devez vous arrêter peu en un même lieu, de peur qu'en vous examinant de trop près, l'on ne remarque en vous quelques défauts dont l'on ne s'apperçoit pas d'abord ; que vous devez traiter les gens ſelon leur portée ; & pour cela ſçavoir autant que vous pourrez, celle de tout le monde, afin de vous accommoder à leur maniere d'agir ; que votre abord ne doit pas être trop riant, de peur que l'on ne vous engage à augmenter vos faveurs, ce qui vous ſeroit impoſſible ; & enfin, que bien que vous ne ſoyez plus guéres ſenſible aux gens qui ont
accoû-

accoûtumé de vous posseder, ils s'apperçoivent bien néanmoins quand ils vous perdent: c'est pourquoi lorsque vous serez obligée de vous éloigner d'eux, vous le devez faire tout doucement, & dans ce même tems vous leur devez inspirer l'envie de me connoître & de me pratiquer, car c'est le meilleur remede qu'ils puissent avoir pour supporter votre absence avec moins de déplaisir.

EDONE.

Il est impossible de ne se pas rendre à de si fortes raisons, & quand vous me proposez de plaire au plus grand Prince du monde, d'acquerir l'estime de votre illustre ami, de faire mon devoir, & de vous contenter, je ne dois rien trouver d'impossible; c'est pourquoi je suis resoluë de ne vous plus abandonner, d'être la compagne de tous vos travaux, d'être l'amie de tous vos amis, & l'ennemie déclarée de tous vos ennemis, de n'avoir point de plus grande passion que de plaire à notre Prince, & contribuer autant qu'il me sera possible, à rendre ses Sujets heureux, d'être toûjours de belle humeur auprès de votre ami, & afin de vivre d'une maniere si avantageuse pour ma reputation, que ceux qui ont médit de moi s'en repentent, & qu'ils soient obligez d'avoüer que j'ai le fond bon, & que sans un peu de legereté & d'inconstance, qui fait que je m'emporte facilement, je serois une amie fort à souhaiter.

GENEALO-

GENEALOGIE
DU TRAVAIL
ET DE LA VOLUPTE.

LE *Ciel* après sa séparation de corps & de biens d'avec sa femme *Cibelle*, épousa la *Neceſſité* fille *du Deſtin & de la Fortune*. Son pere le *Deſtin* l'avoit fait élever avec les Muſes, & en la compagnie des Poëtes & des Philoſophes. Elle étoit d'un eſprit vif & agiſſant, facile en inventions ; toûjours occuppée à chercher quelques nouveaux moyens pour venir à bout de ce qu'elle entreprenoit : mais comme elle n'avoit ni beauté ni bonne grace, & encore moins de bien, elle ne plaiſoit à perſonne, & ne pouvoit trouver de parti pour ſe marier. Cependant elle étoit beaucoup à charge aux Muſes, qui ne pouvant plus ſupporter la dépenſe de ſon entretien, prierent *le Deſtin* ſon pere de les en délivrer par quelque moyen que ce fût ; ce qui lui fit naître l'envie de la faire épouſer à ſon ancien ami *le Ciel*, auquel il perſuada qu'à l'âge qu'il avoit, & ſéparé comme il étoit d'avec ſa femme, ſans apparence de ſe rejoindre jamais, il ne pouvoit mieux faire que de ſe marier à quelque honnête perſonne qui eût ſoin de lui, prenant de là occaſion de lui offrir

ſa

fille, & l'assûrant qu'elle étoit disposée à faire toutes choses pour meriter son affection : comme en effet, *la Necessité* suivant le conseil *du Destin* son pere, fit si bien par ses soûmissions & par ses assiduitez, qu'elle sçût gagner ce bon vieillard; mais la plus forte consideration qui le fit résoudre davantage à cette affaire, ce fut qu'il considera que tout le mauvais ménage d'avec lui & *Cibéle*, avoit été causé par les trop grandes richesses qu'elle possedoit de son propre, qui l'avoient renduë assez presomptueuse pour le mépriser, pour croire qu'elle pouvoit se passer de lui, & même avoir des commerces secrets avec Pluton, qui lui déplaisoient extrémement. Ainsi il fut persuadé qu'il feroit fort bien d'épouser une personne de naissance, qui n'ayant aucun bien, lui seroit obligée de toute sa fortune, & ne connoitroit d'autres richesses que celles dont il lui feroit part, qui seroient plus que suffisantes pour la rendre éternellement heureuse. Ce mariage fut conclu de cette sorte, & *le Ciel* épousa *la Necessité* avec ses droits, qui n'étoient autres que son esprit vigilant, son assiduité & sa soumission.

De ce mariage est venuë *la Vertu*, qui dès sa plus tendre jeunesse donna des esperances d'une merveilleuse beauté : aussi quand elle fut grande, elle se fit admirer de tout le monde. Tous les Dieux de l'Olimpe vouloient la connoître : néanmoins comme elle étoit d'une humeur altiere, se donnant une grande liberté de reprocher aux gens tous leurs défauts, elle n'étoit pas trop bien venuë dans les lieux où elle alloit : d'ailleurs sa mere *la*

Necessité

Necessité avec qui elle étoit presque toûjours, étoit de son naturel fort honteuse & peu accoûtumée à hanter chez les Grands, toûjours fort simplement vétuës & à la vieille mode, ce qui faisoit qu'elles n'osoient hanter les Dieux de qualité. Cette sorte de vie leur étant devenuë ennuyeuse, elles alloient assez souvent voir les Muses, les Poëtes & les Philosophes leurs anciens amis, de qui elles recevoient un meilleur accueïl. Cela les fit penser à retourner demeurer avec eux pour toûjours. Ce que *la Necessité* fit trouver bon *au Ciel* son mari, qui lui permit cette retraite d'autant plus volontiers, qu'il jugea que les bonnes qualitez de sa fille *la Vertu* pourroient servir de quelque chose pour corriger les hommes de leurs défauts. Etant ainsi retournées sur le Parnasse, les Muses leur y firent donner un logement, où *la Vertu* s'étant fait connoître, elle s'y fit des admirateurs de tous ceux qui la pûrent voir. Les Muses faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour exalter le merite de leur nouvelle Hôtesse, afin de lui donner de la réputation, & engager quelqu'un dans sa recherche; mais personne n'y vouloit entendre: on vouloit bien la voir & l'admirer, avoüer même qu'elle avoit toute la raison du monde dans les reprimandes qu'elle faisoit: mais pas un ne s'en vouloit charger, ni s'allier pour toûjours avec une personne dont la maniere de vivre étoit aussi extraordinaire que la sienne. Elle demeura de cette sorte long-tems à pourvoir, jusques à ce que *le Sçavoir*, homme sage & un peu âgé, à qui cette humeur severe & veritable ne déplaisoit pas, la rechercha, & du

consen-

conſentement de ſes pere & mere, l'épouſa au grand contentement de tout le Parnaſſe.

Ils n'eurent qu'un fils nommé *le Travail*, qui leur fit aſſez de peine à élever dans ſa jeuneſſe. Quand il fut grand, il devint d'une humeur agiſſante & laborieuſe, n'étant jamais ſans faire quelque choſe. Un jour qu'il étoit occupé à un ouvrage de conſéquence, que ſa mere *la Vertu* lui avoit commandé, il vit *la Recompenſe* fille *du Merite & de la Raiſon*, dont il devint éperdûment amoureux. C'étoit une jeune perſonne, d'une beauté ſinguliere, & d'une humeur tout à fait charmante: toutes ſes actions étoient ſi naturelles, & ſon air ſi engageant, qu'il n'y avoit perſonne qui ne l'aimât & ne la voulût poſſeder. *Le Travail* qui fut touché de tant d'aimables qualitez, ſe reſolut de faire toutes choſes pour l'avoir en mariage: & comme elle ne manquoit pas d'amans, il jugea qu'il auroit beaucoup de traverſes à ſurmonter dans la recherche qu'il vouloit entreprendre: mais la Belle lui ayant donné quelque aſſûrance qu'il ne lui déplaiſoit pas, il ſe reſolut d'eſſuyer toutes ſortes de difficultez: & de fait, après une infinité de peines, après beaucoup d'allées & de venuës, l'affaire fut concluë avec *le Merite & la Raiſon*, pere & mere de *la Recompenſe*, leſquels après y avoir bien penſé, & avoir examiné les qualitez de leur fille & de ſon amant, l'amour reciproque qu'ils ſe portoient, les fatigues que *le Travail* avoit ſouffertes avec tant d'aſſiduité, de patience & de perſeverance, *la Vertu* s'en étant auſſi mêlée, y donnerent volontiers leur conſentement. Ils eurent même avis

que

que cette affaire avoit été resoluë par *le Ciel*, grand-pere de l'époux. En effet, *le Travail* & *la Recompense* étoient tellement bien assortis, que l'on pouvoit dire qu'ils étoient nez l'un pour l'autre : aussi leur mariage fut parfaitement heureux, par la bonne intelligence où ils vécurent; car *le Travail* conservant pour sa femme le même amour qu'il lui avoit toûjours porté, avoit de continuels empressemens pour être en sa compagnie, & n'avoit point de plus grand déplaisir que de ne la voir pas assez souvent, encore ne la croyoit-il pas où il la voyoit. Sa femme n'en faisoit pas moins de son côté, gardant une conduite si reglée & si judicieuse, qu'elle ne lui donna jamais aucune occasion de chagrin, & ne voulut jamais se trouver en aucun lieu, que son mari n'y fût aussi.

Ce mariage fut encore heureux par sa fecondité, car il en sortit trois enfans, deux filles & un fils. Le fils qui étoit le cadet, s'appelloit *le Repos* : il étoit bien fait de sa personne, agréable, insinuant, bien venu par tout où il alloit : sa noblesse & ses belles qualitez le faisoient considerer, estimer & desirer de tout le monde, & principalement des gens riches. Il n'avoit pas l'humeur si altiere & si genereuse que ses sœurs ; il ne hantoit que des personnes pacifiques & peu entreprenant contre lui. Son pere en étoit fâché, & faisoit tout son possible pour le rendre plus agissant qu'il n'étoit : mais il fuyoit sa presence, parce qu'il le sollicitoit sans cesse de faire quelque chose, & ne lui donnoit aucun relâche : ce qui devint tellement insupportable

au *Repos*, & son humeur ne pouvant souffrir davantage celle de son pere, qui lui étoit si fort opposée, il en conçût un tel dépit, que s'étant joint avec *la Paresse*, avec laquelle il avoit noüé une étroite amitié, ils firent dessein ensemble de lui ôter la vie. *Le Travail* son pere, vigilant comme il étoit, ne fut pas longtems sans découvrir cette conjuration; dequoi n'étant que trop assûré, il chassa ce fils dénaturé d'auprès de lui, sans vouloir jamais le revoir: & *le Repos* touché de repentir, ou poussé par quelque autre motif, se retira chez des personnes dévoüées au service des Dieux, où il a toûjours demeuré.

Les deux filles *du Travail* étoient *la Gloire* & *la Volupté*, toutes deux fort belles personnes, ressemblant entierement à leur mere *la Recompense*, & de telle sorte, que souvent l'on les prenoit pour elle, ce qui faisoit qu'elle les aimoit beaucoup. *Le Travail* aussi les aimoit uniquement, tant pour leur propre merite, que pour cette ressemblance qui le faisoit ressouvenir de ses premieres amours. Les filles de leur côté, répondoient parfaitement à cette amitié, & ne quittoient presque jamais leur pere & mere, en quelque lieu qu'ils pûssent aller, soit chez les particuliers, soit chez les Princes & Monarques, où ils se plaisoient davantage de faire leur demeure, & où ils étoient fort bien venus, se trouvant avec eux indifferemment aux affaires de la Guerre & de la Paix, dans les Batailles & dans les Conseils. Il est vrai que *la Volupté* n'avoit pas le cœur si fier que *la Gloire* sa sœur; car au lieu que *la Gloire* ne songeoit qu'à des choses élevées,

élevées, & ne vouloit frequenter que les Grands, ou des gens de grand eſprit, ayant beaucoup de mépris pour toute autre choſe, *la Volupté* au contraire ſe plaiſoit à tout, aimant autant les affaires de néant, que celles d'importance, les gens d'eſprit mediocre, que ceux qui en ont beaucoup, les petits que les grands, careſſant également un chacun; ce qui lui gagnoit le cœur de tout le monde: & comme de ſon naturel elle étoit fort curieuſe, elle ſe plaiſoit à faire de petits voyages en ſon particulier chez des gens qui étoient bien aiſes de l'avoir en leur compagnie, pourvû qu'elle ne fût point avec ſon pere & ſa ſœur, dont l'auſterité leur donnoit trop de contrainte. Ces petites parties donnerent une grande atteinte à ſa réputation, n'étant pas poſſible de voir une fille bien faite hanter ſi familierement avec tant de monde, ſans en parler: mais ce qui penſa la ruïner entierement, ce fut qu'en ce même tems une fille débauchée qui avoit quelque air du viſage de *la Volupté*, mais beaucoup d'affecterie, ſe mit en l'eſprit de prendre le même nom, pour donner une plus facile entrée en toutes ſortes de lieux. Elle étoit fille *du Loiſir* & *de la Débauche*, gens du néant & du dernier mépris; & comme elle n'avoit ni naiſſance ni honneur, elle ſe mêla indifferemment avec toute ſorte de monde, menant une vie infâme & ſi déreglée, qu'elle paſſe pour une perduë. Cette reſſemblance de noms fit qu'on attribuoit à la veritable *Volupté* tous les déſordres de la fauſſe; ce qui l'obligea d'avoir de grands éclairciſſemens avec ſon pere *le Travail*, qui ſe

trompoit comme tout le reste du monde à cette ressemblance : mais son innocence pour toutes les choses dont on l'accusoit, lui donnoit une grande assûrance pour se justifier. Elle fit connoître à son pere que la plûpart de ceux qu'elle hantoit le plus, étoient de ses meilleurs amis & de ses Ancêtres, *la Vertu* & *le Sçavoir*, & qu'elle étoit cherie de toute une Secte de Philosophes ; & qu'enfin elle ne voyoit que des gens dont les mœurs étoient loüables & dans l'ordre.

PREMIERE ELEGIE.

Tirsis, c'est malgré moi que mon ame est saisie
Du furieux transport qui suit la jalousie ;
Que mon cœur infecté de ce mortel poison
Consulte son dépit plûtôt que la raison.
Je ne puis plus long-tems vous celer mon martyre,
Je souffre nuit & jour, sans cesse je soûpire.
Je ne sçaurois guerir des douleurs que je sens,
Tous mes efforts sont vains, & mes maux trop pressans :
Dans ce funeste état j'ai perdu l'esperance
De voir si-tôt finir leur dure violence.
Ma jalouse fureur redouble mon tourment,
Et remplit mon esprit d'un chagrin vehement :
Mon

Mon cœur croit ce qu'il craint, à tous momens il tremble
Quand je ſçai que Tirſis & Philis vont enſemble.
Par mes pleurs redoublez je plains mon triſte ſort:
Enfin je ſuis jalouſe, & juſques à la mort.
Les dépits, les ſoupçons qui déchirent mon ame,
Augmentent ma douleur ſans éteindre ma flâme:
Et pour dernier malheur, peut-être en ce moment,
Ma rivale en ſecret ſe rit de mon tourment,
Et Tirſis ſans ſonger à guerir mes foibleſſes,
Goûte mille douceurs dans ſes tendres careſſes:
Il pâme de plaiſir quand mes vives douleurs
Font pâlir mon viſage & font couler mes pleurs;
Et ce perfide enfin, cet ingrat, ce volage,
Lui promet de ſon cœur un éternel hommage,
Et mes ſoins empreſſez & ma tendre amitié
Ne produiſent en lui qu'une foible pitié.
Mon amour outragé d'une telle rencontre,
Sollicite ma haine & veut qu'elle ſe montre,
En faiſant éclater en ce moment fatal,
Un remede qui ſoit auſſi grand que mon mal;
Mais

Mais toute ma fureur, quoiqu'elle ſoit extrême,
Ne me ſçaurois venger ſans me punir moi-même.
Puiſque je l'aime encor, tout volage qu'il eſt,
Et qu'en dépit de moi ce perfide me plaît,
Malgré l'oubli cruel & l'inconſtante flâme
Qui ternit ſi ſouvent la gloire de ſon ame,
L'amour qui ſuit de près ſon infidelité,
Triomphe de mon cœur & de ma liberté.
Je combattrois en vain, Tirſis a trop de charmes;
Mon cœur pour reſiſter, a d'inutiles armes.
Helas! je me trahis quand j'agis autrement:
Je ne ſçaurois l'aimer ſans l'aimer ardemment;
Mais le cœur d'un volage aiſément ſe renflâme,
Un ſoûpir amoureux peut rengager une ame:
Il eſt bien mal-aiſé qu'il ne paye à ſon tour
Une conſtante ardeur par un conſtant amour.
Tâchons de le gagner, rappellons l'eſperance,
Amour, ſeconde-moi, montre ici ta puiſſance,
Et nous rangeant tous deux ſous une même loi,
Triomphe de Tirſis auſſi-bien que de moi.

POUR

POUR LA REINE DE SUEDE.

ODE I.

BElle lumiere vagabonde,
Mobile ſource de clarté,
Flambeau d'éternelle beauté,
Œil du jour qui voit tout le monde,
Soleil qui dans un char ſi pur
Te promenes deſſus l'azur
Avec un appareil ſi ſuperbe & ſi grave,
Vois-tu rien de ſi beau de ton thrône orguëilleux,
Que la fille du grand Guſtave ?
Et le Ciel a-t'il rien qui ſoit ſi merveilleux ?

Ne craindras-tu point qu'à ta honte,
Cet Aſtre qui ſe leve au Nord,
Fatal au bonheur de ton ſort,
En lumiere ne te ſurmonte ?
Déjà ſon matin plus brillant,
Que ton midi chaud & brûlant,
Semble te menacer d'une triſte avanture:
Tout le monde étonné de tes divins appas,
Dit

Dit que l'honneur de la Nature
N'eſt plus au Firmament & qu'il eſt ici bas.
Tu cours en vain la terre & l'onde
Pour en être eſtimé le Roi ;
Puiſque la nuit avecque toi
Partage l'Empire du monde :
Mais cet autre Soleil plus beau,
Par un miracle tout nouveau
Eclaire en même tems la terre univerſelle,
Ses rayons en tous lieux s'épandent avec bruit,
Et de leur lumiere immortelle,
L'éclat ne ſouffre point d'éclipſe ni de nuit.

Que cette Reine qu'on admire
Eſt digne fille de ce Roi,
Qui portant en tous lieux l'effroi,
Soûmettoit tout à ſon Empire !
Mais des palmes que ce Heros
S'acquit au mépris du repos,
Le nombre glorieux fut fatal à ſa vie;
Il ne pouvoit perir, cet honneur des Guerriers,
Malgré les efforts de l'envie,
Qu'abatu ſous le faix de ſes propres lauriers.

L'Univers qui pleura la perte
De ce Prince qu'il réveroit,
Ne crût pas quand il la pleuroit,
Qu'elle pût être recouverte :

Mais lors un miracle naiſſant,
Qui de ce Monarque puiſſant
Pouvoit ſeul occuper la place par ſes charmes,
Heritant de ſon nom comme de ſa vertu,
En reprenant ſes mêmes armes,
Sous leur puiſſant effort avoit l'Aigle abbatu.
Cette Princeſſe toute illuſtre,
La gloire de cet Univers,
Par mille avantages divers
Des plus grands Rois ternit le luſtre;
Et ſes vertus & ſes beaux yeux
Dans le cœur de nos demi-Dieux,
Ont ſi bien ſçû porter le reſpect & la crainte,
Que pendant que l'Europe endure ſous le faix
Des malheurs dont elle eſt atteinte,
Seule dans ſes Etats elle garde la paix.

Apreſent quel Prince barbare,
Pouſſé d'un eſprit inhumain,
Entreprendroit d'armer ſa main
Contre une merveille ſi rare?
Qui pourroit ne reſpecter pas
Les miracles & les appas
Dont le Ciel enrichit ce chef-d'œuvre des Reines?
Si l'envie entreprend de troubler ſon bonheur,
Ses entrepriſes ſeront vaines,
Et ſa temerité ſera ſon deshonneur.

Chez

Chez cette Reine ſans ſeconde
Qui ſur les autres a le prix,
Eſt l'azile des beaux eſprits,
Et l'élite de tout le monde:
Les plaiſirs d'honneur revétus,
Les Sciences & les Vertus
Ont fait de ſon Palais le Temple de la Gloire.
Les neuf Sçavantes Sœurs du bel auteur du jour,
Ces dignes filles de memoire
Compoſent ſa ſuperbe & magnifique Cour.
Dans ſon rare eſprit ſont encloſes
Toutes les hautes qualitez,
Il eſt la ſource des beautez,
Et le thréſor des belles choſes:
Mais ſi dans ſon illuſtre cœur
Avec tant d'éclat & d'honneur
Les plus grandes vertus ont leur paiſible empire,
Si c'eſt là qu'elles ont leur thrône glorieux,
Sans les offenſer on peut dire,
Qu'auſſi le Dieu d'amour a le ſien dans ſes yeux.

Par un rapport aſſez fidéle
La renommée avec ſa voix
Nous a dit plus de mille fois
Combien cette Princeſſe eſt belle:
Sa divine ame & ſon beau corps

Font un mélange de tréſors,
Qui de la main de Dieu ſont les plus beaux ouvrages.
Enfin parmi les fleurs dont brille ſon printems,
Elle a les plus grands avantages
Que l'eſprit peut tirer de l'uſage & du tems.

On dit que ſans faire une injure
A ſes adorables attraits,
On ne peut faire des portraits
De ce miracle de Nature :
Mais le tableau qu'on nous en fait,
Encore qu'il ſoit moins parfait,
Efface tout l'éclat des choſes animées,
Et quoique d'aſſez loin nous viennent ſes rayons,
Nos ames en ſont plus charmées,
Que ne le ſont nos yeux de ce que nous voyons.
Terre heureuſement aſſervie
A Cet Aſtre de qui l'éclat
Embellit tant votre climat,
Ah ! qu'on vous doit porter envie!
Et vous ſes peuples ſi vantez,
Qui voyez de près ſes beautez,
Que vous êtes heureux au prix de tout le monde !
Que vous êtes cheris & protegez des Cieux,
Par une grace ſans ſeconde,
Qui fait regner ſur vous le chef-d'œuvre des Dieux!

Ce

Ce n'eſt pas que ſon doux Empire
Ne s'étende en des lieux divers,
Et qu'avec vous tout l'Univers
Ne la reſpecte & ne l'admire;
Cet honneur eſt commun à tous;
Vous ne pouvez avoir ſur nous
Que la gloire de voir de plus près ſa lumiere;
Si le ſort ne ſoûmet à ſes attraits vainqueurs
L'Empire de la terre entiere,
Son merite la rend Reine de tous les cœurs.

Que de ſon bonheur on doit croire
Son ſexe vain & ſatisfait,
Depuis qu'un Sujet ſi parfait
En releve par tout la gloire!
L'autre ne doit plus l'emporter,
Puiſqu'il ne ſçauroit ſe vanter
Que le Ciel l'ait béni d'une grace pareille:
Mais c'eſt trop, mes deſirs, je n'ai pas le pouvoir
D'exprimer bien une merveille
Que jamais mon eſprit ne ſçauroit concevoir.
Je crains de lui faire une offenſe:
Pour en parler plus dignement,
Ce travail eſt dû ſeulement
Au Dieu même de l'Eloquence:
C'eſt lui qui doit dire en tous lieux,
Que depuis que roulent les Cieux,
Il n'a rien vû de tel ſur le plus fameux Thrône,

Et qu'il doit publier par ſes écrits divers,
Que cette ſçavante Amazone
Eſt l'exemple & l'amour de tout cet Univers.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

METAMORPHOSE DES Yeux de Philis en Aſtres.

BEaux ennemis du jour, dont les feüillages ſombres
Conſervent le repos, le ſilence & les ombres,
Confidens immortels des âges & des tems;
Vieux enfans de la Terre, agréables Tirans,
Qui juſques dans le Ciel, ſans crainte du Tonnerre,
Allez faire au Soleil une innocente guerre,
Chênes, Palais ſacrez de nos premiers Ayeux,
Conſeillers des humains, Interpretes des Dieux,
Je ne ſuis point venu dans cette nuit obſcure
Rechercher les ſecrets de la race future,
Et ſans rendre preſens les ſiecles à venir,
Je ne veux conſulter que votre ſouvenir:
L'unique ambition qui flate ma penſée,
Eſt d'apprendre de vous une choſe paſſée,
De ſçavoir de Daphnis le trépas malheureux,
De ſçavoir de Philis les regrets amoureux,
Com-

Comme elle eut pour un mort une flame vivante,
Et fut changée enfin pour être plus conſtante :
Favorables témoins de leurs chaſtes deſirs,
Qui vîtes leurs douleurs, qui vîtes leurs plaiſirs,
Si d'un ſemblable trait votre ame fut touchée,
Découvrez-moi l'ardeur que vous avez cachée,
Et n'apprehendez pas en l'expoſant au jour,
D'introduire un profane aux myſteres d'amour.
Sous des Aſtres benins, & de qui l'influence,
Garde encore aujourd'hui ſa premiere innocence,
Des arbres conſacrez au Monarque des Dieux,
Se vont offrir à lui juſques dedans les Cieux.
Loin d'eux-mêmes cherchant des routes inconnuës,
De leurs bras orguëilleux ils embraſſent les nuës :
Leurs troncs vaſtes & grands des peuples reſpectez,
Sont de cent demi-Dieux les vivantes Citez,
Et leurs rameaux épais ſous leurs feüilles tremblantes,
Cachent de mille oyſeaux les familles errantes :

Dans ce riant séjour ces hôtes sans souci,
Celebrent ces beautez qu'ils augmentent aussi:
Les nymphes pour oüir leurs charmantes merveilles
Entr'ouvrent leur écorce, & prêtent leurs oreilles:
Puis leur pied retraçant leurs sçavantes leçons,
Marque en ses pas divers leurs diverses chansons,
Et sous un tendre émail de mousse & de fougere
Imprime de leur son une image legere.
Au milieu de ce bois un liquide crystal,
En tombant d'un rocher forme un large canal,
Qui comme un beau miroir dans sa glace inconstante,
Fait de tous ses voisins la peinture mouvante;
Les secrets de son sein sont ouverts à chacun,
Plus il se montre pur, plus il se rend commun;
En découvrant son lit aux plus foibles œillades,
Il trahit la pudeur de ces chastes Naïades:
C'est là par un chaos agréable & nouveau,
Que la Terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau:
C'est-là que l'œil souffrant de douces impostures,

Confond tous les objets avecque leurs figures,
C'eſt-là que ſur un arbre il croit voir les poiſ-
ſons,
Qu'il trouve des oyſeaux auprès des hame-
çons,
Et que le ſens charmé d'une trompeuſe idole,
Doute ſi l'oyſeau nage, ou ſi le poiſſon vole,
C'eſt-là qu'une Bergere étalant ſes attraits,
Fait en ſe regardant de plus nobles portraits,
Quand le genoüil courbé ſur les fleurs du ri-
vage,
Elle vient arroſer celles de ſon viſage
Qui rempliſſant les eaux de feux & de clartez,
Pour un peu d'ornement, leur rend mille beau-
tez:
Par tout où d'un regard elle échauffe les on-
des,
En de nouveaux appas elle les rend fécondes,
Elle n'eſt plus unique, & les flots embellis,
Auſſi-bien que la terre, ont une autre Philis.
Infortuné témoin d'une ſi haute gloire,
Daphnis qui ſçûs trop bien la peindre en ta
memoire,
Que le Ciel t'eût cheri, ſi ce portrait fatal
S'y fût évanoüi comme dans ce cryſtal!
Ah! que l'heur de tes yeux coûta cher à ton
ame!
Ton mal te plût d'abord, & ta naiſſante flã-
me

Fut comme un feu de joye allumé dans ton
cœur
Dont le Vaincu voulut honorer le Vainqueur:
Mais enfin ſon ardeur devora tes entrailles,
Et ce feu n'éclaira que pour ces funerailles.
Daphnis, en qui les Dieux aſſemblant leurs
tréſors,
Firent une belle ame hôteſſe d'un beau corps,
Suivoit un raviſſeur, dont la gueule ſanglante
Emportoit dans le bois une brebis mourante:
Déjà ſon juſte fer lui meſurant le flanc,
Cherchoit à ſe noyer dans les flots de ſon ſang,
Quand Philis d'un regard qui peut tout met-
tre en cendre
Reduiſit l'aſſaillant au point de ſe défendre,
Et d'un coup innocent lui donnant le trépas,
Le prit en des filets qu'elle ne tendoit pas.
Comme ſi les rayons des yeux de la Bergere,
Avoient purifié le feu de ſa colere,
Une fureur plus noble eſt maîtreſſe à ſon tour,
Et ſon cœur n'a plus rien que des flâmes d'a-
mour.
Une agréable nuit qu'un trop grand jour en-
voye,
Dérobe à ſes regards le larron & la proye,
Et lui-même devient par un autre deſtin,
D'un autre raviſſeur la proye & le butin.
Cependant cette Belle, également atteinte
Des

Des mouvemens divers de pudeur & de
crainte ,
A ces deux paſſions ſe laiſſe partager ,
Et ne ſçait qui fuïr, du Loup ou du Berger ;
L'Amant & l'ennemi font des effets ſembla-
bles ,
Tous deux lui ſont nouveaux & tous deux re-
doutables ,
Et la peur qui l'appelle en des lieux differens ,
Rend ſon corps immobile , & ſes deſirs errans.
Quiconque en ce ſpectacle eût eu des yeux fi-
déles ,
Eût vû de nouveaux lys , & des roſes nou-
velles :
Son tein étoit le champ de ces diverſes fleurs,
Et chaque paſſion y peignoit ſes couleurs.
La crainte, qui du cœur montoit ſur le viſage ,
A la ſeule blancheur donnoit tout l'avantage ;
Puis la honte au ſecours amenant la rougeur ,
Venoit rendre à Philis les larcins de la peur :
Si bien que reprenant ſa naïve peinture ,
Deux effets violens reparant la nature ,
Et laiſſant dans leur guerre une image de
paix ,
Rendoient une beauté plus belle que jamais.
Toutefois je vous plains , ô Bergere adorable !
Mais je plains plus que vous ce Berger miſe-
rable ,

Ce Berger qui déjà tout percé de vos coups,
Va s'attirer encore un injuſte courroux,
Qui va commettre un crime en vous diſant ſa peine,
Et d'un ſoûpir d'amour allumer votre haine.
Déeſſe, vous dit-il, à qui j'offre ma foi,
Laiſſez & crainte & honte aux vaincus comme moi.
Il ſied mal de trembler quand on a la victoire,
Et le Vainqueur ne doit rougir que de ſa gloire,
Si toutefois c'eſt gloire à vos charmes ſi doux,
De faire un priſonnier ſi peu digne de vous,
Et qui plus honoré que preſſé de vos gênes,
Pour unique faveur vous demande des chaînes.
Oüi des fers ſont l'objet de mon ambition,
Accordez-m'en par grace ou par punition;
Favorable Maîtreſſe, ou Juge impitoyable,
Arrêtez un Amant, ou liez un coupable,
Et me donnez le ſort qu'enfin j'ai merité
Par un excès d'amour ou de temerité.
Au ſeul nom de l'amour, ce miracle des Belles
Fuit, & ſemble ſoudain en emporter les aîles,
Son erreur lui dépeint ce petit Dieu des Dieux,
Auſſi cruel par tout comme il eſt dans ſes yeux,
Et ſon cœur où jamais on ne le vit paroître,

Le

Le conçoit ſeulement tel qu'elle le fait naître.
D'un pied vîte elle court loin de l'embraſe-
ment,
Et comme tout pour elle eſt plus doux qu'un
Amant,
Elle fend les buiſſons au peril des bleſſûres,
Et ne craint que du cœur les brillantes pic-
qûres;
Mais toute la Nature a peur pour ſes attraits,
Chaque buiſſon retient la pointe de ſes traits:
Par reſpect il s'entr'ouvre & ſemble qu'il
eſſaye
A faire en s'écartant comme une double haye,
Ou ſi l'épine avance, elle donne en paſſant
Aux roſes de ſa jouë un baiſer innocent.
Seulement dans ſa courſe une ronce inſolente
Retint de ſes cheveux la richeſſe volante,
Et prenant pour rançon une part du tréſor,
Parut toute ſuperbe en ce vétement d'or,
Si bien que le Berger, qui ſuivant la cruelle,
Alloit après ſon cœur qui fuyoit avec elle,
Trouvant ces beaux filets que l'amour lui
tendoit,
Par un heureux malheur eut ce qu'il deman-
doit.
Mais voyez, ô Philis! ſon reſpect & ſa joye,
Regardez comme il eſt le butin de ſa proye;
Par un ſi doux exemple inſtruiſez votre cœur,
Et

Et jugez s'il faut craindre un si noble Vainqueur.
Toutefois pour ce coup en vain je l'y convie,
Chacun doit deux tributs, la franchise & la vie :
Mais le tems de payer est dans la main du sort,
Et l'amour a son heure aussi-bien que la mort :
Elle viendra, cette heure, & son ame obstinée
Peut fuïr un Berger, mais non la destinée ;
Le Ciel veut qu'à *Daphnis* ses desirs soient offerts,
Et son livre d'airain la condamne à ses fers.
A peine les glaçons, tyrans des belles choses,
Eurent deux fois fait place à la pompe des roses ;
A peine deux printems, ennemis des glaçons,
Eurent paré les champs de leurs rouges moissons
Que Philis oublia sa rigueur ordinaire,
Et connut que l'amour est un mal necessaire ;
Son cœur aux premiers coups se défend constamment,
Et d'abord elle rend ses beaux yeux seulement :
Seulement moins timide, & non pas inhumaine,
Elle

Elle ose contempler & Daphnis & sa peine,
Et d'un même regard qui n'est pas étonné,
Blesse & voit sans frayeur le coup qu'elle a donné;
Puis elle cherche en lui d'une vaine poursuite
Ce qui fut autrefois le sujet de sa fuite;
Elle cherche par tout, & ne s'apperçoit pas
Que par tout elle trouve un embûche d'appas,
Et que dans ce faux bien qu'elle doit longtems plaindre,
Tout ce qui lui va plaire, est ce qu'elle doit craindre.
Déjà les sens rendus attaquent la raison,
Et chaque regard porte & rapporte un poison;
Déjà de tous côtez où son desir la guide,
L'image du blessé poursuit son homicide;
Et comme une belle ombre, avec un doux effort,
Vient venger en tous lieux une si douce mort.
Enfin ce beau Vainqueur lui fait rendre les armes,
Enfin de ses soûpirs elle seche les larmes;
Ces deux amans parfaits de mêmes feux épris,
En partageant leurs soins unissent leurs esprits,
Et devenus heureux par de communs supplices,

De leurs propres tourmens ils forment leurs delices.
Vivez, heureux amans, & parmi les plaisirs
Voyez couler vos ans & croître vos desirs.
Qu'une si belle vie entre les jeux passée
Ne soit rien que d'amour une longue pensée,
Et que sur vous les Dieux versent des biens si doux,
Qu'en vous rendant contens, ils deviennent jaloux:
Ou plûtôt que les Dieux gouvernant leurs tonnerres,
Vous puissent oublier en un coin de la terre;
Et que veillant au sort du reste des humains,
Ils ferment sur le vôtre & les yeux & les mains.
Votre amour vous suffit pour vous donner leur gloire,
Il égale vos fers à leur thrône d'Yvoire,
Sans avoir tous leurs soins, vous avez ce qu'ils ont,
Et sans être comme eux, vous êtes ce qu'ils sont:
C'est assez seulement que leur grandeur suprême
Se veüille comme vous contenter d'elle-même,
Qu'ils gardent dans le Ciel & le mal, & le bien,

Ils vous donnent affez s'ils ne vous ôtent rien.
Mais, ô beauté divine ! à qui toute autre cede,
Un Dieu ne peut fouffrir qu'un homme vous
poffede :
L'Aftre du jour vous voit, il devient amoureux,
Et par fon amour feul il fait trois malheureux.
Le Soleil defcendu fur la rive de l'onde,
Etoit prêt de partir pour voir un autre monde,
Et porter dans un char qui traverfe les eaux,
Les richeffes du jour à des peuples nouveaux,
Quand fes yeux languiffans & fa foible paupiere,
Qui jettoit à longs traits des reftes de lumiere,
Virent cette beauté digne de mille autels,
Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.
Elle fortoit du bois, & fur le bord encore
A l'ombre de Diane elle regardoit Flore ;
Flore qui ramenoit fes riches ornemens,
Avec les doux foûpirs de fes legers amans,
Et tâchant d'arrêter ces petits Rois des plaines,
Ouvroit fon fein riant à leurs fraîches haleines,
Qui lui rendant la vie en pillant fes odeurs,
D'un humide baifer appaifoient fes ardeurs.
Mais voilà tout d'un coup la Déeffe vangée,
Et

Et du Dieu des ſaiſons la fortune changée,
Celui qui brûloit tout, eſt lui-même enflâmé,
Ce grand feu conſumant, lui-même eſt conſumé.
Les amours tous brillans & de flâme & de gloire
Suivent leur priſonnier en chantant leur victoire,
Et dans ce char brûlant, mais plus brûlans encor,
Font de nouveaux rayons par leur plumage d'or :
Avec un doux plaiſir ils paſſent l'onde amere,
Joyeux de triompher au païs de leur mere,
Et de punir celui dont le jour indiſcret
Fit un crime public de ſon amour ſecret.
Il s'en va leur payer par de cruelles gênes
Le trop viſible affront des inviſibles chaînes,
Et connoître à la fin par ſes propres tourmens,
Qu'on doit moins accuſer que plaindre les amans.
Cependant il s'avance où le deſtin l'appelle,
Fidéle à la Nature, à ſoi-même infidéle,
Il fuit loin de l'objet qui le rendoit heureux,
Et peut bien être abſent, auſſi-tôt qu'amoureux :
Mais tandis que ſes yeux s'en vont payer au monde,

L'adora-

L'adorable tribut d'une clarté féconde,
Son cœur impatient retournant ſur ſes pas,
Porte un autre tribut à de divins appas,
Et ſoûmis à deux jougs divers & neceſſaires,
Il ſouffre en deux façons deux mouvemens contraires,
Que ne puis-je, dit-il, ô beauté que je ſers,
Poſſeder librement la gloire de mes fers!
Que ne puis-je ſans ceſſe, ô flambeau de mon ame,
Répandre ma lumiere où j'ai puiſé ma flâme!
Et quelle eſt la rigueur, qui contre la raiſon,
M'ordonne de courir quand je ſuis en priſon?
Les rayons dont je voi ma tête couronnée,
Ne conviennent pas bien à mon ame enchaînée:
Amour, Deſtin, Tyrans, qui me venez ravir,
Ou laiſſez-moi regner, ou me laiſſez ſervir.
Donc j'ai pû me cacher à l'horreur des prodiges,
Et laiſſant de moi-même à peine des veſtiges,
Plûtôt que d'éclairer de noires actions,
J'ai manqué de promeſſe à tant de Nations,
Et mon juſte deſir trouvera quelque obſtacle,
Si je veux plus d'un jour éclairer un miracle,
Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté,
Au feu de mon amour un moment de clarté:
Donc mon œil qui voit tout, ne peut voir ce qu'il aime,
J'ôte

J'ôte la nuit ailleurs, & je l'ai dans moi-même,
Le ſort me livre au monde, & ſes cruelles mains
M'immolent tout brûlant au ſalut des humais.
Dans ces triſtes regrets, dont ſa flâme eſt la ſource,
Il commence, il pourſuit, il acheve ſa courſe,
Puis revient par amour autant que par devoir,
Et pour donner le jour, & pour le recevoir :
Il vient, & redoublant ſa chaleur coûtumiere,
Il marche tout couvert de traits & de lumiere,
Et forçant les forêts qui lui cachent ſon bien,
Eclaire leur ſecret pour déclarer le ſien.
Mais que ſervent ſes ſoins à ce Dieu trop ſenſible,
S'il trouve dans Philis une glace invincible ?
Il n'a rien qui lui plaiſe, elle fuit en tous lieux
Et le feu de ſon ame, & celui de ſes yeux ;
Et de ſa double ardeur craignant plus d'un outrage,
Lui cache également le cœur & le viſage.
En vain comme un eſclave il la ſuit pas à pas,
Il brûle tout le reſte, & ne l'échauffe pas :
En vain jettant des pleurs plus que ne fait l'Aurore,
Belle, aimez, lui dit-il, celui que l'on adore,

Il renonce pour vous aux droits des Immortels,
Il vous demande un cœur & non pas des Autels,
Et cedant à vos yeux un honneur legitime,
Il veut, tout Dieu qu'il eſt, devenir leur victime.
Mais quittez vos deſſeins, ardent pere du jour,]
Et ſçachez que ſa haine eſt un effet d'amour:
L'image d'un mortel en ſon ame tracée,
Fait qu'une Deïté n'y peut être exaucée;
Et les yeux d'un Berger qui n'ont point de pareils,
Sont de cette beauté les Dieux & les Soleils.
L'Amour combat l'amour, il s'oppoſe à ſoi-même,
Philis ne peut aimer, parce que Philis aime,
Elle ne peut offrir des biens qu'elle n'a plus,
Et les dons qu'elle a faits, l'obligent au refus.
Quoi, ce refus vous trouble, & votre trouble éclate?
Parce qu'elle eſt fidéle, elle vous ſemble ingrate,
La vertu vous offenſe, & votre cruauté
Veut ſéparer la foi d'avecque la beauté?
Digne commencement de votre amour coupable,

S'il

S'il faut pour vous aimer qu'on ceſſe d'être
aimable ?
Et plus dignes ſuccès que votre amour attend,
S'il fonde ſon eſpoir ſur un cœur inconſtant ?
Mais ſon dépit augmente, & l'envie inhumaine,
Qui du plaiſir d'autrui compoſe notre peine,
Vient de ſon fer brûlant envenimer ſes fers,
Et porte dans le Ciel les flâmes des Enfers :
Ses cris longs & picquans, qui de cent coups le percent,
Inſpirent à ſon cœur la fureur qu'ils exercent,
Et leur moindre piqûre eſt un large canal,
Par où coule à flots noirs un abſinte fatal :
Comme un nuage épais qu'une vapeur enfante,
Ils offuſquent l'éclat de ſa tête brillante,
Et ſur ſes cheveux d'or indignement rampans,
Autour de ſes rayons enlacent leurs ſerpens.
Il a beau triompher dans un char de lumiere,
Des monſtres immortels qui bordent ſa carriere,
Celui-ci le ſurmonte, & joint à ſon malheur
La colere à l'amour, la rage à la douleur.
Comme il n'eſt plus lui-même à lui-même ſemblable,
Ce

Ce qu'il aimoit le plus lui devient redoutable;
Il craint de voir Philis, parce qu'il craint aussi
De voir l'heureux Berger qui cause son souci;
Parmi ce qui lui plaît trouvant ce qui le tuë,
En approchant son cœur il détourne sa vûë ;
Il ne peut accorder ses yeux & son desir,
Et de peur de la peine, il renonce au plaisir:
Si par fois il leur jette une œillade farouche,
Il pense toûjours voir sur les fleurs de leur bouche
Les traces d'un soûpir, ou celles d'un discours,
Dont ces cœurs languissans nourrissent leurs amours.
Si lorsqu'ils sont aussi sur l'émail du rivage,
Pour cuëillir un bouquet ils panchent le visage,
Dans la timide ardeur qui le vient embraser,
Il croit qu'ils ont dessein de cuëillir un baiser.
Quoi, dit-il aussi-tôt, plein de flâme & de glace,
Quoi si devant mes yeux ils ont bien cette audace,
Et si de leurs transports l'indigne liberté
Ose de mes rayons soüiller la pureté :
Quels feux n'allumera la fureur qui les dompte,
Quand

Quand ma fuite éteindra la lumiere & la
honte ?
Quand leur amour exempte & de crainte &
de ſoin
Aura mon ennemi pour unique témoin,
Et que la nuit venant dans ſes plus ſombres
voiles,
Cachera leurs larcins à ſes propres étoiles ?
Puis, comme ſi ſon mal s'appaiſoit à demi,
Las ! je ſuis, pourſuit-il, mon plus grand en-
nemi,
Je leur ſuis liberal, la nuit leur eſt avare,
Et je les viens unir quand elle les ſepare :
C'eſt moi qui les appelle, & c'eſt moi dont
les feux
Sont de leur rendez-vous le ſignal amoureux.
Je viens ouvrir les yeux dont ils bleſſent les
ames ;
Je prête les clartez qui rallument leurs flâ-
mes ;
Ils n'auroient pas ſans moi d'objets ni de re-
gards,
Ils n'auroient pas ſans moi de flêches ni de
dards :
Je redonne l'éclat à ces couleurs vivantes
Qui peignent dans les cœurs ces idôles brû-
lantes,
Et je ſuis condamné par une juſte loi

A

A leur fournir des traits contre eux & contre
moi.
Oüi, beauté, lui dit-il, dequi l'amour m'outrage,
Qui joins beaucoup d'orguëil avec peu de courage,
Qui refuses un Dieu qui t'offroit un Autel,
Et profanes ton cœur des flâmes d'un mortel,
Pendant que ta rigueur me charge de supplices,
J'entretiens tes plaisirs, j'éclaire tes délices;
Par moi tu vois l'objet où tes yeux se sont plû;
Mais par moi desormais tu ne le verras plus:
Je sçai causer la mort aussi-bien que la vie,
La clarté de mes feux est donnée & ravie,
Ils ont & dequoi luire & dequoi consumer,
Et s'ils ouvrent les yeux ils peuvent les fermer.
Le Dieu témoigne ainsi la douleur qui le touche,
Mais son visage encor en dit plus que sa bouche,
Et qui voit sa colere auroit peine à juger,
Que pour toute victime, elle veüille un Berger:
Les Cieux même en ont peur, la Nature qui tremble
Croit qu'il se veut venger sur tout le monde ensemble.

Brûler hommes & Dieux, tout perdre en ſe perdant,
Et de tout l'Univers faire un bûcher ardent.
Mais s'il fait craindre à tous ſa fureur violente,
Lui ſeul craint ſeulement qu'elle ne ſoit trop lente;
Il ne trouve en ſon cours ni fleuve ni marais,
Où ſon œil enflâmé n'envenime ſes traits:
Il charge ſes rayons de ces vapeurs funeſtes
Qui forment dans les airs les foudres, les tempêtes,
Il n'importe qu'il cede à leur obſcurité,
Pourvû qu'à ſon Rival il ôte la clarté.
Plus jaloux du Berger que de ſa propre gloire,
Il veut bien par la honte acheter la victoire:
Dans l'état malheureux où le Deſtin l'a mis,
Il demande ſecours à tous ſes ennemis,
Et fait en s'alliant aux ombres de la terre,
Par une lâche paix, une plus lâche guerre.
Le Ciel même qui voit ſon Prince languiſſant,
Quitte pour cette fois le ſoin de l'innocent:
En fermant tous les yeux des favorables ſignes,
Ouvre tous les canaux de ſes ſources malignes,
D'où coulent ſur la terre en mille petits corps,
Par les routes de l'air mille ſecrettes morts.
Le Chien qui vers le Dieu veut ſe montrer fidéle,
Lui

Lui prête par avance une chaleur mortelle:
La rage du courroux prévient celle du tems,
Et d'un mordant regard il desole les champs.
Ce serpent qui bien loin de ramper sur les herbes,
Foule des plus hauts Cieux les campagnes superbes,
S'unit au même Dieu pour venger son amour,
Et répand son venin dans la source du jour.
Et toi, cruel Archer, dont les armes brûlantes
Portent le noir trépas sur les pointes brillantes,
Tu joins les traits d'argent avec ses fléches d'or,
Et fais de deux fureurs un funeste trésor.
Enfin de tous les maux la troupe déchaînée
Vient charger un seul jour des crimes d'une année,
Le Monarque des tems confondant les saisons,
Des monstres assemblez assemble les poisons,
Et fait de ce mélange une foudre durable,
Qui frape sans relâche un Berger miserable.
Compterai-je les morts que cet ardent flambeau
Fit descendre à ce jour dans l'horreur du tombeau,

Que Daphnis arrivant dans le Royaume ſombre
Vit errer après lui comme ombres de ſon ombre,
Et qui dans ſon entrée accompagnant ſes pas,
D'une pompe funébre ornerent ſon trépas ?
Nul âge n'eſt exempt de cette injuſte guerre,
L'enfant & le vieillard giſſent deſſus la terre :
Les ſexes differens tombent d'un même ſort,
Et les champs ſont couverts des moiſſons de la mort.
Mais pourquoi diviſer le fleuve de nos larmes ?
Ne plaignons que Daphnis, ne plaignons que ſes charmes,
Et ſans troubler nos cœurs d'un vulgaire ſouci,
Perdant tout en un ſeul, donnons lui tout auſſi.
Qui pourroit ſans pitié voir l'excès de ſa peine ?
Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine,
Et des torrens de feu roulent dans ces vaiſſeaux,
Où le ſang fit couler ſes paiſibles ruiſſeaux.
Ce ſang chaud & boüillant, cette flâme liquide,
Cette ſource de vie à ce coup homicide,
Et ſon lit agité ne ſe peut repoſer,
Et

Et conſume le champ qu'elle doit arroſer.
Dans ſes canaux troublez, ſa courſe vagabonde
Porte un tribut mortel au Roi du petit monde ;
Et le cœur infecté par cette trahiſon,
Au lieu de nourriture, avale du poiſon.
Ces atômes vivans, durables étincelles,
Petits corps, qui des corps ſont les ames mortelles,
Inviſibles liens, qui juſques au trépas
Attachez ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas;
Les eſprits accourus en troupes mutinées,
Font cent tours & retours en leurs routes bornées,
Et par leurs cours divers ébranlant tout le corps,
D'un mouvement confus agitent ſes reſſorts.
On diroit que ſon ame en ce mortel orage
Cherche de tous côtez à ſe faire paſſage,
Qu'elle frappe par tout pour rompre ſa priſon,
Et ſe ſauver des feux qui brûlent ſa maiſon :
Ses yeux ſont devenus deux ſanglantes cometes,
Qui d'un cruel trépas ſont les triſtes Prophêtes,
Son corps avant la mort à demi conſumé,
Paroît dans ſa langueur un ſquelette enflâmé,
Et ce teint qui ſembloit une roſe animée,

N'eſt plus rien maintenant qu'une cendre allumée ;
Qui doit comme un nuage au ſouffle d'un Zephir,
Se perdre au premier vent de ſon dernier ſoûpir.
Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmente,
L'ennemi toutefois eſt plus doux que l'amante,
Et Philis ſe noyant dans les eaux de ſes pleurs,
D'une bonté cruelle irrite ſes douleurs.
Plus ſon ame eſt ſenſible, & moins elle eſt humaine,
Il ſouffre par l'amour, il ſouffre par la haine,
La rigueur de ſa peine accroît par la pitié,
Et la part qu'elle y prend l'augmente de moitié :
Il voit que la Bergere, en ce point trop fidéle,
Veut ſouffrir avec lui ce qu'il ſouffre pour elle;
Que d'un triſte regard nourriſſant ſon ennui,
Elle ſort d'elle-même, & vient toute dans lui,
Et que là d'un œil ferme & d'un courage tendre,
Elle prend de ſon mal tout ce qu'elle en peu prendre.
En vain le Dieu jaloux ſe vengeant à ſouhait,
Veut ſauver ce qu'il aime, en perdant ce qu'il hait;
En

En vain pour détourner la commune tempête,
D'un rayon ſalutaire, il couronne ſa tête;
Et fait voler près d'elle un favorable éclair,
Pour défendre l'approche aux injures de l'air.
A l'aſpect du Berger ſon ame l'abandonne,
La pitié fait mourir quand la rage pardonne.
Au lieu de la fureur, l'amour lance le trait,
Et Daphnis fait le coup que ce Dieu n'a pas fait;
C'eſt là ce qui le tuë, & s'oubliant ſoi-même,
Pour plaindre le malheur de la beauté qu'il aime,
Cieux! dit-il, qui voyez les peines qu'elle ſent,
Que ne m'eſt-il permis de mourir innocent?
On me rend criminel par mon propre ſupplice,
Et je deviens injuſte en ſouffrant l'injuſtice.
Mais vous-même, Philis, vous l'êtes plus que tous,
Votre cœur prend des maux qui ne ſont point à vous;
Il eſt en même-tems cruel & pitoyable,
Et m'ôtant ma miſere il me rend miſerable.
Helas! qui m'auroit dit, quand je fus enflamé,
Daphnis, tu te plaindras de te voir trop aimé;
L'euſſai-je pû penſer, euſſai-je bien pû croire,
Qu'on trouvât le malheur dans le ſein de la gloire?

Et que moi-même un jour contraire à mes desirs,
J'eusse fait mes tourmens de mes plus doux plaisirs?
Donc un autre destin fait que je suis tout autre.
Vous me percez le cœur quand je touche le vôtre,
Et les traits de pitié que vous jette mon sort,
Retournant contre moi, sont des traits de la mort.
Moderez ces transports, ô Beauté que j'adore,
Et ne m'aimez pas tant, si vous m'aimez encore;
Aussi-bien tous vos soins vont être superflus,
Et je suis desormais comme ce qui n'est plus:
Je n'ai rien de vivant dans ce transport extrême,
Que le cœur qui ne vit que parce qu'il vous aime,
Et je doute, Philis, si partant de ce lieu,
Je pourrai bien vous dire..... Il vouloit dire adieu:
Mais au lieu de ce mot, sa belle ame s'envole,
Et Philis s'écriant, acheve la parole.
Adieu donc, lui dit-elle, Amant infortuné,
Tu m'ôtes donc, cruel, ce que tu m'as donné:
Cette ame qui fut mienne, à present m'est ravie,
Et

Et tu peux bien ſans moi diſpoſer de ta vie :
Mais ſi tu prens, Daphnis, un bien qui fut à
moi,
Dieux ! pourquoi me laiſſer un bien qui n'eſt
qu'à toi ?
Et de quel œil verrois-je en ces deſerts funebres
L'homicide clarté qui cauſe mes tenebres ?
Non, non, il faut mourir, mon mal eſt trop
preſſant,
Ma douleur m'y contraint, mon amour y conſent,
Et ce corps affoibli, qui ſous le faix ſuccombe,
Ne veut plus d'autre bien que celui de la tombe :
Allons-y donc enſemble, ô Berger ſans pareil,
Ces lieux nous ſeront doux, ils n'ont point de
Soleil :
Les enfers nous cachant dans leurs demeures
ſombres,
N'auront point de jaloux qui ſepare nos ombres,
Et de quelque rigueur que les Dieux ſoient
blâmez,
Il nous ſera permis d'aimer & d'être aimez.
Hé bien, es-tu content de l'excès de ma peine,
Traître, de qui l'amour eſt ſemblable à la
haine,

Impatient, jaloux des hommes & des Dieux ?
Vigilant eſpion de la Terre & des Cieux ;
Toi, par qui les Amans, victimes de l'envie,
Sont aſſûrez de perdre ou l'honneur ou la vie,
Au moins n'as-tu rien vû dans notre chaſte amour
Qui bleſſât la pudeur & qui craignît le jour.
Ainſi parloit Philis, mortellement atteinte,
Ses pleurs impatiens viennent couper ſa plainte ;
Mais par un tel effort, qu'on doute, à voir ſes yeux,
Si c'eſt pour l'interrompre, ou pour l'achever mieux :
Son cœur que la douleur a percé de ſes armes,
Repand à gros boüillons un déluge de larmes,
Qui noyant de ſon tein les mourantes couleurs,
Precipite ſa courſe au milieu de ſes fleurs.
Tel qu'on voit un torrent, fier enfant de la Thrace,
Qui maintenant eſt onde, & naguére étoit glace,
Par les mains du printems de ſes fers affranchi,
Tomber du haut du mont que la neige a blanchi,
Puis venir depoſer ſes eaux & ſa furie
Dans le ſein fleuriſſant d'une jeune prairie :

Telles

Telles pouvoit-on voir les larmes de Philis,
Qui tomboient ſur un tein de roſes & de lis,
Puis faiſoient en joignant leurs ondes redoublées,
Comme un fleuve nouveau de perles aſſemblées.
Dieux! que l'Aſtre du jour voyant cette langueur,
Se trouve tourmenté par ſa propre rigueur!
Qu'il devient malheureux par ſa propre vengeance!
La chûte d'un Rival abat ſon eſperance,
La haine de Philis croît avec ſon ennui,
Et ſa vaine fureur retombe deſſus lui.
Quelque brillant qu'il ſoit, une ombre le ſurmonte,
Et toutes ſes clartez n'éclairent que ſa honte.
Il voit que le Berger en mourant ne perd rien,
Il eſt jaloux du mal comme il le fut du bien,
Son eſprit agité regarde avec envie
La gloire de ſa mort, comme l'heur de ſa vie,
Et voudroit, ſi le ſort ſe laiſſoit gouverner,
Lui ravir le trépas qu'il vient de lui donner.
Mais Daphnis en tous lieux lui diſpute la place,
Par tout il le combat, & par tout il le chaſſe,
Et quoiqu'ait fait le Dieu, quoi qu'il faſſe aujourd'hui,

Il ne peut ni mourir, ni vivre comme lui,
Il ne peut meriter, ni retenir les larmes
De l'aimable beauté dont il ressent les armes.
Elles coulent encore & couleroient toûjours,
Si les pleurs & les maux avoient un même cours,
Et si les eaux que verse une triste paupiere,
Sans manquer de sujet ne manquoient de matiere:
Mais Philis impuissante à plaindre ses malheurs,
Voit durer ses ennuis plus long-tems que ses pleurs.
Ces humides enfans d'une douleur amere,
Par un sort avancé meurent devant leur mere:
Ils meurent, & mourant font mourir les clartez
De ces yeux qui regnoient sur tant de libertez.
Les ruisseaux enflâmez de ces sources nouvelles,
Comme un sablon doré, roulent mille étincelles,
Et leurs derniers boüillons entraînent avec eux,
Au milieu de leurs eaux mille globes de feux.
L'Amour pleure lui-même, en voyant tant de charmes
Dans les yeux de Philis se distiler en larmes,
Et fondre ces miroirs dont les rayons vainqueurs

Sçûrent fondre pour lui tant de glaces de
cœur :
Ces miroirs éclatans faits d'ondes & de flâmes,
Par qui l'œil voit les corps, & découvre les
ames,
Ces miroirs qui font voir par d'utiles accords
Le dehors au dedans, le dedans au dehors :
Ces miroirs animez, où toute la Nature
Vient faire à divers tems sa diverse peinture,
Et tracer une image admirable en ce point,
Que par elle on voit tout, & qu'on ne la voit
point.
Ainsi furent éteints ces flambeaux redouta-
bles,
Ainsi furent punis ces illustres coupables.
Le Dieu qui languissoit de regret & d'amour,
Ne put souffrir la nuit dans ces Palais du jour,
Et destinant sa flâme à de plus doux usages,
Il donna par ces mots de fidéles présages.
Si, dit-il, ô beauté, dont j'adore les fers,
Je pouvois rappeller les ombres des enfers,
Comme je puis bannir les ombres de la terre,
La tombe vous rendroit le bien qu'elle res-
serre;
Et vous auriez de moi par un double devoir,
Et la vûë & l'objet que vous aimiez à voir :
Mais puisque le destin me paroît si contraire,
Que je ne suis puissant, que quand je veux mal
faire,
Qu'a-

Qu'Amant trop malheureux, trop heureux ennemi,
Je fais le mal entier, & le bien à demi:
Ne pouvant rétablir votre gloire premiere,
Je fais ce que je puis, je vous rends la lumiere.
Il parle, & les effets ses paroles suivans,
Il change ses yeux morts en deux astres vivans,
Qui conçûs des rayons de ses plus belles flâmes,
Comme il éclaire au corps, embraserent les ames,
Tant que le sort permit en faveur de ces lieux,
Que la Terre eût un bien qui n'étoit dû qu'aux Cieux;
Mais si-tôt que Philis eût achevé sa course,
Ces flambeaux détachez revinrent vers leur source,
Et placez dans les Cieux, qu'ils rendirent plus beaux,
Ils sont, comme ils étoient, les deux astres jumeaux.

II. ELE-

II. ELEGIE.

SOmbre & belle forêt, aimable ſolitude,
Cachez mes noirs chagrins & mon inquietude,
J'ai l'eſprit abbatu de mortelles douleurs,
Le cœur outré d'ennuis, les yeux baignez de pleurs,
Je cherche à ſoulager le tourment qui me preſſe,
Je viens par mes ſoupirs exprimer ma triſteſſe,
Et me plaindre en ſecret aux rochers d'alentour,
Des rigueurs que mon ſort prepare à mon amour.
Uniques confidens des peines que j'endure,
Peut-on ſentir ces maux ſans plainte & ſans murmure?
Quand on ſouffre en tous lieux de cruels déplaiſirs,
Eſt-ce trop de donner paſſage à ſes ſoupirs?
Quand on eſt devoré d'une exceſſive flâme,
Le reſpect veut en vain triompher dans une ame,
Quand elle ſent toûjours augmenter dans ſon cœur

Cette même tendresse & cette même ardeur,
Qui furent à l'instant trop fortes & trop vives,
Pour laisser plus long-tems ses passions captives,
A son soulagement refuser cet effort,
C'est contre son repos s'entendre avec le sort.
Puissant Maître des Dieux! j'ai recours à ton aide,
Amour, c'est de toi seul que j'attens mon remede:
La contrainte m'accable, il faut enfin parler
De la fidéle ardeur dont je me sens brûler;
Assez & trop long-temps les gênes du silence
Avec trop de rigueur exercent leur puissance.
Mon ame desormais n'écoute plus ses loix,
Pour declarer son mal elle emprunte ma voix.
Qu'Iris soit à mes vœux toûjours inexorable,
Qu'elle soit inhumaine autant qu'elle est aimable,
Je sens que de ses coups je ne sçaurois guerir,
Et que je dois enfin ou parler ou mourir.
Que me sert de cacher le brillant de ma flâme?
Pourquoi suspendre encor son éclat dans mon ame!
Mon feu m'embrase trop pour être retenu;
Mon martire est trop beau pour n'être pas connu.
Il est tems de parler, il est tems de lui dire,
Que

Que mon cœur amoureux languit ſous ſon
empire,
Qu'il eſt vrai que je l'aime, & que ma liberté
Fut eſclave auſſi-tôt que je vis ſa beauté :
De ſes charmes puiſſans mon ame fut ſurpriſe,
Et ſans leur reſiſter je perdis ma franchiſe :
Sans pouvoir moderer mes violens tranſports,
Le trouble de mon cœur paroiſſoit au dehors.
Je ſentis à l'inſtant qu'il lui rendoit les armes,
Qu'il ſeroit le tribut qu'il payoit à ſes charmes,
Et depuis j'ai toûjours reveré ſon pouvoir,
En bornant mes deſirs au plaiſir de la voir.
J'ai tenu quelque tems ma flâme empriſonnée,
Mes timides reſpects la tenoient enchaînée,
Sans prevoir qu'aujourd'hui je me plaindrois aux Dieux,
En faiſant éclater mon amour dans ces lieux ;
Mais de ma paſſion je ne ſuis plus le maître,
Elle n'aſpire plus qu'à ſe faire connoître ;
Et dès que j'aurai dit ce ſecret important,
Peut-être que mon cœur n'en ſera pas content.
Helas! je n'en ſçai rien ; mais ces yeux que j'adore
Sçauront par cet aveu que leur feu me devore :
Que

Que je crains leur pouvoir, & ces troubles puiſſans
Qui rendent ma raiſon eſclave de mes ſens.
Je deviens lâchement ennemi de moi-même,
J'ai blêmi, j'ai tremblé, quand j'ai prononcé, j'aime;
Et quand j'ai diſpoſé toutes mes volontez
A venir rendre hommage à ces rares beautez,
J'ai voilé mon amour de peur de lui déplaire.
Tiranniques reſpects, je ne puis plus me taire,
Ni me plaindre d'Iris dans ma vive douleur,
Puiſqu'elle ignore encor les tourmens de mon cœur:
Allons donc promptement auprès de cette Belle,
Par nos ſoins empreſſez lui montrer notre zele,
Dans ces bois nuit & jour j'augmente mes langueurs,
Rien n'y peut arrêter mes inutiles pleurs:
Ces bois ſont les temoins de ma flâme fidéle,
Ils ne lui diront point que je languis pour elle,
Et qu'on ne peut ſonger à ſes divins appas,
Sans ſouffrir mille maux pires que le trépas,
Et qu'il n'eſt point aiſé de pouvoir ſe défendre
De ſes yeux qui forçoient les plus fiers à ſe rendre:
Mais peut-être qu'enfin ils verront à leur tour
Qu'il

Qu'il n'eſt point de mortel qui ne cede à l'amour.
Je le ſçai, juſtes Dieux ! il n'eſt plus tems de feindre,
Parlons plûtôt, parlons, je n'ai plus rien à craindre,
Puiſque l'amour triomphe, & qu'un ſi doux poiſon,
En paſſant dans mon cœur, a troublé ma raiſon.
Pardonnez, belle Iris, aux tranſports de mon ame;
Si mes yeux ſeulement vous expliquent ma flâme.
Cependant que je perds ces momens precieux,
Tous mes brûlans ſoupirs d'un zele officieux,
Diſent aſſez le mal dont mon ame eſt atteinte,
Puiſqu'elle ſe refuſe & s'interdit la plainte.
Au feu de mes regards laiſſez-vous enflâmer,
Ils vous ont mille fois conjuré de m'aimer,
Et plus de mille fois leur paſſion extrême
Vous a dit tendrement, Belle Iris, je vous aime.
Dans ce moment encor j'ai beſoin que leurs feux
Diſpoſent votre cœur à recevoir mes vœux,
Qu'ils ſoient en ma faveur fidéles interprêtes
Des furieux tranſports de mes flâmes ſecretes.

Amour

Amour, ſi tous mes vœux ſe trouvent rejettez,
Par ce muet langage ils ſeront écoutez :
Si je n'oſe parler de l'ennui qui m'outrage,
Helas ! vous l'allez voir dépeint ſur mon viſage :
Mais ne puniſſez pas mon cœur audacieux,
Qui vous vient avoüer mon crime par mes yeux :
Afin de ſoulager mon amoureux martire,
Approuvez mes ſoûpirs, ou ſouffrez que j'expire.
Après un tel aveu trouvez bon que mon cœur
Soit le prix que l'amour apporte à ſon vainqueur,
Qu'il oſe en liberté publier ſa defaite,
Si vous n'y conſentez, ma gloire eſt imparfaite,
Si vous y conſentez, mon ſort ſera ſi doux,
Que je crains que les Dieux n'en deviennent jaloux.
O trop charmante Iris, unique objet que j'aime !
Mon cœur pour être à vous, ceſſe d'être à lui-même :
Heureux, cent fois heureux, ſi le vôtre aujourd'hui,
Le vouloit imiter, en aimant comme lui ;
Je vivrois ſans chagrin, je vivrois ſans envie,
Mon

Mon ame de plaiſir ſe trouveroit ravie ;
Un helas ! un ſoûpir, quand on ſçait bien aimer,
En expriment bien plus qu'on n'en peut exprimer,
Et par un art ſecret ils peuvent faire entendre
Ce miſtere d'amour ſi charmant & ſi tendre.
Si vous les entendez, cedez à mes deſirs,
Je prendrai dans vos fers mille & mille plaiſirs,
Je les adorerai, je baiſerai mes chaînes ;
Mais ſongez à donner un remede à mes peines,
Et voyez que ce cœur tout percé de vos coups,
A ceſſé d'être à moi depuis qu'il eſt à vous :
Pour adoucir ſon mal quand l'ennui vient l'abattre,
Entretenez ſa flâme au lieu de la combattre,
Et ſouffrez que l'amour vous range ſous ſa loi,
Vous verrez qu'il n'a point d'eſclaves comme moi.

III. ELEGIE.

DOuce & paiſible nuit, de qui le voile ſombre
Enveloppe nos maux & les cache dans l'ombre,

Je

Je viens à la faveur de votre obſcurité,
Regretter en ce lieu celui que j'ai quitté,
Me plaindre des rigueurs d'une cruelle abſence,
Troubler par mes ſoûpirs votre aimable ſilence,
Et tâcher d'exprimer l'exceſſive douleur
Qu'un triſte éloignement entretient dans mon cœur.
Afin de diſſiper ma noire freneſie,
Rendez-moi mon eſprit, trop charmante Aſpaſie,
Calmez, helas! calmez ces violens tranſports,
Qui me livrent la guerre avecque tant d'efforts:
Venez vous oppoſer au deſtin qui m'entraîne,
Qui d'inſtant en inſtant vient redoubler ma peine.
En vain l'honneur, l'eſpoir tâchent de me flatter,
L'objet de ma douleur ne me ſçauroit quitter:
Mon cœur ingenieux à s'affliger lui-même,
Croit qu'il n'eſt malheureux que parce qu'il vous aime,
Qu'il a trop écouté ſon zele ambitieux,
En preferant la gloire à l'éclat de vos yeux.
Il s'eſt mal défendu contre ſa douce amorce,
Il devoit l'éviter & redouter ſa force.
De peur que ſon éclat ne ſubornât mon cœur,
Qui

Qui s'enflâmoit pour vous d'une immortelle ardeur,
Je devois meprifer l'ambition cruelle,
Qui me vint confeiller de vous quitter pour elle,
Qui deçût mon efprit de cet efpoir flateur,
Dont mes jours attendoient leur fuprême bonheur.
Quant l'aveugle Fortune, étallant fes largeffes,
Echauffa mes defirs par cent vaines promeffes,
Mon trop fuperbe cœur, loin de les detefter,
Les jugeoit un moyen propre à vous meriter:
Il crût que leur éclat s'uniroit à ma flâme,
Que ces deux paffions regneroient dans mon ame,
Et que j'érigerois dans ce fatal fejour
Un trophée à la Gloire auffi-bien qu'à l'Amour;
Cependant il détruit cette jufte penfée,
Mon ame eft de fes traits trop prudemment bleffée,
Et fouffre inceffamment le cuifant repentir,
Que mon cruel départ m'avoit fait reffentir.
Je fens que mon devoir foiblement me poffede,
Si-tôt que vous regnez toute chofe vous cede,

Le plaisir de vous voir est mon soin le plus doux,
Mes vœux les plus ardens sont d'être aimé de vous,
C'est le souverain bien que mon ame desire,
Et depuis que vos yeux m'ont mis sous votre empire,
J'ai plus de mille fois pris les Dieux à témoins,
Qu'avec tous leurs tresors je m'estimerois moins.
Ce charmant souvenir occupant ma memoire,
Me faisoit negliger la fortune & la gloire.
J'oubliois l'interêt pour suivre mon amour,
Quand ce cruel revint contester à son tour,
Exerçant sur mon cœur sa nouvelle puissance,
Au feu qui le consume il faisoit violence,
Et par l'éclat brillant de mille faux appas,
Differoit mon retour pour hâter mon trépas:
Si j'eusse pû ceder au pouvoir de vos charmes,
Que j'aurois évité de mortelles alarmes!
Si j'eusse renoncé, pour votre affection,
A tous les mouvemens de mon ambition,
Vous eussiez triomphé d'une telle victoire,
Auprès de vos beautez j'aurois trouvé la gloire,
Et cet éloignement, que l'honneur me prescrit,
N'auroit pas si souvent revolté mon esprit;
Je n'aurois pas souffert cette sensible atteinte,
Qui

Qui vous fit voir la mort ſur mon viſage peinte,
Pendant que ſans parler au ſortir de ce lieu
Mes regards languiſſans vous firent mon adieu.
Nos deux cœurs étonnez d'un ſi grand coup de foudre,
A ſe quitter enfin ne pouvoient ſe reſoudre.
Nos helas! nos ſoûpirs exprimoient nos douleurs,
Et nous nous repondions ſeulement par nos pleurs,
Quand j'oſai vous quitter, adorable Aſpaſie,
De plus de mille morts mon ame fut ſaiſie,
Et mon cœur interdit dans ce moment fatal,
Pour être trop ſenſible, en ſentit moins ſon mal.
Mais helas! à preſent je fremis, je ſoupire,
Ce ſouvenir toûjours augmente mon martire,
Et dans l'émotion d'un trouble vehement,
Au gré de mes ennuis j'entretiens mon tourment,
Et je ſens dans l'ardeur du feu qui me devore,
Que ſi le juſte ciel me reduiſoit encore
A vivre plus long-tems abſent de vos beaux yeux,
Je quitterois la vie en ces funeſtes lieux.
Quittons plûtôt, quittons cette vaine chimere,
Qui mêle à ſes douceurs une douleur amere,

Qui nourrit mon chagrin au lieu de le chaſſer.
Mon ame en cet état ne doit plus balancer,
Il faut enfin ceder à ces rudes alarmes,
Il faut quitter ces lieux, & vous rendre les armes:
Chaque jour, chaque inſtant me promet ce bonheur,
Et mon cœur par avance en goûte la douceur,
L'eſpoir de mon retour rempliſſant ma penſée,
Repand dans mon eſprit une joye empreſſée,
Qui fait voir dans mes yeux le doux raviſſement
Que l'amour fait ſentir dans cet heureux moment:
Mon ſilence éloquent dira mieux que ma bouche
Les maux que j'ai ſoufferts, le plaiſir qui me touche:
Vous me verrez alors préferer dans mon cœur,
La qualité d'eſclave à celle de vainqueur.

STAN-

STANCES.

AMour, qui m'as fait voir Timandre si
charmant,
Fais, lorsqu'il me verra, qu'il me trouve de
même;
Qu'il brûle de l'ardeur qui me va consumant,
Et qu'il me puisse aimer autant comme je
l'aime.

Fais si bien toutefois qu'il n'en découvre rien,
N'épargne en ce dessein ni ruse ni souplesse;
Qu'il me donne son cœur sans esperer le
mien,
De peur qu'il ne triomphe enfin de ma foi-
blesse.

Le tems me presse, Amour, va faire ton de-
voir,
Va m'ouvrir dans son cœur un glorieux pas-
sage,
Et s'il veut resister à ton divin pouvoir,
Mets pour le surmonter tous tes traits en usa-
ge.

Je sens que la pudeur, la crainte & la raison
S'unissent dans mon ame, afin de te détruire:

Mais tous leurs vains efforts ne ſont plus de
ſaiſon,
Le moyen d'écouter quand ils te veulent nuire.

Je m'abandonne, Amour, ma raiſon y con-
ſent:
Que dis-je, ma raiſon, helas! tout au con-
traire,
Ce que tu me preſcris, elle me le défend,
Je n'oſerois parler, & ne puis plus me taire.

Mon eſprit ſe confond dans ce raiſonnement,
D'un & d'autre côté le peril eſt extrême,
Si je ne parle point je perdrai mon Amant,
Et ſi j'oſe parler je me perdrai moi-même.

Pudeur, crainte, raiſon, qui blâmez mes ſou-
pirs,
Cedez à mon amour, il eſt tems de ſe ren-
dre;
Ceſſez de condamner mes innocens deſirs,
Et pour être écoûtez, parlez-moi de Timan-
dre.

C'eſt par là ſeulement, crainte, raiſon, pu-
deur,
Que vous pouvez avoir empire ſur mon ame;
Je ne vous défend pas le ſéjour de mon cœur,
Mais gardez-vous au moins d'attenter à ma
flâme.

SONNET.

APrès tant de ſoupirs, de plaintes, de langueurs,
Enfin le juſte Ciel, à mes vœux favorable,
Las de me voir toûjours conſtant & miſerable,
Etoit près de finir mes jours & vos rigueurs.

Quand plus fort que le Ciel, & que tous mes malheurs,
Votre œil en un moment devenu ſecourable,
Malgré mon deſeſpoir & mon ſort déplorable,
Vint ſoûtenir mon cœur au fort de mes douleurs.

Que ce cruel ſecours, adorable inhumaine,
En retardant ma mort va redoubler ma peine:
Helas! au triſte état où m'ont mis vos appas,

De bien plus de douceur ma fortune eſt ſuivie,
Quand votre cruauté me donne le trépas,
Que quand votre pitié me redonne la vie.

LES FLEURS DE FONTAINEBLEAU.

A Sapho le jour de sa Fête.

A La plus belle des journées
Nous arrivons seches, fanées,
Mais n'en soyez point en courroux,
Par là nous pretendons vous plaire,
N'entendez-vous pas ce mystere?
Ainsi l'on seche loin de vous.

IV. ELEGIE.

A MONSIEUR LE DUC DE SAINT AIGNAN.

CElui que les neufs Sœurs nous avoient fait attendre,
Celui que j'esperois & ne pouvois comprendre,
Ce Roi dont le grand nom doit remplir l'Univers,

Ce

Ce grand Roi, Saint Aignan, tu le vois, tu le ſers.
Je ne ſçai quel genie, où quelle folle audace,
Jeune & libre d'ennuis, me guidoit au Parnaſſe,
Plein de nobles tranſports, charmé de hauts deſſeins,
Sur les pas moins foulez des Grecs & des Romains,
Quand l'une de ces Sœurs qui te ſont ſi connuës,
De leur antre ſecret m'ouvrit les avenuës.
Antre, ou Palais, ou Temple, ou ſonge, ou verité,
Mais qui n'eſt qu'harmonie, & lumiere ou beauté,
Où l'eſprit admirant merveille ſur merveille,
Ignore ce qu'il voit, & s'il dort ou s'il veille.
Là vivent ſur l'airain & l'eſprit & le corps,
Et les faits glorieux des Heros déja morts.
Là brillent à l'envi ces grands noms qu'on revere,
Riches originaux de Virgile & d'Homere,
Achille, Hector, Enée: & parmi tant de Rois
Nos Charles, nos Loüis, nos Henrys, nos François,
Sages, pieux, vaillans, & dont la grande gloire,

Fut de ſçavoir aimer nos filles de memoire.
Là ceux que l'avenir aura pour ornement
Paroiſſent lumineux quoi qu'en éloignement,
Ainſi qu'en un miroir quelque image éclatante,
Ou le flambeau du jour ſous l'onde étincelante.
O Déeſſe! diſois-je, entre ceux que je vois,
Eſt-ce le Dieu du Temple, ou le Roi de ces Rois,
Celui qui vient à nous que la gloire environne,
Dont la brillante épée efface la couronne,
Dont le regard humain & la noble fierté
Ont ſçû joindre l'amour avec la majeſté?
Je vois à ſon aſpect s'écarter les nuages:
Que de peuples divers lui rendent leurs hommages!
L'avenir, le paſſé, ce qu'on voit aujourd'hui,
Si j'en crois à mes yeux, n'ont les yeux que ſur lui.
Tu le verras, dit-elle, en ſes jeunes années,
Ce Roi qu'à tes François gardent les deſtinées,
Le quatorziéme en nom, le premier en grandeur,
Surprendre l'Univers de ſa vive ſplendeur.
Qui pourra vous dépeindre, éclatantes batailles,

Triom-

Triomphes pleins de gloire, affreuſes funerailles,
Par qui ſera ſoûmis quiconque oſe tenter
Si malgré les deſtins on peut lui reſiſter.
Et toi Royal triomphe, ornement de l'Hiſtoire,
Qui menes en un char l'amour & la victoire,
Vous l'admirez, mortels, vos yeux ſont ébloüis,
Attendez toutefois, ce n'eſt point tout Loüis,
Plus grand que ſes ayeux, mais moindre que lui-même,
Il cache la moitié de ſa lumiere extrême,
Il vous cache les ſoins d'un ſage Potentat,
Et les profonds penſers du bien de ſon Etat.
L'image de ſa gloire inceſſamment preſente,
Sollicite & retient ſon ame impatiente,
Suſpend ſes grands deſſeins, l'oblige à conſulter
Sur le moment fatal de les faire éclater.
Mais il vient, ce moment, déja la Renommée
Pleine du ſeul Loüis, du ſeul Loüis charmée,
Au Tibre, au Nil, au Gange a pris ſoin d'enſeigner,
Qu'après avoir ſçû vaincre il commence à regner.
Ainſi le feu divin qui voloit dans la nuë
Plus fort, plus ſurprenant quand ſon heure eſt venuë;

Tonne, éclaire, foudroye en mille & mille lieux,
Fait trembler les mortels, l'air, la terre & les Cieux :
Ainſi durant la nuit l'ame de ce grand monde,
Veillant, ſemble dormir dans une paix profonde,
Puis quand le jour paroît par cent & cent reſſorts,
Agitant ſans repos les membres de ce corps,
Fait ſentir ſes effets & ſa vigueur puiſſante,
Unie, & qui par tout ſe voit toûjours preſente.
(*) L'ordre, l'autorité, le ſaint pouvoir des loix,
Et les graces, l'appui comme l'honneur des Rois,
Reprennent deſormais leur premiere nature,
Et Loüis eſt par tout, non ſa vaine peinture.
Ah ! mes chers nourriſſons de la gloire amoureux,
Ce Heros vous va rendre heureux & malheureux.
Son équitable eſtime, & ſes bontez Royales,
Iront vous rechercher juſqu'aux mers glaciales,

Juſqu'aux

(*) *En ce tems-là le Roi avoit diſtribué des penſions & même à quelques Etrangers devers le Nord, perſonnes de merite.*

Jusqu'aux lieux du Soleil incessamment brû-
lez,
Si le Ciel en ces lieux vous avoit reculez;
Mais malgré ses faveurs, malgré vos longues
veilles,
Nos travaux ramperont auprès de ses mer-
veilles,
Que nos propres concerts ne pourroient éga-
ler,
Si d'une voix humaine il falloit en parler.
Courage toutefois, suivez-le en sa carriere,
Voici de vos beaux chants la plus noble ma-
tiere,
Après un court repos je vois d'autres com-
bats,
Et des sceptres soûmis & des thrônes à bas:
Je vois les grands progrès dont l'Europe s'é-
tonne,
Où sa brillante épée efface sa couronne:
Monts, Havres, Forts, Citez, Fleuves & Re-
gions
S'ouvrent à sa valeur plus qu'à ses legions.
Je vois cette autre paix, & derniere & seconde
Que LOUIS conquerant doit redonner au
monde,
Dont la seule justice & sa seule bonté
Confereront ensemble, & feront le traité.
Cedez, Romains, cedez, si j'ai tort de pre-
dire,

Là commence un plus vaste & plus heureux
Empire.

Ainsi, dit la Déesse : une douce faveur,
A ces derniers accens, maîtresse de mon cœur,
Y grava pour jamais ces discours incroyables.
Tu le vois, Saint Aignan, les Dieux sont veritables,
Ce qu'ils avoient promis, ils ont sçû le tenir,
Et déjà le passé répond à l'avenir.

V. ELEGIE.

DAns un aimable bois dont le feüillage épais
S'oppose à la chaleur & conserve le frais,
D'une bruyante source une vive fontaine
En mille clairs ruisseaux s'épanche dans sa plaine :
Là par un doux murmure on entend les Zephirs
Pousser en liberté mille amoureux soûpirs.
C'étoit dans ce beau lieu que l'adorable Aminte
Pour soulager ses maux faisoit ainsi sa plainte.
Tirsis, l'injuste Ciel contraire à mes plaisirs
S'oppose

S'oppoſe inceſſamment à mes moindres deſirs,
Il veut enfin ſur moi ſignaler ſa puiſſance,
Et par un dernier coup achever ſa vengeance.
Ne condamnez-donc plus mes ſoûpirs ni mes pleurs,
Souffrez que je les donne à mes vives douleurs,
Laiſſez-moi par ma mort prevenir ma diſgrace,
Laiſſez-moi m'affranchir du ſort qui me menace.
Aſſez & trop long-tems mes ennuyeux diſcours
En dépit de moi-même, ont troublé nos amours:
Aſſez & trop long-tems une plainte importune
Vous a repreſenté l'état de ma fortune;
Vous y fûtes ſenſible, & dans votre amitié
Mon malheur ſi preſſant trouva quelque pitié;
Dans ce moment votre ame auſſi noble que tendre
Prit de mes plus grands maux tout ce qu'elle en pût prendre:
Je vous vis interdit, & dans votre entretien
Vous m'en dîtes aſſez en ne me diſant rien:
Si du Ciel favorable une douce influence
Terminoit de mon mal la dure violence,

Nos deux cœurs en repos ſuivroient la même loi,
Je n'aimerois que vous, ſi vous n'aimiez que moi :
Mes feux ſeconderoient votre amoureuſe flâme;
Mon ame avec plaiſir s'uniroit à votre ame.
Mais d'où vient mon eſpoir? quoi! j'oſe me flater!
Ma perte eſt aſſûrée, & je n'en puis douter.
Sans craindre du Deſtin le pouvoir tyrannique,
Je me forme à loiſir un bonheur chimerique :
Mais c'eſt trop conſulter ces foibles ſentimens,
Conſtance, honneur, vertu, genereux mouvemens
D'une nouvelle ardeur renflâmez mon courage,
Je veux vaincre aujourd'hui le malheur qui m'outrage,
Et puiſque le Deſtin fait ſon dernier effort,
Il ne me reſte plus qu'à ſonger à la mort.
Il eſt tems d'aſſouvir ſa colere & ſa haine,
En prolongeant mes jours je prolonge ma peine :
Tirſis, il faut mourir, mon mal eſt trop preſſant,
Mon ennui m'y contraint, & ma gloire y conſent.

Mais helas ! tous vos ſoins retardent mon envie,
Je ſens que malgré moi je deſire la vie,
Je ſens que mon amour affoiblit ma douleur,
Et que la mort m'inſpire une ſecrette horreur ;
Votre agreable idée enchante ma triſteſſe,
Si mon malheur eſt grand, j'ai beaucoup de tendreſſe.
Amour, honneur, deſtin qui me faites ſouffrir,
Helas ! laiſſez-moi vivre, ou laiſſez-moi mourir.
Oüi, laiſſez-moi mourir, je me vois tout contraire,
Je ne ſçai plus que dire, & ne ſçai plus que faire,
Mon eſprit incertain ſouffre mille combats,
Il balance, il heſite, il veut & ne veut pas :
Ah ! c'eſt trop diſputer contre la deſtinée,
Tirſis, je veux finir ma vie infortunée.
Vous connoiſſez ma peine, & mes juſtes regrets
Vous ont dit ma diſgrace & mes ennuis ſecrets.
Ne mépriſez donc pas dans ce malheur extrême
Mon cœur qui ne vit plus que parce qu'il vous aime,
Et croyez deſormais que ſi je perds le jour,
Je renonce à la vie, & non pas à l'amour.

VI. ELEGIE.

VI. ELEGIE.

L'Esprit inquiété de mortels déplaisirs,
Les yeux baignez de pleurs, le cœur gros de soûpirs,
Je pâlis, je frémis, quand ma douleur cruelle
Me reproche en secret que j'aime une infidéle
Mille fâcheux objets troublent mon souvenir,
Et redoublent ma crainte au lieu de la finir.
Je souffre, je n'ai pas la force de me plaindre,
Bien que ma jalousie ait peine à se contraindre;
Je sens dans cet état qu'il faudroit peu d'effort,
Pour payer le tribut que l'on doit à la mort:
Ma fureur veut en vain exercer sa vengeance,
J'aime cet inconstant malgré son inconstance,
Et mon superbe cœur soûpirant en ces lieux
Laisse voir plus d'amour que de haine en mes yeux;
Cependant que celui de cet amant volage
Par sa legereté sensiblement m'outrage,
Je n'attends que la mort pour arrêter un jour
Les violens transports que produit mon amour:
Mais cachons-lui pourtant mon dépit & ma peine,
Rendons sur cet amour ma raison souveraine,
Pour

Pour paroître tranquille & ſans émotion,
Quand j'ai l'eſprit confus & plein de paſſion.
Un je ne ſçai quel charme encor vers lui m'entraîne,
Loin de rompre mes fers, il redouble ma chaîne,
Et remet dans mon cœur tous mes plaiſirs paſſez,
Que ſon humeur volage avoit preſque effacez:
Tirſis s'offre ſans ceſſe à mon ame bleſſée,
Je crois toûjours le voir des yeux de la penſée,
Me jurer que j'ai tort de vouloir preſumer
Que bien qu'il aime Iris, il ceſſe de m'aimer,
Qu'il partage ſes ſoins ſans partager ſon zele,
Que ſes brûlans ſoûpirs n'ont point été pour elle,
Ni ſes élans d'amour, ni mille ardens deſirs,
Qui ſe forment toûjours au plus fort des plaiſirs;
Que ſa flâme étoit pure auſſi-bien que ma flâme,
Que ſon ame à jamais s'uniroit à mon ame,
Et qu'il ne manquoit rien à contenter mes vœux,
Puiſque ſon ſeul amour eſt tout ce que je veux.
Ces ſentimens trompeurs eurent de puiſſans charmes

Pour rengager mon cœur, c'étoient de fortes
armes,
Et mon ame oubliant ſon infidelité,
Pour la ſeconde fois perdit ſa liberté.
Je crûs que cet amour dont je ſens la puiſſance
Le rangeroit encor ſous mon obéïſſance,
Qu'il pourroit l'enflâmer d'une pareille ardeur
A cette paſſion qui brûloit dans mon cœur;
Et qu'arrivez enfin à ce bien-heureux terme,
Nos ames s'uniroient d'une eſtrainte plus ferme.
Mais d'où vient cet eſpoir? Quoi! j'oſe me
flatter?
Tirſis eſt inconſtant, je n'en puis plus douter,
Je ne le puis punir, puiſque je l'aime encore,
Et qu'en dépit de moi je ſens que je l'adore.
Ah! trop leger objet qui m'avez ſçû charmer,
Je devrois vous haïr au lieu de vous aimer,
Quand vous m'abandonnez à ma douleur extrême,
Ah! vous ne m'aimez point autant que je
vous aime.
Quand vous me refuſez ces precieux momens,
Vous me livrez vous-même à mes cruels tourmens,

Chaque

Chaque inſtant loin de vous me paroît une
année :
Achevez, achevez ma triſte deſtinée,
Ou venez ſeconder mon ardente amitié,
D'un mélange confus d'amour & de pitié ;
Il eſt tems de finir cet amoureux myſtere.
Helas! ſi vous m'aimez, quittez cette Bergere,
Donnez-moi tous vos ſoins, mon illuſtre
Vainqueur,
Et ne laiſſez que moi regner dans votre cœur,
Ne brûlez que pour moi, contentez mon envie,
Mon Berger, votre amour fut l'ame de ma
vie.
Depuis le doux moment qu'un aimable lien
A votre cœur ingrat eût attaché le mien ;
Mon eſprit joüiſſoit d'une gloire ſuprême,
Je goûtois cent plaiſirs dans un repos extrême,
Mon cœur ſe crût heureux dès qu'il fut enflâmé,
Il ſe dit mille fois, j'aime & je ſuis aimé :
Ce ſouvenir charmant redouble ma tendreſſe,
Ce mouvement ſecret me vient dire ſans ceſſe,
Que mes ſoins empreſſez & ma conſtante ardeur
Remettront ſous mes loix ce tyran de mon
cœur.

Repre-

Reprenez-donc vos fers, ſongez que je vous aime,
Que mes pleurs ſont témoins de mon amour extrême,
Epargnez-les, Tirſis, venez me ſecourir,
Quittez cette Bergere, ou me laiſſez mourir,
Effacez de mon cœur cette image fatale
Qui vous fait voir ſoûmis aux pieds de ma rivale,
Afin de m'épargner le honteux repentir
Que mes juſtes ſoupçons m'ont déjà fait ſentir.

++++++++++++++:++++++++++++++

VII. ELEGIE.

PUiſqu'un cruel Hymen par un fâcheux retour
Vient uſurper chez vous tous les droits de l'amour
Et que ſur un pouvoir qui ſemble legitime,
Ce Tiran ne croit pas avoir commis un crime,
De vous avoir contrainte à ſouffrir ſes efforts,
Et pillé, ſans reſpect, vos plus rares tréſors;
Endurez comme il faut un malheur ſi funeſte,
Mais au moins, belle Iris, ſauvez ce qui vous reſte;

Et si la loi reçûë autorise un époux
Peu digne de ce nom si charmant & si doux,
A prendre en votre sein des plaisirs sans limite,
Et qui ne devroient être accordez qu'au merite,
Gardez bien d'y donner un plein consentement,
Et reservez toûjours la place de l'amant.
Ne vous y trompez pas; d'Amour & d'Himenée :
L'un par l'autre souvent la puissance est bornée,
Plus ils semblent unis, plus ils sont divisez,
Et leurs droits confondus sont toûjours opposez.
Si-tôt que de l'amour les innocentes flâmes
D'un desir mutuel touchent deux belles ames,
Aussi-tôt le respect qu'imprime la pudeur
Sert d'obstacle aux transports de cette noble ardeur,
Et ces amans troublez de desirs & de craintes,
Après avoir souffert de mortelles contraintes,
Pleuré, langui, gémi, protesté, soûpiré,
Pensent être à couvert dans un port assûré,
Alors que de l'Hymen ils ont subi l'empire,
Et que de deux Tyrans ils ont choisi le pire.
Oüi, l'amour est Tyran, je l'avouë avec vous,
Mais

Mais pour vous, belle Iris, c'eſt un Tyran bien doux.
Les Dames en amour ſont toûjours ſouveraines,
Vous en avez la gloire, & nous avons les chaînes,
Vous regnez, nous ſervons, & votre autorité
Prend ſur nous un pouvoir qui n'eſt point limité;
Même la ſervitude a pour nous tant de charmes,
Que nous nous empreſſons à vous rendre les armes.
Enfin les plus grands Rois qui regnent deſſus nous,
Ne ſont point en pouvoir comparables à vous:
Ils regnent ſur nos biens, ils regnent ſur nos vies,
Mais nos ames ſous eux ne ſont point aſſervies.
Le plus grand Conquerant ne peut rien ſur nos cœurs,
Et vos yeux ſeuls ont droit d'en être les Vainqueurs:
Mais dès que vous paſſez ſous la loi d'Hymenée,
C'eſt alors que pour vous la chance eſt bien tournée,
Et d'eſclaves ſoûmis, fiers maîtres devenus,
Nous

Nous reprenons les droits que nous avions perdus :
Tout ce que vous aviez, aussi-tôt n'est plus vôtre,
Vous-même vous passez sous le pouvoir d'un autre,
Et pour avoir trop craint un sot que dira-t'on,
Vous vous laissez ôter jusques à votre nom.
Dans l'empire d'Hymen n'étant plus souveraines,
Nous avons les plaisirs & vous avez les peines,
Nous regnons, vous servez, & notre autorité
Prend sur vous un pouvoir qui n'est point limité :
Là se perdent ces noms de Reines, de Maîtresses,
Plus de vœux, de soûpirs, de transports, de tendresses,
De vers, de billets doux, de soins, d'empressemens,
De regards dérobez, de tendres sentimens,
De musique, cadeaux, bals, balets, serenades,
Rendez-vous à la foire, aux cours, aux promenades :
Enfin, charmante Iris, vous perdez en un jour

Tout ce qu'on peut nommer les douceurs de
l'amour,
Et pour en posseder le solide sans blâme,
Vous croyez qu'il n'est rien que de devenir
femme;
Mais le payant au prix de votre liberté,
Vous apprenez bien-tôt qu'il est trop acheté;
Et vous tombez enfin dans ce malheur extrê-
me,
Que le solide même est détruit par lui-même,
Quand la facilité de la possession
Fait après le dégoût naître l'aversion.
L'amour s'éteint d'abord qu'il n'est plus vo-
lontaire,
Il cesse d'être amour s'il devient necessaire,
Et dès que le devoir precede le desir,
C'est une peine, Iris, & non plus un plaisir.
Mais alors que l'époux avec trop d'insolence
Abusant de ses droits & de votre innocence,
S'emporte contre vous aux dernieres rigueurs,
N'est-ce pas lors pour vous le comble des
malheurs?
Cependant quel remede? Adorable merveille!
Prenez, prenez celui que l'amour vous con-
seille;
Et si l'Hymen chez vous sçût détruire l'amour,
Faites qu'il soit détruit par l'amour à son tour,
Ostez-lui le grand droit dont il se rend indigne,
Faites en ce rencontre une justice insigne,
En

En puniſſant l'époux, recompenſez l'amant,
Et finiſſez vos pleurs avecque mon tourment.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

VIII. ELEGIE.

BRûlez, Tirſis, brûlez d'une flâme ſi belle,
Aimez toûjours Philis, elle n'eſt plus cruelle,
Laiſſez dire à ſa bouche, & croyez à ſes yeux,
Ils en parlent bien moins, mais ils s'expliquent mieux,
Je vois dans leurs regards je ne ſçai quoi de tendre,
De doux, de languiſſant, qui me le fait entendre,
Croyez-moi, c'eſt en vain qu'on reſiſte à l'amour;
La charmante Philis s'y doit ſoûmettre un jour.
Dieux! quel eſt le plaiſir d'un amant qui ſoûpire,
Quand il peut à la fin couronner ſon martyre?
Qu'il peut, dis-je, charmer celle qui l'a charmé,
Qu'il peut ſe faire aimer de l'objet bien aimé,
Partager ſes ſecrets, ſe la rendre propice,
Et de tout autre objet lui faire ſacrifice.

C'eſt ainſi que Liſis tâchoit de ſoulager
Dans un bois de Lauriers les maux de ce Berger,
Quand la jeune Phils, plus belle que l'Aurore,
Semant de mille fleurs tout l'empire de Flore,
S'y rendit d'elle-même au coucher du Soleil,
Pour y prendre le frais, pour y fuir le ſommeil,
Dans l'eſpoir d'y joüir d'une paix plus profonde,
Quand ſes divins rayons auroient quitté le monde;
Mais à peine fut-elle en un lieu ſi charmant,
Que penſant aux douleurs de Tirſis ſon amant,
Arrêtant tout d'un coup & ſes pas & ſa vûë,
Aprés un long ſoûpir, d'une voix toute émûë,
Helas! dit-elle, helas! par quel arrêt du ſort
Dois-je ceder enfin, & ceder ſans effort
A ce Dieu dont les traits ſe gliſſant dans nos ames,
Y cauſent tant d'ennuis, de fureurs & de flâmes,
Et qui nous fait languir ſous tant d'injuſtes loix,
En Tyran qui reduit tout le monde aux abois?
Mourons, mon cœur, mourons plûtôt que de nous rendre

A ce petit Vainqueur qui voudroit nous ſurprendre ;
Fuyons de ces douceurs le dangereux poiſon,
Et malgré ſes appas conſervons la raiſon.
On nous dit chaque jour qu'en l'amoureux empire
On ſe plaint, on gémit, on ſe pâme, on ſoupire :
Mais, helas ! reprit-elle en abaiſſant la voix,
Aimer, ou n'aimer pas, n'eſt point à notre choix,
Ce Tyran de nos cœurs alors qu'on le mépriſe,
Fait ſes derniers efforts contre notre franchiſe.
Dure neceſſité qui nous force d'aimer,
Retire-toi de moi, ceſſe de m'alarmer,
A ces mots, le dépit l'obligeant au ſilence,
La fit rêver long-tems ſans nulle violence,
Quand le Dieu du ſommeil, qui paſſoit en ces lieux,
Pour la mettre en repos, lui vint fermer les yeux.
Mais laiſſons repoſer cette fiére Bergere
Deſſus le frais gazon d'une verte fougere,
Tandis que nous irons du ſenſible Tiſirs
Diſſiper le chagrin & charmer le ſoucis.
J'apperçois ce Berger ſur le bord de la Seine,
Qui dit à ſon Liſis ſon amoureuſe peine :

Dieux ! dit-il, dont les yeux percent dans l'avenir,
Faites que de mes maux un jour le ſouvenir
Puiſſe changer le cœur de ma chere Maîtreſſe,
En faveur d'un amant qui ſoûpire ſans ceſſe.
Je ne puis l'accuſer dans ma vive douleur,
Et je cherche la mort pour finir mon malheur.
Allez, ſoûpirs, allez auprès de cette Belle,
Lui dire, ſi je meurs, que ce n'eſt que pour elle :
On ne peut reſiſter à ſes divins appas,
Et l'on ne la peut voir ſans courir au trépas.
Tyranniques effets d'une ardeur ſans ſeconde,
Allez de mes tranſports inſtruire tout le monde,
Faites voir aux amans qu'il en eſt peu d'heureux,
Et que l'amour enfin eſt un mal rigoureux,
Je n'ai plus de plaiſir, & mon inquietude
Me fait inceſſamment chercher la ſolitude.
Dans ce bois nuit & jour, preſſé de mes langueurs,
Je ſoûpire ſans ceſſe, & je verſe des pleurs :
Mais j'ai beau ſoupirer & répandre des larmes,
Mes pleurs & mes ſoupirs ſont d'inutiles armes ;
L'inſenſible qu'elle eſt ſe rit de mon tourment;

Et me dit chaque jour que j'aime vainement.
Amour, cruel amour, qui cause mon martyre,
Retourne devers elle, & lui dis que j'expire:
Mais vole proptement, & devant ton retour
Touche-la de pitié, si tu ne peut d'amour.
Fais-lui de tous mes maux une triste peinture;
Dis-lui qu'on ne voit point dans toute la Nature
D'amant ni plus soûmis, ni plus constant que moi;
Que malgré ses froideurs, je vivrai sous sa loi.
C'est assez, dit l'amour, je ferai ton message:
Pour n'être qu'un enfant, je n'en suis pas moins sage;
Au Palais de Philis, je m'en vais de ce pas,
D'où je t'apporterai la vie ou le trépas.
Arbitre de mon sort, fatale destinée,
Fais que dans ce moment, ou dans cette journée
La cruelle Philis se puisse repentir
Des maux & des chagrins qu'elle me fait sentir;
Que son cœur soit touché de ma peine infinie,
Et que de ses beaux yeux la rigueur soit bannie,
Voilà, mon cher Lisis, les souhaits d'un amant
Qui malgré ses malheurs ses veut mourir en aimant.

 Oüi,

Oüi, cruelle Philis, je ſerai miſerable,
Si vous continuez de m'être inexorable :
Je vivrai, mais helas ! ce ſera pour ſouffrir
Mille & mille chagrins qui me feront perir :
J'y conſens de bon cœur ; mais ingrate Bergere
Ne me maltraitez pas, pour paroître legere ;
Je ſçai que Licidas brûle d'amour pour vous.
En finiſſant ces mots, Amour tout en courroux
Approcha de Tirſis, & lui tint ce langage.
Quand tu blâmes Philis, tu lui fais un outrage ;
Juſques-ici ſon cœur incapable d'aimer,
Ne reconnoît que toi qui le puiſſe enflâmer ;
Elle m'a proteſté que ta peine la touche,
Ses yeux me l'ont appris, je le ſçai de ſa bouche :
Voici ce que m'a dit cet objet ſi charmant,
Fidéle meſſager d'un trop fidéle amant,
Tu diras à Tirſis qu'il me feroit injure,
Si pour moi ſon amour n'étoit pas toute pure :
Je le dis, ſi mon cœur ſe pouvoit engager,
Il eſt le ſeul, Amour, qui pourroit te venger
Du mépris que je fais de ton cruel empire :
C'eſt tout ce que je puis, de grace, va lui dire.
Me faiſant ſigne alors de ne plus m'arrêter,
Elle ſe retira ſans vouloir m'écoûter,
Et moi dès auſſi-tôt deſireux de t'apprrendre
Tout ce qu'en ta faveur elle m'a fait entendre,
Je

Je me ſuis reſolu de partir promptement,
Pour conſeiller ton cœur de l'aimer conſtamment.
Le plaiſir qu'elle prend à ton amour ſincere,
M'empêche de douter que ſon amour ſevere
Ne change quelque jour, pour te recompenſer
Des maux que ſon bel œil t'a fait ſans y penſer;
Car j'oſe t'aſſûrer qu'il lui fut impoſſible,
Au beau nom de Tirſis, de paroître inſenſible:
C'eſt tout ce que j'ai pû découvrir dans ſes yeux.
Ce Berger à ces mots devenu tout joyeux;
Divinité, dit-il, dont la toute-puiſſance
Pourroit dans ce moment, ſans nulle reſiſtance,
Adoucir de Philis ce reſte de rigueur
Qui fait voir ſur mon teint une morne langueur;
Mais que dis-je, Philis, helas! je vous offenſe,
Il faut ſouffrir pour vous, & garder le ſilence,
Endurer ſans ſe plaindre, aimer comme il vous plaît,
Vous conſerver mon cœur tout bleſſé comme il eſt:
Je ne dois plus chercher au mal qui me poſſede,
Ni ſecours, ni repos, ni pitié, ni remede.

Vous voir & vous ſervir, c'eſt tout ce que je veux :
Mais, aimable Philis, en vous offrant mes vœux,
J'oſe vous proteſter d'un langage fidéle
Que je brûle pour vous d'une flâme éternelle,
Afin de faire voir qu'il n'eſt rien de ſi doux,
Que de vous adorer, & de mourir pour vous.

IX. ELEGIE.

RESOLUTION DE LA BERGERE Amarante.

ASſiſe au pied d'un chêne en gardant ſes brebis,
Amarante rêvoit à ſon Berger Tirſis ;
Et ſe reſſouvenant de cet amour fidelle
Que dépuis ſi long-tems il témoignoit pour elle,
Eſtimoit ſon ardeur & ſa diſcretion,
Et ſe ſentoit toucher de quelque émotion :
Mais ſoudain la pudeur qui la rendoit ſevere,
Contre cette tendreſſe allumoit ſa colere,
Et malgré les efforts d'une juſte amitié
Elle ſe repentoit d'en avoir eu pitié.
De diverſes raiſons ſon ame balancée

Ne

Ne pouvoit s'arrêter ſur aucune penſée ,
Et l'honneur ennemi des amoureux plaiſirs ,
Oppoſe inceſſamment les craintes aux deſirs ;
Les ſoins de ſon Berger , l'eſprit la bonne grace ,
Ses reſpects aſſidus font qu'elle s'embaraſſe ,
De ſi chers ennemis ſeduiſent ſa raiſon ,
Qu'elle même conſent à cette trahiſon.
Enfin le beau Tirſis triomphe de ſon ame ,
La honte & le devoir cederent à ſa flâme.
Oüi , dit-elle , Tirſis , tu regnes dans mon cœur ,
Dont tu peux diſpoſer en aimable Vaïnqueur ;
Il ne me manque rien que ta chere preſence
Pour te donner le prix de ta perſeverance :
Que tu ſerois heureux ſi pour te ſoulager ,
Tu venois maintenant à l'heure du Berger !

STANCES.

Mon cœur ſent de vos yeux le dangereux effet ,
Je brûle , je languis, je ſoûpire ſans ceſſe ,
Quoique ces beaux Tyrans inſpirent la tendreſſe ,
Ils ne geriſſent pas tous les maux qu'ils m'ont fait.

Dans les desirs pressans que mon ardeur me
cause ,
Je me plains du destin, sans me plaindre de
vous ,
Sans vous rien reprocher, j'accuse son courroux ,
Qui depuis si long-tems à tous mes vœux s'oppose.

Ce grand nombre de gens qui vous suis en
tous lieux,
Redouble incessamment mon amoureux martyre ,
Mon amitié s'en plaint , & mon cœur en soupire ,
Ah! qu'il est incommode &, qu'il est ennuieux!

Je sçai qu'il faut garder certaines politiques ,
Qu'il est certaines loix que l'on doit reverer:
Mais quand on aime, helas ! peut-on les endurer ?
Non, ces loix sont des loix un peu trop tyranniques.

Il faut s'en affranchir pour m'écouter un peu ,
Je ne veux que le tems de dire , je vous aime,
Donnez-le, mon Iris, à mon amour extrême ,
C'est l'unique moyen de soulager mon feu.

Dérobez-

Dérobez-vous à tous pour vous donner à moi,
Pour me dire toûjours, mon Tirsis, je vous aime :
Voilà ce que l'on fait quand l'amour est extrême,
Et comment vous pouvez me prouver votre foi.

++++++++++++:++++++++++++++

MADRIGAL.

QUoi ! vous me demandez qui sera mon Tirsis ?
Pouvez-vous en douter ? vous seul le devez être :
Oüi, si j'ai de l'amour, vous seul l'avez fait naître,
Et vous seul avez droit d'être Vainqueur d'Iris :
Ces souris obligeans, ces regards pleins de flâme,
Ces soupirs languissans qui passent jusqu'au cœur
Ont chassé toute ma rigueur ;
Et par un feu secret, ont embrasé mon ame,
Unissons nos ardens desirs,
Aimez-moi, puisque je vous aime,
Aimez-moi d'un amour extrême ;
Et reservez pour moi vos soins & vos soupirs ?

Je me mœurs, je languis, enfin je l'ose dire,
Je cede après tous ces combats,
Cet aveu vous devroit suffire,
Tirsis, ne vous en plaignez pas.

MADRIGAL.

ENtre deux beaux objets votre cœur se partage,
Tous deux à ce qu'on dit, vous peuvent enflâmer,
Ecoutez mon conseil, cessez d'être volage,
Tirsis, c'est trop de deux quand on veut bien aimer.

MADRIGAL.

CErtain je ne sçai quoi plein d'éclat & de grace,
Brillant dans vos beaux yeux divine Godefroy,
Des plus rares beautez tous les charmes efface,
Et fait à mille amans reverer votre loi,
Cependant à leurs cœurs vos traits sont redoutables,

Plus

Plus ils paroiſſent doux, moins on les trouve tels,
Et par un ſort cruel plus ils ſont adorables,
Et plus ils ſont mortels.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

MADRIGAL.

QUand vous prîtes mon cœur, Amour me fut témoin
Que vous promîtes avec ſoin
De n'abuſer jamais d'une telle victoire,
Mais vous en perdez la memoire,
Et vous êtes, Tirſis, infidelle & leger.
Pour imiter votre inconſtance,
Je devrois de mon cœur à jamais vous bannir:
Mais ne craignez point ma vengeance,
Je me punirois trop en penſant vous punir.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

SONNET.

QUe de puiſſans attraits vous rendent adorable!
Qu'on voit paroître en vous de nobles qualitez!

La grandeur de votre ame, & vos rares beautez
Vous font trouver de tous également aimable.

Oüi, vous êtes des Dieux un chef-d'œuvre admirable,
Où l'on voit éclater leurs liberalitez,
Tous vos charmans appas montrent ces veritez,
Et vous avez le corps & l'eſprit agréable.

L'amour vous rend hommage à vos pieds abatu,
Vous offant des captifs tous brillans de vertu,
Qui viennent immoler leurs cœurs à votre gloire.

Divine Godefroy, vous les meritez tous;
Qui vous voit un moment, eſt obligé de croire
Que le ſouverain bien eſt d'être aimé de vous.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

SONNET.

PAR Mr DES YVETEAUX.

AVoir peu de parens, moins de train que
de rente,
Rechercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ſes deſirs, conſerver ſa ſanté,
Et l'ame de procès & de vices exempte.

A rien d'ambitieux ne mettre ſon attente,
Voir les ſiens élevez en quelque dignité,
Mais ſans beſoin d'appui garder ſa liberté,
Crainte de s'engager à rien qui ne contente.

Des jardins, des tableaux, la muſique, des
vers,
Une table libre & de peu de couverts,
Avoir bien plus d'amour pour ſoi que pour ſa
Dame:

Eſtre eſtimé du Prince, & le voir rarement,
Beaucoup d'honneur ſans peine, & peu d'en-
fans ſans femme,
Font attendre à Paris la mort tout doucement.

PORTRAIT
DE SON ALTESSE ROYALE
MADEMOISELLE.

ODE.

FIlle du ſouverain des Dieux,
Qui des Arts les plus glorieux
Merites l'éternel hommage;
Minerve viens à mon ſecours,
Je veux peindre dans cet Ouvrage
Le plus rare objet de nos jours.

Penſant à ce divin objet,
Cent fois un ſi hardi projet
A ſçû me flatter & me plaire;
Et foible pour ce grand Tableau,
Cent fois de ma main temeraire
J'ai laiſſé tomber le pinceau.

Que mon ſort ſera glorieux,
Si par mes vers ambitieux
Je fais autant pour ma Princeſſe,
Qu'ont fait mes ayeux autrefois,

Par

Par leur épée & leur adresse,
Pour le service de nos Rois?

D'un air imperieux & doux,
Qui mettroit Junon en courroux,
Sa belle taille est animée,
Et l'on voit bien à ses beaux yeux,
Que le sang dont elle est formée,
Est le plus beau sang de nos Dieux.

Sa bouche a mille attraits puissans,
Elle surprend l'ame & les sens,
Rien n'est si doux que son langage,
Le cœur qui ressent son pouvoir,
Ne sçait ce qui plaît davantage,
Ou de l'entendre, ou de la voir.

Parmi les plus brillantes fleurs,
Cherchons les plus vives couleurs
Pour peindre une bouche si belle,
Et prenons ce riche incarnat,
Que prend une Rose nouvelle
Qui veut se donner de l'éclat.

Ma peinture, sans la flatter,
Pouvoit mille traits emprunter
De la Princesse de Cithere,
Mais son esprit est au-dessus,
Et l'on sçait que cette ame fiere
Ne veut rien avoir de Venus.

Toi, qui dans un ſi beau deſſein
Conduis mon eſprit & ma main,
Rend ma noble entrepriſe heureuſe :
Il faut, ô divine Pallas,
Peindre ſon ame genereuſe,
Déeſſe ne t'éloigne pas.

Pourrai-je bien, ſelon mes vœux,
Faire voir les ſoins merveilleux
D'une ame en vertu ſi feconde,
Et donner aſſez de rayons
Au plus brillant eſprit du monde,
Avec de ſi foibles crayons ?

Venez, divines qualitez,
Sageſſe, lumieres, bontez,
Dont le doux éclat l'environne,
Et pour un ſi rare tableau,
Que chacune de vous me donne
Ce qu'elle eut jamais de plus beau.

Animons d'une noble ardeur
Le beau portrait de ſon grand cœur,
Dont la gloire eſt ſeule maîtreſſe,
On dira qu'en ſon plus beau jour
Il y manque quelque tendreſſe,
Mais la honte en eſt à l'Amour.

Que cette Heroïne a d'attraits !
Qu'elle a de grace & de traits,

Où

Où l'art ne peut jamais atteindre !
Qu'elle ſçait bien-tôt nous charmer !
Qu'elle eſt propre à ſe faire craindre !
Et ſçavante à ſe faire aimer !

On ſçait qu'en ſon juſte courroux,
Contre ces redoutables coups,
Toute la reſiſtance eſt vaine,
Mais malgré ſon reſſentiment
Elle punit avecque peine,
Et pardonne facilement.

L'honneur regle ſes actions,
Sur les plus fortes paſſions,
Son bel eſprit ſçait prendre empire,
Il cache ce qu'il veut cacher,
Mais la gloire qu'elle en retire
Lui coûte peut-être bien cher.

Son cœur à la devotion
Sent quelque diſpoſition,
Et voudroit l'avoir toute entiere ;
Il y fait tout ce qu'il y peut,
Mais c'eſt une fort grande affaire,
Et ne l'a pas toûjours qui veut.

Je ne puis que trop foiblement
Toucher en mon étonnement
La force de ſon grand courage,

Que

Que le danger ſoit ſous ſes pas,
Quelle entende grõnder l'orage,
Son beau teint n'en changera pas.

Avec cet eſprit ſans égal,
Cet abord aux cœurs ſi fatal,
Cette fierté pleine de charmes,
Ce cœur incapable d'effroi,
Mettons-lui ton caſque & tes armes,
Pallas, on la prendra pour toi.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

PORTRAIT DE Mr LE PRINCE.

J'Ai le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ai de la foi, de la conſtance,
Je ſuis prompt, je ſuis fier, genereux & vaillant.
Rien n'eſt comparable à ma gloire,
Les plus grands Héros dans l'Hiſtoire
Ne me l'oſeroient diſputer:
Si je n'ai pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne,
Il ſuffit de la meriter.

POR-

PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE
DE CHASTILLON.

ODE.

CHerchons, pour peindre Amarillis,
Des fleurs nouvellement écloſes,
Cuëillons des Oeillets & des Roſes,
Mêlons-y quantité de Lys,
Et raſſemblons enfin toutes ces belles choſes.

Corail, Rubis, Perles & Fleurs,
Aſtres brillans, lumiere pure,
Riches treſors de la nature,
Faites-moi part de vos couleurs
Pour cette merveilleuſe & divine peinture.

Mais quel ambitieux deſir
Dans un ſi beau deſſein m'engage?
Ah! que dans un ſi grand ouvrage
J'aurois de gloire & de plaiſir,
Si ma force pouvoit égaler mon courage.

Ce

Ce Peintre qui dans un Tableau
Aſſembla tout ce qui peut plaire,
Auroit paſſé pour temeraire,
S'il eût employé ſon pinceau
Au merveilleux portrait que j'entreprens de faire.

Sa Venus avoit moins d'attraits,
Moins d'agrémens, & moins de grace,
Et quelque recit que l'on faſſe
De ces beaux & fameux portraits,
L'illuſtre Amarillis en charmes l'a ſurpaſſé.

Mais ſi ce Dieu que tous les jours
Elle fait vaincre dans le monde,
Dans ce beau deſſein me ſeconde,
Nous pourrons, avec ſon ſecours,
Peindre cette merveille en merveilles fecondes.

Qu'il tire délicatement
Avecque ſa fléche legere,
Le tour des beaux yeux de ſa mere,
Et ce rare & noble agrément
Que nul autre pinceau ne ſçauroit jamais faire.

Qu'il prenne ce qui peut charmer
Et retenir en ſon empire
Tout ce qui fait qu'on y ſoupire,

Ce qui tuë & qui fait aimer,
Et ce, je ne ſçai quoi, qu'on ne ſçauroit bien dire.

Il faut des rubis pleins de feux
former ſes deux lêvres vermeilles,
Et pour achever ces merveilles,
Mettre des perles entre-deux,
Telles que l'Orient n'en ait point de pareilles.

Pour les faire mieux découvrir,
Faiſons ſa bouche à demi cloſe,
Semblable au bouton d'une roſe
Qui ne commence qu'à s'ouvrir,
Quand la Mere du jour de ſes pleurs les arroſe.

Il faut faire ſon teint de Lys,
Beau comme celui de l'Aurore,
Ou pareil à celui de Flore,
Quand nos champs en ſont embellis,
Et même, s'il ſe peut, plus éclatant encore.

Que ſur l'albaſtre de ſon ſein,
Tombe negligemment en onde
Sa chevelure vagabonde,
Qui ſans étude & ſans deſſein
Dans ſes chaînes d'ébeine engage tout le monde.

Et vous, Graces, à votre tour

Venez

Venez parer sa belle tête,
Comme on voit en un jour de Fête,
Celle de la Mere d'Amour,
Lorsqu'elle se propose une grande conquête.

Mais c'est en vain qu'à mon secours,
Pour rendre ses traits plus fidelles,
Avec ces trois Sœurs immortelles
J'appelle ici tous les Amours,
Ils ne quittent jamais ce miracle des Belles.

AUX NYMPHES de Villiers-Coterets.

NYmphes de ces forêts, Divinitez champêtres,
Qui loin des jeux & des amours
Languissez dans le tronc des chênes ou des hêtres,
Où les destins ont attaché vos jours,
Que ne devez-vous point aux doux charmes d'Elize,
Depuis que d'un regard elle vous favorise ?
Les Dieux dans vos deserts ont choisi leur sejour,
Et l'horreur étant bannie,
Il n'est pas un petit Amour
Qui ne vous tienne compagnie.

Que

Que feroient-ils, helas ! éloignez de leur mere ?
Elize l'eſt, & ſi vous en doutez,
Regardez-bien ces yeux, ce teint, cet art de plaire,
Dont tous les cœurs ſont enchantez :
Trouverez-vous ailleurs une bouche plus belle ?
Un air plus doux, plus digne enfin d'une immortelle ?
Ah ! ſi le Ciel conſent que vous voyez un jour
Le beau Prince qu'elle a fait naître,
Vous verrez bien, qu'Elize eſt la mere d'amour,
Puis qu'elle l'eſt du Prince votre Maître.

VERS IRREGULIERS.

Pour un Pot, dans lequel étoit un petit Pêcher chargé de Pêches, & entouré de Roſes & d'Oeillets, envoyé par Madame de Plabiſſon à Sapho, le jour de ſa Fête.

LE POT.

Voyez de mon deſtin la bizarre avanture,
Je porte des fleurs & des fruits,
Mais par un jeu de la nature ;

De les garder long-tems enſemble, je ne puis,
Ces fleurs ne verront pas la fin de la journée,
Si du Soleil elles ſentent l'ardeur,
Et ces fruits pour meurir attendent ſa chaleur:
Ainſi ſe rit de nous ſouvent la deſtinée.
Sapho, puiſqu'on ne peut enſemble les ſauver,
Choiſſez-donc qui d'eux vous voulez conſerver.

LES FRUITS.

Ayez pitié de notre enfance,
Pour nous bien élever l'on nous met près de vous,
Vous trouverez la recompenſe
Du ſoin que vous prendrez de nous.
De jour en jour nous deviendrons aimables,
Et nos derniers momens vous ſeront agreables.

LES FLEURS.

Ces fruits un jours pourront devenir bons,
Peut-être à votre goût ſeront-ils agreables,
Mais peut-être qu'auſſi ces petits avortons
Ne feront que languir, & ſeront miſerables:
Mais, ſans peut-être, il eſt certain
Qu'aujourd'hui nous pouvons vous plaire,

Quand

Quand le preſent peut ſatisfaire,
Pourquoi penſer au lendemain?

REPONSE DE SAPHO.

HElas! que faut-il que je faſſe?
Ce choix importun m'embaraſſe:
J'aime les fleurs, j'aime les fruits,
Et je ne ſçai plus où j'en ſuis.
Mais enfin dans cette avanture
Il faut imiter la nature:
Les roſes naiſſent pour mourir,
Et les fruits croiſſent pour meurir.
Conſolez-vous, Oeillets & Roſes,
C'eſt le deſtin des belles choſes;
Et vous, fruits ſi delicieux,
Qui charmez le goût & les yeux,
Je veux pour l'amour de Celie,
Qu'à votre ſort on porte envie.
Les plus clairs rayons du Soleil
Vous donneront un teint vermeil,
Et de la plus pure roſée
Votre jeune feüille arroſée,
Malgré les ardeurs de l'Eté,
Conſervera votre beauté.
Toûjours fraîche, toûjours fleurie,
Comme les fleurs d'une prairie,

Tous les Zephirs des environs
Vous défendront des Moucherons :
Les Fourmis les plus menageres
Qui vont par leurs courſes legeres
Picotant par tous les Vergers,
Même les pompeux Orangers,
Reſpecteront juſqu'à l'ombrage
De votre agreable feüillage.
Enfin que vous dirai-je encor ?
Vous aurez une robe d'or,
Qui ſera toûjours parfumée,
Et la flateuſe renommée,
Qui vole par tout l'Univers,
Se chargeant des aimables vers
Où Celie a peint votre hiſtoire,
Rien n'égalera votre gloire.

⚜

PLACET DU MARQUIS D'ANGEAU A LA REINE,

Pour lui demander la permiſſion d'entrer dans la Chambre des Filles.

D'Angeau vous demande une grace,
Grace qui ne vous coûte rien,
Mais il n'eſt point d'efforts que ſa Muſe ne faſſe
Pour obtenir un ſi grand bien.
En me donnant cet avantage
Vous contenterez tous mes vœux,
Je n'en ſerai pas plus heureux,
Mais j'en paſſerai pour plus ſage.
En me donnant permiſſion
Vous pouvez établir ma reputation,
Sans que cela nuiſe à perſonne.
Que craindroit Votre Majeſté ?
Tous les exemples qu'elle donne
N'inſpirent que l'honnêteté.

Reponſe au precedent Placet.

VOus demandez ſi bien qu'on ne peut re-
fuſer,
On conſent à votre demande ;
Mais cependant on vous commande
D'être content du droit, & de n'en point uſer :
Cherchez-vous ce qu'on apprehende ?
S'il faut ne vous rien déguiſer,
La raiſon en eſt juſte & grande,
Vous demandez ſi bien qu'on ne peut refuſer.

PELISSON.

LE PIGEON DE MADAME LA MARQUISE D'ESCHE, AUX PIGEONS D'ACHANTE SES VOISINS.

TEl va prendre femme au village,
Afin de l'avoir douce & ſage,
Qui n'en eſt pas pour cela mieux traité :
C'eſt

C'eſt ainſi que je pris une jeune Pigeonne
Qui n'étoit pas d'une rare beauté,
Mais elle me parut ſincere, tendre & bonne,
Et je me repoſois ſur ſa ſimplicité;
Elle avoit toute ma tendreſſe,
Je la voyois ſans ceſſe,
Et nos plaiſirs
Surpaſſoient nos deſirs.
Pouvois-je donc me plaindre
En cet état heureux ?
Je n'avois rien à craindre,
J'étois ſeul, j'étois amoureux
De nos ennemis domeſtiques;
Les plus fines pratiques
Ne pouvoient à nos jours donner le coup fatal,
Nous nous mocquions de leur malice,
Mais je ne ſçai comment un dangereux Rival
Vint changer mon bonheur en un cruel ſupplice.
O vous! mes chers voiſins, ignorez-vous le mal
Que peut cauſer la jalouſie ?
Vous ignorez tous les maux de la vie,
Il n'en eſt point de ſi preſſans,
Et je le connois bien aux ennuis que je ſens,
Vous donc, à qui je dis ma cruelle avanture,
Fuyez, fuyez une peine ſi dure,
Ne ſouffrez pas qu'en vos amours

Un tiers vienne troubler le repos de vos jours.
Prenez plûtôt l'essort, sauvez vous dans les nuës,
Cherchez dedans les airs des routes inconnuës,
Et s'il se peut, dérobez-vous
Au malheur d'être jaloux :
Ce conseil que je vous donne
Je l'aurois déja pris pour moi,
Quoique pigeon de bonne foi,
J'aurois abandonné mon ingrate Pigeonne :
Mais, helas ! je ne puis :
Pour comble à mes ennuis,
Il faut vivre avec elle,
Car je n'ai plus qu'une aîle.

++++++++++++++++++++++++++++++++

REPONSE D'ACHANTE,

Pour ses Pigeons, faite sur le Champ.

QUand nous reçûmes votre Lettre,
Achante n'étoit pas ici,
Et nous étions en grand souci,
De ce que nous vous pourrions mettre
Dans la reponse que voici.

Il nous dicte ſans autre choſe,
Ces dix ou douze Vers en Proſe;
Que vous parlez fort tendrement,
Qu'il vous croit un Pigeon charmant,
Bon Mari dangereux Amant,
Qu'encor que vous ſoyez à plaindre,
Vous n'en êtes pas moins à craindre,
Que bien ſouvent de la pitié,
On paſſe à la bonne amitié,
Que pour éviter vos miſeres,
Il faut ne vous écouter gueres,
Et qu'un grand commerce avec vous,
Feroit aiſément parmi nous,
Des Jalouſes & des Jaloux.

LE TRIOMPHE D'AMARILLIS, POUR MADAME LA DUCHESSE DE CHASTILLON.

ODE.

QUe pour la pompe ſolemnelle
Que vont preparer les neuf Sœurs,

On faſſe un riche amas de fleurs,
Afin d'en couronner le chef de la plus belle:
Venez, Lauriers, Mirthes & Lys,
Ombrager aujourd'hui le front d'Amarillis;
Croiſſez, Jaſſemins, Oeillets, Anemones & Roſes;
Sa grande fête approche, & ſes charmes divers
Qui viennent achever de vaincre toutes choſes,
Vont enfin triompher de tout cet Univers.

Qu'à ce grand & rare ſpectacle
Le bel Aſtre qui va toûjours,
Arrête ſon rapide cours,
Comme il fit autrefois pour un moindre miracle,
Que les flateurs Chantres des bois
Retiennent par reſpect leurs languiſſantes voix;
Que par tout les ruiſſeaux ſuſpendent leur murmure,
Amarillis n'a rien qui ne doive étonner,
Vous ſçavez bien quel eſt l'honneur de la Nature,
Ne m'interrompez pas, je la vais couronner.

Je vois déjà qu'elle s'avance,
Et ſon leger habillement,

Bien

Bien moins ſuperbe que charmant,
Découvre mille attraits dedans ſa négligence,
De ſes divins cheveux épars,
Les boucles ſur ſon ſein volent de toutes parts,
De ſoûpirs amoureux doucement emportées,
Sa parure n'a rien qui paroiſſe affeté,
Elle mépriſe l'art des graces empruntées,
Et tire ſon éclat de ſa ſeule beauté.

Sa belle tête n'eſt ornée
Que d'une guirlande de fleurs,
Sa juppe eſt des mêmes couleurs
Que le Ciel prend au tems d'une belle journée;
Une agraffe de diamant
Au côté la rehauſſe aſſez negligemment:
On lui voit ſous un bras une écharpe brillante,
D'un drap d'or eſt couvert ſon corſage divin,
Et qui voit aujourd'hui cette beauré charmante,
Voit le dernier effort d'une immortelle main.

Ses yeux ſources des belles choſes,
Ont plus de feu que le Soleil,
Et proche de ſon teint vermeil
On voit jaunir les Lys, on voit pâlir les Roſes,
Qu'elle a d'attraits! qu'elle a d'appas!
Dans cet état pompeux, qui n'admireroit pas

Les rayons éclatans de cet objet celeste ?
En pourrez-vous, mes yeux, tout l'éclat supporter ?
Acheverez-vous bien d'observer tout le reste ?
Et jusques dans son char le verrez-vous monter ?

Mais courage, suivons la Belle
Dedans un char si glorieux,
Qu'il semble descendre des Cieux,
Tant il nous paroît beau, brillant & digne d'elle.
Là, sur des pierres de grand prix
Des plus illustres cœurs que ses yeux ont surpris,
Avec des traits profonds la défaite est gravée,
Et sur un or bruni paroît tout à l'entour,
Entre mille Rubis en bosse relevée,
L'impuissance de Mars contre le Dieu d'Amour.

Au milieu du char est assise
Cette ravissante beauté,
D'où l'on diroit que la fierté
Avec un doux dédain cet appareil méprise :
Des Graces, avec les Vetus
Tenant dessous ses pieds les vices abbatus,
Paroissoient autour d'elle en un ordre admirable,

L'une

L'une lui tend des fleurs, l'autre lui sert d'appui,
Et comme cette belle en est inseparable,
On les voit triompher avec elle aujourd'hui.

Dix jeunes enfans de Cithére,
D'un air aussi doux que galand,
Traînent ce chariot brillant,
Et pour Amarillis, ils ont quitté leur mere;
Les ris, les agrémens, les jeux,
D'un visage & d'un air aussi gai qu'amoureux,
Suivent cette beauté qui n'a point de pareille,
Et devant eux les doux Zéphirs,
Par tout où doit passer cette jeune merveille,
Vont parfumant les airs de leurs plus doux soupirs.

Après cette troupe galante
On voit marcher de tous côtez
Et les Heros & les beautez
Dont vient de triompher la belle Conquerante:
Et de mille climats divers
Ces illustres captifs sont venus dans ses fers,
Et disputent entr'eux l'honneur d'en être esclaves,
On les voit à ses pieds, ces glorieux Vainqueurs,

Ils

Ils lui ſont tous ſoumis, & même les plus
braves
Aiment mieux la ſervir, que triompher ail-
lieurs.

Les peuples paroiſſent enſuite
De chapeaux de fleurs tous couverts,
Et de leurs cris fendant les airs,
Font aller juſqu'au Ciel le bruit de ſon me-
rite :
Chacun pouſſé du beau deſir
De pouvoir contempler cette Belle à plaiſir,
Se preſſe ſans reſpect ni de ſexe ni d'âge,
Au bonheur de la voir leurs biens ſont éta-
blis ;
Et touchez des attraits d'un ſi charmant vi-
ſage,
Font par tout retentir le nom d'Amarillis.

Tout le monde épris de la gloire
D'accompagner cette beauté,
Marche avec autant de fierté,
'il marcheroit au jour de ſa propre victoi-
re :
Chacun par ſes beaux vêtemens,
Sa propreté, ſon air & ſes ajuſtemens,
Accroît de quelque éclat cette pompe agréa-
ble.
Que peut-on ſouhaiter afin de s'orner mieux,
Puiſqu'on

Puiſqu'on y voit paroître en un ordre admirable
Tout ce qu'ont de parfait & la Terre & les Cieux ?

Il faut que le paſſé lui cede,
Comme fait le ſiécle preſent ;
Tout ce qu'il avoit de plaiſant
N'avoit pas les attraits que cet Ange poſſede :
Sortez du plus creux du tombeau,
Vous, Reine, à qui l'Egypte a ſervi de berceau,
Et venez confeſſer qu'Amarillis vous paſſe :
Si pour n'accroître pas la pompe de Céſar,
Vous cherchâtes la mort avec tant d'audace,
Votre ombre toutefois peut bien ſuivre ſon char.

C'eſt une choſe ſans pareille,
Et loin de lui rien comparer,
Le monde la doit adorer,
Puiſqu'elle eſt de nos jours la plus belle merveille.
Il faut que comme aux immortels
On lui dreſſe par tout de ſuperbes autels,
Qu'elle aille de ſon char au Temple de Mémoire,
Et que l'illuſtre rang qu'elle doit y tenir,
Soit ſi haut élevé, ſi digne de ſa gloire,
Qu'elle triomphe encor des ſiécles avenir.

LES

LES NYMPHES DE LUXEMBOURG AUX NYMPHES DE S. FARGEAU.

DAns le déplorable état où nous ſommes réduites depuis l'abſence de notre Princeſſe, trouvez bon que nous vous faſſions les confidentes de nos déplaiſirs, & que nous vous demandions quelque ſoulagement à nos maux, puiſque c'eſt vous qui poſſedez tout notre bien, toute notre joye, & toutes nos richeſſes.

Que notre ſort eſt peu ſemblable;
Vous chantez & nous ſoupirons:
Vous poſſedez & nous pleurons
Une Princeſſe incomparable.
La fortune en cela nous traite indignement,
Et nous avons ſujet de l'appeller injuſte,
De ravir à Paris ſon plus riche ornement,
Comme de la vertu l'autel le plus auguſte.
Vous l'entretenez tous les jours;
Vous entendez tous ſes diſcours

Dans cet éclat qui l'environne;
Et quand vous la voyez, ou l'entendez parler,
Vous ne pouvez dissimuler
Qu'elle est digne d'une Couronne.

C'est vous faire connoître ce que nous avons perdu; mais écoutez encore les suites de notre malheur.

Tout est ici dans la tristesse,
Luxembourg a perdu sa plus grande beauté;
Les graces & la majesté
Ont voulu suivre la Princesse:
Et les petits Amours qui regnoient en ces lieux,
Ont suivi l'éclat de ses yeux.
Les ruisseaux malgré le silence
Grondent d'un si triste départ,
Et tous les arbres prennent part
Au deüil que cause son absence.
Ce n'est pas tant l'hiver que nos justes douleurs;
Qui les ont dépoüillez de leurs vertes couleurs:
Les chalumeaux & les muzettes
Pendent aux arbres de nos bois,
On n'entend plus les douces voix,
Les beaux airs ni les chansonnettes;

Et les plus aimables Zéphirs
Se ſont tous changez en ſoupirs.
Pour augmenter l'inquiétude
Qui nous devore nuit & jour,
On a fait une ſolitude
De notre agréable ſéjour :
Tout le monde nous abandonne,
Et nous ne voyons plus perſonne
Qui nous viennent faire la Cour.
Un ordre exprès défend l'entrée
De cette charmante contrée ;
Nymphes, qu'elle ſeverité !
Paris s'en plaint, il en murmure,
Et trouve cette loi bien dure,
Qui nous ôte la liberté :
Il dit que les maiſons des Princes
Sont comme de vaſtes Provinces
Ouvertes en toute ſaiſon ;
Et fermer ces ſortes d'aziles
Qui font tout l'ornement des Villes,
C'eſt d'un Palais ſuperbe en faire une priſon.
Triſtes, ſeules & déſolées,
Nous courons toutes les allées,
Et nous conjurons les échos
Dans l'excès du mal qui nous preſſe,
d'aller dire à notre Princeſſe,
Que ſon éloignement trouble notre repos.

Un jour que nous étions plus triſtes
qu'à

qu'à l'ordinaire, & que le ſouvenir de notre Princeſſe nours touchoit plus ſenſiblement, nous rencontrâmes dans un endroit aſſez écarté un de nos Dieux Champêtres, qui étoit triſtement appuyé contre un arbre, & tenant un crayon à la main, ſembloit tracer quelque choſe ſur des tablettes. Nous étions aſſez près de lui ſans qu'il nous apperçût; mais revenant de ſa profonde rêverie, il nous adreſſa la parole, & nous dit:

Nymphes, ne m'interrompez pas,
Puiſque je trouve des appas
A rêver dans la ſolitude,
Avec le crayon que je tiens
Je charme mon inquiétude,
Et je n'ai point ici de plus chers entretiens.

Qui vous êtes touché du même ſujet qui nous afflige, lui repartîmes-nous; ne vous cachez point à celles qui partagent tous vos déplaiſirs? N'eſt-ce point l'abſence de notre Princeſſe qui occupe vos penſées, & qui vous fait chercher les lieux les plus retirez, pour vous donner tout entier à la douleur qui vous poſſede? Il eſt vrai, répondit-il, que vous m'avez ſurpris lorſque j'y rêvois plus profondément; & ſans déguiſer ce que je recens, je puis bien vous dire,

Que

Que d'une languiſſante voix
Je la demande ici tous les jours à ces bois,
Et le cœur tout rempli d'ennuis & de triſteſſe,
Je grave en mille lieux le nom de ma Princeſſe,
Beaux arbres, dis-je alors, qui nous donnez le frais,
Elle n'eſt plus ici, vous n'êtes pas aimables,
Vous ſçavez bien qu'elle eſt l'ame de vos attraits,
Sans elle vous avez des ombres effroyables:
Que vous ſeriez heureux, que de charmans appas,
Si vous la poſſediez, orneroient votre tête!
Mais faut-il s'étonner, ne la poſſedant pas,
Si vous êtes ſujets aux coups de la tempête?

Et lorſque que, ſelon ma coûtume, je m'entretenois dans ces triſtes penſées, continua-t'il, j'ai entendu des voix confuſes, qui ſembloient marquer quelque grande fête. Les échos qui ont toûjours ſoin de recuëillir les dernieres paroles de ceux qui parlent, & qui les rediſent à haute voix, ſans crainte de violer le ſecret & la diſcretion, n'ont pas manqué de me rapporter ces Bouts-rimez, que j'ai fidélement retenus. Et lorſque vous êtes arrivez, j'achevois de remplir les Vers, dont je n'avois entendu que les rimes; & comme il arri-

ve toûjours que les perſonnes affligées changent toutes choſes en triſteſſe, je les ai tournez au ſujet qui cauſe notre douleur, & c'eſt ſur l'abſence de celle que nous pleurons, que j'ai voulu tracer ces Vers.

✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢:✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢

BOUTS-RIMEZ DU SONNET envoyé par le Duc de Savoye.

DAns ce fameux jardin, où tout le monde . . . . ſçait
Que l'on a vû ſouvent un objet . . . . . adorable,
Je n'y remarque rien qui me paroiſſe . . . . aimable,
Et loin de ma Princeſſe il eſt tout . . . imparfait.

Bien que le ſort contr'elle ait lancé quelque . . . . trait,
Sa vie en eſt plus belle & plus . . . . inimitable;
Son eſprit eſt toûjours à lui - même . . . . ſemblable,
Et l'hiſtoire en doit faire un illuſtre . . . . . portrait.

Elle fait des François la juſte . . . . impatience,
Et déjà tout Paris ſe plaint de ſon . . . abſence,
Qui dans tous les eſprits cauſe mille . . . . douleurs.

Mais

Mais j'en trouve la cauſe & ſi juſte & ſi.....
belle,
Que tout Dieu que je ſuis, je languis, je me....
meurs,
Et l'immortalité me déplairoit ſans....elle.

Nous trouvâmes ces Vers ſi propres au ſujet de notre douleur, que nous le priâmes de les redire encore une fois, & nous fûmes bien-aiſes de voir que ces Bouts de Vers, que nous avions entendus nous-mêmes, ſans ſçavoir d'où ils venoient, étoient ſi juſtes au ſens qu'il leur avoit donné. Enſuite nous allâmes enſemble du côté du Parterre; & nous mettant autour du grand Baſſin, le murmure que l'eau fait en tombant, nous invita doucement à rêver ſur ſes bords; mais notre ſilence fut bien-tôt interrompu par une voix, qui ſembloit ſortir du milieu du Baſſin, & qui nous fit entendre:

.... Nymphes, eſperez mieux du ſort,
Calmez un peu votre triſteſſe,
.... Vous allez voir votre Princeſſe
Revenir bien-tôt dans le port,
Et mettant fin à ſon abſence,
Tenir l'illuſtre rang qu'on doit à ſa naiſſance.

.... Lorſqu'un nuage ſombre & noir
S'élevant vers le Ciel, nous empêche de voir
L'Aſtre

L'Aſtre qui fournit ſa carriere,
Et que jaloux de ſa lumiere,
Par un attentat ſans pareil,
Il veut ofuſquer le Soleil.

Cet Aſtre couronné des rayons de ſa gloire
Remporte bien-tôt la victoire,
Et par l'effort de ſa clarté
Diſſipe la vapeur & montre ſa beauté.

Ainſi votre Princeſſe écartera la nuë,
Qui la déroboit à nos yeux,
Et par un retour glorieux
Elle doit ſignaler le jour de ſa venuë;
Ranimer la beauté de ces aimables lieux,
Et confondre l'envie avec les envieux.

Il nous fut mal-aiſé de connoître ce qui ſervit d'organe à cette voix; ſi c'étoit le Dieu Marin, ou le Dauphin qu'il tient embraſſé: quoiqu'il en ſoit, ces paroles ſoulagerent dans ce moment notre douleur par l'eſperance qu'elles nous donnoient de revoir bien-tôt notre Princeſſe; mais comme nous ne voulons pas encore nous flater de ce bonheur, vous voulez-bien, Nymphes, que nous vous en demandions des aſſûrances. Que s'il vous fâche d'apprendre ces nouvelles par la crainte que vous avez peut-être de perdre le tréſor que vous poſſedez, n'abandonnez pas la Prin-

Princesse, & accompagnez-là jusques dans notre séjour, où vous serez reçûës avec toute la joye possible. Nous vous y ferons un recit de toutes les peines que nous avons souffertes; car maintenant nous n'aurions pas eu même la force de vous apprendre une partie de nos maux sans le secours d'un Secretaire, qui tout rempli de zele & d'ardeur pour le service de notre Princesse, a bien voulu être l'interpréte de nos douleurs.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

JUGEMENT DEFINITIF sur un Plaidoyer d'Amour.

NOus Amarillis qu'on revere
Parmi les peuples de Cithére,
Juges des droits du jeune Dieu
Que l'on adore dans ce lieu,
Sans délai ni surséance
Voulons donner bréve Sentence
Dessus quelques points indecis,
A la requête d'Alexis,
Contre Climéne qu'il accuse
De ne le payer que d'excuse.
Or d'autant que nous sçavons bien
Qu'elle ne manque pas de bien,
Qu'elle a du fonds à suffisance,

Des

Des trésors de grande importance
Que nous avons vûs & touchez,
Et même des trésors cachez :
Nous ordonnons comme équitable,
Puisque cette Belle est solvable ;
Sans chicaner un pauvre amant,
Qu'elle lui donne payement,
Pour l'avenir voulons-nous dire :
Car il pourroit bien en déduire
Des interêts, depuis six ans
Qu'il la poursuit à ses dépens.
Et dans cette poursuite vaine,
Bien qu'il lui coûte assez de peine,
De vœux, de larmes, de soupirs,
Pour le ruïner en vain desirs :
Comme il est homme raisonnable,
Civil, accort, doux & traitable,
Sans suivre la rigueur des Loix,
Il lui pourra quitter ses droits :
A tout le moins on se propose
Qu'il en rabattra quelque chose.
Mais à l'avenir il pourra
Se payer comme il lui plaira,
Sans que Climene ait la puissance
D'appeller de cette Sentence.
Si la cruelle encor cherchoit quelques moyens
Pour maintenir son heresie,
Alexis en ce cas pourra faire saisie
Sur le plus beau de tous ses biens.

LE DÉPART DES NYMPHES DE LUXEMBOURG.

A Son Altesse Royale MADEMOISELLE D'ORLEANS.

MADEMOISELLE

Je ne pensois pas que les Nymphes de Luxembourg, à qui j'avois prêté ma plume pour exprimer leurs déplaisirs, eussent eu assez de force pour aller trouver Votre Altesse Royale, & se présenter devant vous avec toute la douleur que leur caussoit votre absence. Mais ayant sçû qu'elles en avoient été caressées avec cette bonté genereuse qui vous est si particuliere, je n'ai point douté qu'elles n'eussent forcé leur prison, & qu'elles n'eussent volontiers abandonné Luxembourg & Paris, pour être auprès d'une Princesse qui faisoit

faiſoit toute leur joye, & dont la preſence peut faire le bonheur de toutes les perſonnes raiſonnables. Je voulus pourtant viſiter les lieux qu'elles avoient abandonnez, parce que je me doutai bien que je trouverois des marques de leur départ.

Ainſi je fus revoir encore
Ce Jardin où la belle Flore
Etaloit ſes pompeux tréſors,
Lorſque les yeux de Votre Alteſſe
Par de doux & puiſſans efforts
En faiſoient croître la richeſſe.
Je ne ſçavois comment entrer,
Ou ſi je devois eſperer
De fléchir une loi ſi rude;
Car ce Palais où regnoit le Printems,
Où l'on pouvoit calmer l'inquiétude,
Eſt depuis quelque tems
Le Palais de la ſolitude,
Et non le Palais d'Oleans.
Enfin conduit par mon génie,
Non ſans une peine infinie
Je fus revoir ces triſtes lieux
Où tout paroiſſoit ennuyeux,
D'abord j'entens le vent qui murmure & qui gronde
De voir que rien n'étoit encore verd,
Et que le plus beau lieu du monde
Etoit devenu ſi deſert.

Je m'avançai vers le grand Baſſin, où j'avois laiſſé les Nymphes rêvant tout autour, & je fus ſurpris d'y voir mille Chiffres & mille Vers gravez ſur la pierre. Ces pauvres Nymphes pour ſoulager leur douleur, avoient pris plaiſir avant leur départ, d'entretenir leur rêverie au murmure de l'eau; & comme Votre Alteſſe Royale occupoit toutes leurs penſées, vous fûtes auſſi, MADEMOISELLE, le ſujet de leurs tendres expreſſions. Il y en avoit une qui avoit tracé, quoique groſſierement, à cauſe de la dureté de la pierre, la figure d'un Heliotrope; & au deſſus elle avoit imprimé ces Vers en petits caractéres.

C'eſt en vain que le Ciel fait gronder le tonnerre,
Qu'il s'arme de courroux, & que dépais broüillards
Dérobent à la terre
Son influence & ſes regards:
C'eſt en vain que mon Aſtre eſt caché dans la nuë,
Où ſa lumiere eſt retenuë:
Le Ciel a beau me le cacher,
Je le ſuivrai toûjours juſques à ſon coucher.

Je m'imaginai bien qu'une de ces Nymphes

phes s'étoit voulu representer ſous la figure de cette fleur, & que reconnoiſſant Votre Alteſſe Royale pour ſon Aſtre, & pour ſon Soleil, elle avoit eu raiſon de dire qu'elle vous ſuivroit toûjours, lors même que l'abſence vous déroberoit à ſes yeux. Je roulois cette penſée dans mon eſprit, lorſque jettant les yeux tout auprès, j'apperçûs un Chiffre qu'une autre avoit gravé avec aſſez d'adreſſe; c'étoient cinq lettres entrelaſſées l'une dans l'autre, dont elle avoit fait une figure aſſez agréable à voir. Je fus quelque tems à les ſeparer, mais enfin je trouvai heureuſement un A, une M, une L, un D, un O, & je vis d'abord que c'étoient les lettres qui commencent le nom de Votre Alteſſe Royale; mais les Vers qui étoient au-deſſus du Chiffre, me donnerent bien plus de peine à démêler, parce que la cadence en étoit rompuë, & les mots qui les compoſoient, confondus enſemble, ſans ordre & ſans meſure; mais après un peu de réflexion, ces quatre Vers me ſauterent aux yeux.

Parmi tous ces objets champêtres,
Je dis avec mes autres Sœurs:
Que le Ciel uniſſe les cœurs,
Puiſque de leurs beaux noms il ramaſſe les lettres.

Cette Nymphe avoit bien obſervé, que non-ſeulement les lettres qui commencent les Auguſtes noms de Leurs Majeſtez, étoient les mêmes que celles qui commencent celui de Votre Alteſſe Royale, mais encore que la plûpart de leurs beaux noms ſe rencontroient heureuſement dans le vôtre ; auſſi pour éclaircir davantage ſon Chifre, elle avoit mis au bas :

Pourquoi ne puis-je pas lier les cœurs enſemble,
Comme les noms que je raſſemble.

Sortant de cette petite fatigue que m'avoit donné le Chifre, je fus bien-aiſe de rencontrer le deſſein d'une autre Nymphe, qui peut-être ayant le cœur plus tendre que les autres, s'étoit amuſée à former une grande Ovale tiſſuë de quantité de fleurs & de rameaux ; de ſorte que l'on voyoit bien qu'elle avoit le Printems dans l'idée, lorſqu'elle s'occupoit à repreſenter ces fleurs : & je le connus encore mieux par ces Vers qu'elle avoit gravez au milieu de l'Ovale.

Agréable Printems, jeuneſſe de l'année,
Qui brilles de mille couleurs,
Belle ſaiſon qui fais naître les fleurs

Dont

Dont nous voyons la terre couronnée;
Tu reviens, il eſt vrai, mais avec tes Zéphirs
Tu ne ramenes pas ma joye & mes plaiſirs:
Tu parois à mes yeux auſſi riante & belle
Que tu fus autrefois,
Ta verdure eſt toûjours nouvelle
Sur les côteaux & dans les bois.
Mais que mon malheur eſt extrême,
Je trouve en moi du changement,
Je ne ſuis plus la même,
Loin des regards de cet Aſtre charmant
Que j'adore & que j'aime;
Et mon cœur eſt percé d'un ſi cuiſant ſouci,
Que rien ne peut me retenir ici.

Il faut que j'avouë à Votre Alteſſe Royale, que ces paroles me toucherent ſenſiblement, & j'aimai bien mieux la tendreſſe de celle-ci que l'artifice des autres, parce qu'elle me parut plus conforme aux ſentimens de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris & dans la France, qui pouſſent mille vœux vers le Ciel pour le retour de Votre Alteſſe Royale, & ſouffrent avec une douleur extrême votre éloignement.

J'allois paſſer à un autre endroit du Baſſin, lorſque je fus arrêté par des caracteres d'une main differente qui étoient au bas de l'Ovale, où je lûs encore ces Vers

qu'une autre Nymphe avoit sans doute mis en passant comme pour consoler la douleur de celle-ci.

Ma sœur pourquoi t'affliges-tu ?
Dissipe ta tristesse,
Nous allons voir notre Princesse,
Et rendre hommage à sa vertu.
Quand on va voir ce qu'on estime
La douleur n'est pas legitime,
Et le deüil ne sied pas
Sur le point de revoir mille charmans appas.

Et à côté je vis un Globe, au-dessus duquel étoient écrits ces mots, *A la Fortune* : Et plus bas,

Fausse Divinité qu'on adore en ce monde,
Veux-tu toûjours persécuter
Ce que tu ne peux imiter ?
Vois que déjà tout Paris gronde,
Et que dans son éloignement
L'on connoît ton caprice & ton aveuglement.

Mais ce qui me donna lieu d'ajoûter moi-même quelque chose au travail de ces Nymphes, ce fut la figure d'un Temple, qui se déroboit presque à la vûë, tant il étoit petit, & qu'il paroissoit en éloignement. On lisoit sur le frontispice, *Le Temple de la Verité.* Et le tems, qui étoit repre-

representé avec les marques qui le font reconnoître, étoit en posture de graver quelque chose sur la porte de ce Temple. Comme je n'y apperçûs rien de gravé, je crûs que sans attendre ce que le Tems y vouloit imprimer, il m'étoit permis de le prévenir, & d'exprimer la pensée de cette Nymphe, qui dans son dessein ne regardoit que Votre Altesse Royale : de sorte que je pris plaisir de tracer tout auprès :

Ouvrez, Temple inconnu, vos précieux trésors,
Faites voir les beautez de l'esprit & du corps
D'une Princesse incomparable :
Dites que sa constance & sa fidélité
La rendent par tout admirable,
N'est-ce pas une verité ?

Faites voir à la Cour son ame grande & belle,
Cette ame pleine de clarté,
Qui paroît toûjours ferme, & jamais ne chancelle,
N'est-ce pas une verité ?

Elle est digne d'un sort plus doux & plus propice ;
Cét Air & cette Majesté
Impriment le respect & confondent le vice,
N'est-ce pas une verité ?

Je crains ſon grand éclat & ſa grande puiſſance,
Je crains cette noble fierté,
Tant de tîtres pompeux nuiſent plus qu'on ne penſe,
N'eſt-ce pas une verité ?

Mais qui de la vertu ſeulement ſe conſeille,
Peut dire avec ſincerité
Que c'eſt une Princeſſe illuſtre & ſans pareille,
N'eſt-ce pas une verité ?

J'euſſe été bien long-tems encore, ſi j'euſſe voulu graver toutes les belles veritez que l'on peut dire de Votre Alteſſe Royale; mais de peur de l'ennuyer davantage, je me ſuis contenté de ramaſſer dans le Parterre où j'étois, toutes ces fleurs differentes: j'en ai fai un bouquet pour vous le preſenter, & ce ſont les fleurs que vous avez fait naître, même dans votre abſence, & que les Nymphes de Luxembourg ont arroſées de leurs larmes. Enfin preſſé par la nuit, & par une douleur ſecrette que je ſentois dans l'ame, je fus obligé d'abandonner ce jardin, & je n'en pus viſiter les autres endroits, où peut-être j'euſſe encore trouvé des marques du reſpect & du zele de ces Nym-

Nymphes affligées. Mais je ne doute point qu'elles ne ſe ſouviennent de tout ce que la tendreſſe & la douleur leur ont inſpiré; que ſi elles n'ont pû apprendre mon nom à Votre Alteſſe Royale, ſçachant qu'elle a ſouhaité de le ſçavoir, quoique je ne trouve rien en moi de conſiderable, que le deſir de meriter l'honneur d'être connu d'Elle, je ne puis m'empêcher ici de vous dire que je ſuis avec un profond reſpect,

MADEMOISELLE,

De Votre Alteſſe Royale,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur, l'Abbé de Torches.

LE RETOUR

DES NYMPHES

DE LUXEMBOURG.

VOus sçavez, belle Iris, que tout le monde étoit occupé à observer une Comméte qui paroissoit depuis quelques jours, & qui entroit presque dans tous les entretiens de Paris.

On en tiroit des présages certains
De quelque funeste avanture,
On nous en traçoit la figure,
Et le monde en craignoit des effets inhumains;
Mais ce n'est pas toûjours un malheureux augure
Qui menace d'enhaut le repos des humains.

Le soir que je devois satisfaire ma curiosité, & voir comme les autres ce nouveau prodige, j'entendis tout à coup dans le voisinage des voix de réjoüissance, & d'allegresse: je vis des feux en l'air qui sortoient du Palais d'Orleans, & qui paroissoient comme des étoiles brillantes dans l'obscurité de la nuit.

Ces

Ces signes, dis-je alors, que je vois dans la nuë
Former un jour si brillant & si beau,
Ne marquent-ils point la venuë
De quelque Astre nouveau ?
Ce que l'on appelle Cométe,
Et qu'on dit être Interprête,
Des menaces des Cieux,
N'est rien moins que ce que l'on pense,
C'est un Astre mysterieux,
Et dont l'agreable influence
Propice aux desirs de la France,
Vient se repandre dans ces lieux,
Pour nous marquer le retour glorieux
D'une incomparable Princesse,
Qui tire sa haute Noblesse
Du sang des demi-Dieux.
Loin de nous annoncer la guerre ou la famine,
Le grand Apollon qui devine,
Me dit qu'il n'est formé que pour l'heureux retour.
D'une illustre Heroïne,
Et que c'est l'Astre enfin d'un Astre de la Cour.

Je demeurai dans cette pensée malgré les raisonnemens d'un homme qui avoit quelque legere connoissance des Astres, & qui m'assassinoit à force de me dire que c'étoit

c'étoit une veritable Cométe. Le lendemain je fus au Palais d'Orleans pour m'assûrer de mes conjectures, & pour apprendre une nouvelle que j'attendois avec une extrême impatience.

Je rencontre d'abord les Nymphes empressées
A servir leur Princesse, & montrer leur amour:
L'unique but de leurs pensées
Etoit le soin de plaire, & de faire leur Cour.

Comme j'avois été l'Interprête de leur douleur, & que j'avois addressé leur plainte aux Nymphes de S. Fargeau dans un tems où l'absence de leur Princesse leur ôtoit même la liberté de la voix, & faisoit la peine & l'inquietude de tout Paris, quelques-unes d'entr'elles eurent la bonté de m'entretenir quelque tems de tous les maux qu'elles avoient soufferts, & de la joye presente qu'elles goûtoient auprès de leur incomparable Maîtresse, & l'une d'elles m'adressa la parole, & me dit:

Daphnis, il est bien doux après un long orage
De revenir heureusement au port,
Nous en voyons à qui le mauvais sort
Après mille travaux a fait faire naufrage.

Mais vous ne ſçavez pas, me dit une autre, qu'en arrivant ici nous avons trouvé qu'un triſte fantôme avoit occupé l'appartement de notre Princeſſe.

On voyoit une femme & grande & décharnée
Qui paſſoit triſtement ſes jours,
Et ſembloit être condamnée
A ſe plaindre & pleurer toûjours:
Ses yeux creux, ſon viſage ſombre,
Et ſon grand voile noir
Rendoient plus affreuſe cette ombre,
Et montroient à nos yeux ſon ſecret deſeſpoir.
Ses ornemens étoient funebres,
Et chez elle regnoient l'horreur & les tenebres:
A ſes côtez on voyoit les ſoucis
Tout enfumez & tout tranſis,
Dont les ſurprenantes figures
N'offroient à nos eſprits que de triſtes peintures.

Enfin elle étoit telle qu'on a accoûtumé de peindre la triſteſſe: car ſans vous tenir plus long-tems l'eſprit en balance, c'étoit elle-même, cette Reine des Iſles noires, ou plûtôt cette mort des vivans, qui avoit occupé l'appartement de notre Princeſſe.

Mais

Mais à ſon retour elle a diſſipé ce fantôme, a ramené la joye, & a rendu tous ces lieux agreables.

A peine cette Nymphe avoit-elle achevé de parler & de finir le recit qu'elle me faiſoit avec tant de grace, que l'on nous vint dire que dans Luxembourg il venoit d'arriver une Princeſſe, dont la pompe étoit extraordinaire, & la ſuite la plus brillante qu'il fût poſſible de voir ; & qu'ayant appris le retour de la Princeſſe d'Orleans, elle venoit avec empreſſement lui rendre un hommage qu'elle devoit à ſon merite, auſſi-bien qu'à ſa naiſſance. Nous l'attendîmes pour la voir paſſer, & nous apprîmes de quelqu'un de ſa ſuite que c'étoit la Princeſſe des Iſles riantes, que l'on appelle communément la Joye.

On la reconnoiſſoit à ſon habillement,
A ſon teint vif, à ſa jeuneſſe,
Elle avoit de la hardieſſe
Et beaucoup d'enjoûment:
Sa taille étoit incomparable,
Ses yeux étoient brillans, & lançoient mille feux,
Et l'on voyoit ſes blonds cheveux
Flotter negligemment ſur ſa gorge admirable:

Les

Les doux tranſports, les ris, les jeux & les appas
Etoient à ſes côtez & marchoient ſur ſes pas.
D'une gaze d'argent la richeſſe volante
Que ſoûtenoit cette troupe galante,
Faiſoit briller par tout l'éclat de ſon teint frais,
Et ſembloit mettre au jour mille nouveaux attraits.

Avec cet équipage elle aborda d'un air riant l'illuſtre Princeſſe qu'elle venoit voir, la pria de ſouffrir qu'elle fût toûjours auprès d'elle, qu'elle étoit reſoluë de ne l'abandonner jamais, & de ſuivre par tout ſa deſtinée. Alors faiſant avancer quatre petits ris qui portoient une Corbeille de Filigrane remplie de quantité de Rubis taillez en cœur, avec un artifice merveilleux, elle lui en fit un preſent, & lui dit que c'étoit pour lui faire connoître combien de cœurs avoient été ſenſibles aux doux tranſports qu'avoit cauſé ſon retour, & la ſatisfaction publique que l'on témoignoit de lui voir occuper le rang que ſa naiſſance merite, & de lui voir augmenter par ſa preſence le luſtre & la pompe de la Cour; puis elle ajoûta:

Quand votre éloignement nous donnoit la torture,

Pour

Pour votre heureux retour on faiſoit des ſouhaits,
Et le reſpect vous conſacre à jamais
Ces cœurs dont vous voyez ſeulement la figure.

La Princeſſe d'Orleans reçût toutes ces civilitez de la meilleure grace du monde, avec cette mine haute & cet air de grandeur qui lui eſt ſi naturel, & témoigna d'être fort aiſe que la joye ſe fût offerte à elle pour être inſeparablement attachée à ſa belle vie.

Voilà, belle Iris, ce qui s'eſt paſſé au retour d'une Princeſſe, dont le merite vous charme, & qui fait ma plus juſte admiration, & celle de toute la France.

POUR MADEMOISELLE

DE NORMANVILLE.

MADRIGAL.

VOus que charment les déplaiſirs,
Eſclaves d'un mal volontaire,
Sujets du Prince de Cytére,
Qui vous nourriſſez de ſoupirs,
Amans,

Amans, si vous craignez une peine infinie
Ne brûlez point pour Silvanie.
Le feu de ses beaux yeux ne s'éteint qu'au tombeau,
Ses regards sont mortels, detournez-en les vôtres,
Mais toutefois il est plus beau
De mourir pour ses yeux, que de vivre pour d'autres.

++++++++++++++:++++++++++++++

POUR LA MEME.

MADRIGAL.

JEunes Amours ne pleurez pas,
Reprenez vos traits & vos armes,
La Reine de tous les appas,
S'en va reprendre tous ses charmes?
Le Ciel la rend à mes desirs
Comme il la rend à tous les vôtres;
Elle va finir mes soupirs,
Mais elle en fera naître d'autres.
Quand ces yeux, ces flambeaux d'amour
Auront repris un nouveau jour,
Que ne pourront point leurs œillades?
Hé! je crois de cette beauté,
Que

Que plus elle aura de ſanté,
Plus elle fera de malades.

++++++++++++:++++++++++++++++

MADRIGAL.

CE n'eſt point pour Liſis que je verſe des larmes,
Il en eſt innocent, bien qu'il ait quelques charmes:
L'auteur de mes ennuis n'eſt pas mal avec vous,
Sans le nommer je veux vous dire
Que vous avez grand tort de paroître jaloux
De celui pour qui je ſoupire.

++++++++++++++++++++++++++++

MADRIGAL.

NOn, ce n'eſt point Philis qui cauſe mon martyre,
Et bien que la beauté dont je reſſens les coups
Soit brune, jeune, & belle comme vous,
Ah! Melite, j'oſe vous dire
Que votre eſprit ne peut être jaloux
De celle pour qui je ſoupire.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

CHANSON.

J'Ai juré mille fois de ne jamais aimer,
Et je ne croyois pas que rien me pût charmer:
Mais alors que je fis ce deſſein temeraire,
Tirſis, vous n'aviez pas entrepris de me plaire.
Ma raiſon contre vous ne fait plus ſon devoir;
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.

Helas! de mon erreur trop tard je m'apperçois,
Je penſois que ce Dieu ne rangeât ſous ſes loix
Que ceux qui de ſes traits ſçavent mal ſe défendre;
Mais je ſens que mon cœur malgré moi ſe va rendre;
Ma raiſon contre vous ne fait plus ſon devoir,
Et de l'amour enfin je connois le pouvoir.

M. la C. de la Suze.

CHAN-

CHANSON.

LAiſſe-moi ſoûpirer, importune raiſon,
Laiſſe, laiſſe couler mes larmes,
Mes déplaiſirs ſont doux, mes tourmens ont des charmes,
Et j'aime ma priſon:
Ah! puis qu'Amarillis me défend d'eſperer,
Au moins en expirant laiſſe-moi ſoupirer.

CHANSON.

AU défaut de ma voix recevez mes ſoupirs,
Ils vous diront, Tirſis, en leur langage,
Que ſi le Ciel ſecondoit mes deſirs,
Je vous donnerois davantage.

M. la C. de la Suze.

CHANSON.

VOus ne m'attirez point par vos attraits charmans,

Beaux lieux où tant d'heureux amans
Trouvent de douces avantures :
Ah ! je ne ſonge point à chercher des plaiſirs,
Et je viens ſeulement ſous vos ombres obſcures
Entretenir ma peine, & cacher mes ſoûpirs.

M. la C. de la Suze.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

X. ELEGIE.

LE TEMPLE DE LA MORT.

SOus ces climats glacez où le flambeau du monde
Epand avec regret ſa lumiere féconde,
Dans une Iſle deſerte eſt un vallon affreux,
Qui n'eût jamais du Ciel un regard amoureux :
Là ſur des vieux Cyprès dépoüillez de verdure,
Nichent tous les oiſeaux de malheureux augure :
La terre pour toute herbe y produit des poiſons,
Et l'hiver y tient lieu de toutes les ſaiſons :

Tous

Tous les champs d'alentour ne sont que cimetieres,
Mille sources de sang y font mille rivieres,
Qui traînant des corps morts & des vieux ossemens,
Au lieu de murmurer, font des gemissemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du monde,
Est un Temple fameux d'une figure ronde,
Quatre portes de fer en quatre endroits divers
Par l'ordre des Destins partagent l'Univers;
L'une est vers le Couchant, & l'autre vers l'Aurore,
L'une voit le Sarmathe, & l'autre voit le More,
Et là viennent en foule & sous d'égales loix,
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.
La vieillesse, la fiévre, & les douleurs mortelles,
Sont de ses huis sacrez les portieres fidéles:
Leurs habits sont de deüil, & cet obscur manoir
A ces funestes murs entourez de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumieres funebres,
Par leurs noires vapeurs augmentent les tenebres.

Un

Un monstre sans raison aussi bien que sans
yeux,
Est la Divinité qu'on adore en ces lieux ;
On l'appelle la Mort, & son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.
L'objet le plus charmant que voyent les mortels
Venoit d'être immolé sur ses fameux Autels,
La place d'alentour étoit toute sanglante,
Et rougissoit encor du meurtre d'Amarante,
Alors que Lizidor, dont le funeste amour
Est connu de tous ceux qui connoissent le jour,
L'ame de desespoir & de fureur atteinte,
Dans ce Temple sacré profera cette plainte.
Puissante Deïté qui portes dans tes mains
Ce vieux sceptre roüillé craint de tous les humains,
De qui l'aveuglement ne respecte personne,
Et n'épargna jamais ni sceptre ni couronne:
Toi qui regnes par tout, & dont tous les
mortels
Doivent ensanglanter les mains & les Autels,
Toi, qui par une loi de tout âge suivie
Dois donner le trépas à qui reçoit la vie,
Ne ferme point l'oreille, écoûte ce discours:
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,
Mes vœux sont de mourir, de cacher sous la
terre
Une ame à qui les Cieux ont declaré la guerre,

De dépoüiller ce corps de la clarté du jour,
Et ne retenir rien, si ce n'est mon amour.
Unique reconfort des douleurs incurables,
Port où sont à couvert les esprits miserables,
Déesse qui conduis aux infernales eaux,
Frappe, je tends le sein à tes sacrez coûteaux:
Ne prive pas mon cœur d'un espoir legitime,
Et ne refuse pas le coup à ta victime.
Les autres oubliant qu'on les a fait mortels,
Se font traîner par force au pied de tes Autels;
Ce murmure confus, & ce confus carnage
De corps si differens, de rang, de sexe & d'âge,
Ce fer fumant du sang que l'on vient d'épancher,
Ces têtes & ses bras épars sur ce bucher,
Ces flâmes que le tems ne voit point amorties,
Ces pleurs mêlez aux cris des mourantes hosties,
Tout ce tragique apprêt les fait déja souffrir:
Ils se laissent ôter ce qu'ils doivent offrir,
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur offrande.
Leur maintien devant toi n'a rien que d'indécent,

La peur pour un trépas leur en fait craindre cent :
Le fer perd dans leur ſein l'honneur de ſon office,
Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un ſacrifice,
Et profane ſes mains en rompant les accords
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.
De moi, que ton ſaint bras s'arme contre ma tête,
Qu'il faſſe deſſus elle éclater ſa tempête,
J'ai bien aſſez de cœur pour ne reculer pas,
Et voir tomber le coup qui porte le trépas.
Mes yeux ſeront ſans pleurs, & ma bouche ſans plainte,
Mon corps ſans tremblement, & mon ame ſans crainte;
Ne crois pas que le tems qui tarit tous les pleurs,
Cet heureux Medecin de toutes les douleurs,
Lui, de qui tant d'Amans ont ſenti le remede,
En apporte jamais au mal qui me poſſede :
En vain tout l'Univers le voudroit ſecourir,
Toi ſeul as dans tes mains ce qui le peut guerir;
Et pour te faire voir comme il eſt incurable,
Apprens ce que mon ſort a de plus déplorable.

Entre un nombre infini d'adorables beautez
Qu'enfanta dans ses jours la Reine des Citez,
Paris, dont l'Univers ne voit point de pareille,
Chacun sçait qu'Amarante étoit une merveille:
La gloire de brûler aux flâmes de ses yeux,
Contenoit les desirs des plus ambitieux,
Et ses fers captivant les ames des plus braves,
Faisoient autant de Rois comme ils faisoient d'esclaves.
Amour, de qui les feux m'ont été si cuisans,
Me fit voir cette belle en ces plus jeunes ans,
Sa main mal assûrée & ses regards timides
Firent sur moi l'essai de leurs traits homicides.
Ce fut dessus mon cœur qu'elle apprit à tirer,
Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer:
Et mes yeux arrosant ses belles mains de larmes,
Payerent les premiers le tribut à ses charmes.
Mais comme le premier entre tous les mortels,
Je lui rendis des vœux, & bâtis des Autels,
Aussi de tant d'Amans épris de cette gloire,
Amarante me crût digne de sa victoire:
Ma conquête lui plût, & mon cœur enflâmé,

Ne l'aima pas long-tems ſans qu'il en fût aimé.
Sa glace ſe fondit aux ardeurs de ma flâme,
Son ame compâtit aux tourmens de mon ame;
Son cœur de mes ſoupirs honora mes douleurs,
Ses beaux yeux pour des pleurs me donnerent des pleurs,
Sa voix me conſola dans mes plus fortes gênes,
Et ſa divine main vint ſoûtenir mes chaînes,
J'étois l'unique objet de ſes affections,
Ma triſteſſe & ma joye étoient ſes paſſions,
Ma crainte dans ſon ame excitoit mille craintes,
Et mes moindres douleurs faiſoient naître ſes plaintes.
Deux cœurs ne reſpiroient que les mêmes deſirs,
Et deux cœurs ne pouſſoient que les mêmes ſoupirs.
Ici je te promets trop fidéle memoire,
De cacher à mes yeux le comble de ma gloire,
Ne me fais point trouver dans ſes bras languiſſans,
Ne mets point ſon beau corps au pouvoir de mes ſens.
 Que

Que toutes ses faveurs passent pour des mensonges,
Et tant d'heureuses nuits me soient autant de songes;
Dérobe à mon penser ces precieux tresors
Qui me firent aimer son esprit & son corps;
Donne à tant de beautez une ame inexorable,
Fais-la moi sans pitié, si tu m'es pitoyable,
Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins rigoureux,
Forme-la moins aimable, ou me rends moins heureux.
Mais j'ai beau me flater pour soulager ma peine,
Elle fut toûjours belle, & jamais inhumaine,
Son ame fut d'accord avecque mes desirs,
Et je soupirai peu qu'au milieu des plaisirs.
De tant de passions dont nous sommes la proye,
J'ignorois presque tout, hors l'amour & la joye;
Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moi,
Et je goûtois un bien aussi pur que ma foi:
Las! il fut aussi pur, mais non pas si durable,
Et ma felicité fut un songe agreable:
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair,

Qui dans l'obſcure nuit brille au milieu de
l'air.
Son jour rit à nos vœux, mais il porte la
foudre
Qui frape, qui terraſſe, & qui reduit en poudre,
Et nous ſert bien ſouvent de funeſte flambeau
Pour mener nos eſprits vers la nuit du tombeau.
J'étois dans les tranſports des premieres delices,
Dont Amour couronna mes fidéles ſervices,
Lors qu'une ardente fiévre aſſaillit la beauté
Qui dedans ſes liens tenoit ma liberté.
Il n'eſt rien ici-bas qui ne ſoit periſſable,
Les plus fermes rochers ſont aſſis ſur le ſable,
Les Trônes & les Rois ſont rongez par les
vers,
Et deux points ſont l'appui de ce grand Univers.
Tout fléchit ſous les loix des fieres deſtinées,
Tout paye le tribut au Tiran des années,
Et nos peres ont vû ſon bras audacieux
Renverſer les Autels, & foudroyer les Dieux;
Amarante languit d'une fatale atteinte,
Sa conſtance à ſon mal veut dérober la plainte,

Et comme dans un Fort se retire en son cœur:
Mais il s'en rend le maître, & le traite en vainqueur.
La fiévre en ce beau corps orgueilleuse & hautaine,
Sur des ruisseaux de sang serpente & se promene,
Et le feu dans la main menace du tombeau
Tout ce que la nature a de riche & de beau.
Elle efface les fleurs sur son visage écloses,
Y fait jaunir les lis, y fait pâlir les roses,
Et ravit à son teint cet éclat nompareil,
Qui ne devroit perir qu'avecque le Soleil.
Ses yeux dont les rayons illuminoient mon ame,
Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de flâme;
Ces beaux astres n'ont plus le mouvement si prompt,
Et la seule douleur regne dessus son front:
De moment en moment sa peine en devient pire,
Son ame la ressent, sa bouche la soupire:
Elle, pour qui l'on vit soupirer tant d'Amans,
Soupire à cette fois sous l'effort des tourmens,
Et par des tristes cris qu'interrompent ses plaintes,

Etonne mon amour & reveille mes craintes.
J'accuſe de mon ſort & la Terre & les Cieux ;
Et je rends criminels les hommes & les Dieux.
Je deviens furieux & contraire à moi-même,
Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blaſphéme,
J'implore leur ſecours, & bleſſe leur bonté,
Et mets le ſacrilege avec la pieté :
Ce qui plus me travaille en ma triſte avanture,
Eſt qu'il me faut cacher le tourment que j'endure.
Je voile mes ennuis, je devore mes pleurs,
J'interdis la parole à mes juſtes douleurs,
Je fais ſentir mes ſens, ma voix & mon viſage,
Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage,
J'ai l'eſpoir dans ma bouche, & l'eſpoir dans le ſein,
Et plus de demi-mort je contrefais le ſain.
Mais qui peut long-tems feindre aux yeux de ſon Amante ?
Qui peut voir d'un œil ſec ſa maîtreſſe mourante ?
Quand ma raiſon m'eût dit qu'un ouvrage ſi beau
Devoit en peu de jours enrichir un tombeau,

Amour me fit bien prendre un autre perſonnage;
Je change de couleur, je change de langage,
Et tous mes ſentimens revoltez contre moi
Temoignerent ma crainte & trahirent leur foi.
Cette belle malade interprete mes larmes,
Explique mes ſoupirs, juge de mes alarmes;
Elle lit ſur mon front ſon lamentable ſort,
Et voit dedans mes yeux les ſignes de ſa mort.
Ce n'eſt pas ſon tourment, mais le mien qui l'outrage,
Son mal, & non le mien, étonne mon courage:
Nous reſſentons tous deux ce que nous n'avons pas,
Elle plaint ma douleur, & je crains ſon trépas:
Pour les maux étrangers nos ames ſont paſſibles,
Et nos propres malheurs nous trouvent inſenſibles.
La fievre cependant ſe rit de nos douleurs,
S'accroît par nos ſoupirs, s'enflâme par nos pleurs,
Et ſon ardeur fait voir que toute ſon envie
Eſt de borner le cours d'une ſi belle vie.
Amarante voyant qu'un ſort injurieux
Alloit bien-tôt fermer & ſa bouche & ſes yeux,
Me tendit en pleurant ſa belle main tremblante,

La mit dedans la miennne, & d'une voix mourante,
Exprima dans ces mots ſa vivante amitié :
Mais helas ! ſes ſoupirs en dirent la moitié.
C'en eſt fait, à ce coup la vigueur me délaiſſe,
Je vais perdre la vie, & tu perds ta maîtreſſe :
Je meurs, mais je meurs tienne, & la ſevere loi
Qui peut tout ſur mes jours, ne peut rien ſur ma foi,
Et ton beau nom qui fut mon tourment & ma gloire,
Malgré l'ordre du ſort, paſſera l'onde noire.
Ah ! mon cher Lizidor, que je puis bien nier,
Que l'eſpoir ſoit en nous ce qui meurt le dernier !
Puiſque pour ſon ſupplice, il eſt vrai qu'en mon ame
Je n'ai plus d'eſperance, & j'ai beaucoup de flâme.
Je n'eſpere plus rien, mais helas ! j'aime encor,
Je renonce à la vie & non à Lizidor ;
Ma force s'affoiblit, mon ardeur eſt vivante,
Ma lumiere eſt éteinte, & mon deſir augmente,
Je ne la quitte pas même en quittant le jour,
Et perdant mon Amant, je garde mon amour.
Le ſoupir qui pouſſa cette belle parole,

Comme un globe enflâmé vers les Aſtres s'envole :
Amarante ſans voix, ſans poulx, ſans mouvement,
Tombe dedans les bras de ſon fidéle Amant,
Qui ne pouvant mourir auprès de cette belle,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.
Déeſſe, qui connois l'excès de ces malheurs,
N'épargne point mon ſang, mais épargne mes pleurs,
Et permets que j'abrege un diſcours ſi funeſte,
Mon extrême douleur te dit aſſez le reſte :
Tu vois par ce recit qui depeint mes amours,
Si mon tourment a tort d'implorer ton ſecours,
Si je puis vivre encor ſans me noircir de crimes,
Et ſi mes triſtes vœux ne ſont pas legitimes.
Viens, mon unique eſpoir, tu viens en tant de lieux,
Où ton nom eſt l'effroi des jeunes & des vieux,
Approche, & que ta main en meurtres ſi feconde,
Faſſe un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde :
Lance un trait deſſus moi, je ne demande pas

Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas,
Le moindre ſuffira pour détacher mon ame,
Et couper de mes jours la malheureuſe trame :
Mais c'eſt trop te prier, & c'eſt trop diſcourir,
Eſſayons ſi ſans toi nous pourrons bien mourir.

SUITE
DU TEMPLE DE LA MORT.

EGLOGUE.

DAPHNIS.

SOus les arbres ſacrez de ce fameux vallon
Où le divin Gondy repreſente Appollon ;
Daphnis renouvellant ſes fortunes paſſées,
Erroit à la merci de ſes triſtes penſées,
Et par les ſons plaintifs de ſa mourante voix,
Attendriſſoit le cœur des Nymphes de ces bois,

Quand

Quand frapé tout d'un coup, & ravi par l'oreille,
D'une douce musique à nulle autre pareille,
Il se traîna sans bruit au travers des buissons,
Pour oüir de plus près de si douces chansons.
Helas! il les oüit, & son ame abbatuë
Loin d'en voir émousser la pointe qui le tuë,
La sentit plus piquante, & s'abreuvant de fiel,
Convertit en poison les delices du Ciel.
Menalque & Licidas formoient cette harmonie,
Et le beau feu d'amour échauffoit leur genie;
Tous deux amis parfaits, mais plus parfaits amans,
Découvroient à Damon leurs divers sentimens;
Devant lui chacun d'eux avec d'égales armes
Défendoit sa Bergere, en exprimoit les charmes,
Et voulant acquerir le tître de Vainqueur,
Appuyoit de sa voix le parti de son cœur.
Tant de rares beautez naïvement dépeintes
Donnerent à daphnis de mortelles atteintes,
L'image d'Amarille & celle de Philis
Tirerent du tombeau ses feux ensevelis;
Et sa chere Amarante apparut à son ame,
Lançant de ces beaux yeux une subtile flâme
Qui flattant son amour d'un plaisir imparfait,
Accrût

Accrût de ſa douleur un veritable effet.
O toi ! s'écria-t'il , fugitive Amarante ,
Toi qui mene mon ombre après la tienne errante ,
Toi dont la cendre foible embraſſe tous mes ſens ,
Ecoute le recit des peines que je ſens.
Quand tu voyois le jour, & que ta belle vie
Rempliſſoit tous les cœurs ou d'amour ou d'envie ,
Je fus le ſeul choiſi pour être aimé de toi ,
Et ſeul je meritai les gages de ta foi :
Mais pardon , ſi je dis que je t'ai meritée ,
De ce terme inſolent ne ſois point irritée ,
Si j'eus quelque merite , Amour notre Vainqueur
Le verſa dans mon ame, en regnant dans mon cœur.
Je ſçai que ta beauté , n'eût rien de comparable ,
Qu'aux plus brillans eſprits le tien fut preferable ,
Que les Vertus, les Ris , les Graces, les Amours ,
Pour te faire admirer , te ſuivirent toûjours ,
Que ces brillans regards dont tu nous fis la guerre
Tirerent après toi tous les yeux de la Terre ,
Et qu'enfin la Nature épuiſa ſes tréſors ,
Quand

Quand par l'ordre du Ciel elle forma ton corps.
Cependant tu m'aimas, & j'eus le bien suprême,
De voir ta flâme égale à mon ardeur extrême,
Dès que pour nous unir le soin des Immortels,
Eût épuré mes feux au pied de leurs Autels.
O fortunez momens ! ô flateuses pensées !
O biens évanoüis ! ô delices passées !
O doux ravissemens ! ô celestes plaisirs !
Vous calmeriez encor vos violens desirs,
Si quelque Dieu tenté d'une si belle proye
Ne m'avoit point ravi la cause de ma joye.
Mais dequoi, malheureux, ose-je discourir ?
Puis-je, ô mon Amarante, y songer sans mourir ?
Que fais-je de ma vie après t'avoir perduë ?
Qu'as tu fait de ta flâme au tombeau descenduë ?
Y gardes-tu toûjours ta premiere amitié ?
De l'ennui qui me ronge as-tu quelque pitié ?
Dis-moi si chez les Dieux ce beau soin te devore,
Et si de ton Berger il te souvient encore ?
Ah ! tu ne répons rien, méconnois-tu ma voix ?
Daphnis ne t'est-il plus ce qu'il fut autrefois ?

Est-

Eſt-ce donc qu'on oublie au bord des ſépultures
De ſes chaſtes amours les chaſtes avantures?
Pour moi, s'il eſt ainſi, je renonce au trépas,
Je veux vivre & ſouffrir pour ne t'oublier pas,
Et que de mes tourmens la ſuite douloureuſe
Faſſe vivre à jamais notre hiſtoire amoureuſe.
Là cet amant ſe tût, & par mille ſanglots
Accompagnez de pleurs répandus à grands flots,
Il cava les rochers, il fit fendre les marbres,
Et gémir de pitié, l'air, les eaux & les arbres.
Damon qui l'apperçût, & qui dans ce malheur
Du mal de ſon ami fait ſa propre douleur,
Suivi de deux Bergers qu'un même zele emporte,
L'approcha, le plaignit, & parla de la ſorte.
Daphnis, moderez-vous, c'eſt trop s'entretenir
Dans le trouble confus d'un mortel ſouvenir:
Les Dieux juſtes & bons ont mis votre Amarante
Au-deſſus des flambeaux de la voûte éclairante,
Où

Où se mirant sans cesse en la source du bien,
Hormis votre repos, il ne lui manque rien.
Travaillez à sa gloire, achevez-en l'ouvrage,
Montrez votre constance au milieu du naufrage,
Opposez la sagesse à la necessité,
Et prenez part vous-même à sa felicité.
A ces mots animez de la voix & du geste,
Daphnis fit une pose à sa douleur funeste,
Et si d'un sage ami les funestes discours
De semblables douleurs pouvoient trencher le cours,
Il eût trouvé sans doute en ce puissant remede
L'entiere guerison du mal qui le possede.
Mais de son fier destin les assauts redoublez
Remirent le desordre en ses esprits troublez:
Aussi-tôt il tomba dans sa fureur premiere,
Reprit dans nos forêts sa course coûtumiere,
Du vent de ses soupirs secha toutes nos fleurs,
Grossit tous nos ruisseaux du torrent de ses pleurs,
Etonna de ses cris l'air, & la terre & l'onde,
De son mal incurable entretint tout le monde,
Et chaque jour encor fait redire cent fois
La mort de sa Bergere aux échos de nos bois.

++++++++++++++:+++++++++++++

CHANSON.

AH ! donnez-moi, Climéne, ou la mort ou la vie,
Et prononcez l'Arrêt de mon trépas,
Ou pour contenter mon envie,
Donnez à mon amour un aveu plein d'appas.
Cette cruelle incertitude
A quelque chose de si rude,
Que vous ne vous fâcherez pas,
Si dans ce moment je m'écrie,
Ah ! donnez-moi, Climéne, ou la mort ou la vie.

M. la C. de Suze.



RUPTU-

RUPTURE.

STANCES.

irregulieres.

ENfin je ſuis en liberté
J'ai briſé l'amoureuſe chaîne
Où je languiſſois arrêté,
Les charmes d'Uranie, & toute ſa beauté
Ne ſont plus à mes yeux qu'une chimere vaine :
Sa douceur ni ſa cruauté
Ne font plus deſormais mon plaiſir & ma peine.
Elle n'eſt plus ma ſouveraine
Et dedans mon cœur revolté
Je ne reconnois plus ni de Roi, ni de Reine,
Que moi ſeul, & ma volonté.

L'Amour n'eut jamais de ſupplice
Pour ceux qui vivent ſous ſes loix,
Qu'il ne m'ait durant quelque mois
Fait endurer à ſon ſervice.
La longue abſence, & les Rivaux,

La froide jalousie, & ses secrets bourreaux
M'ont donné tous les jours mille tourmens
nouveaux,
Et depuis qu'on se plaint dans l'amoureux
empire,
Qu'on y pleure, qu'on y soupire,
Jamais au fort de mon martyre
Amant ne souffrit tant de maux.

Cependant le plaisir d'aimer & d'être aimé,
M'avoit si puissamment charmé,
Que souvent l'ardeur infinie,
Dont je brûle pour Uranie,
Me faisoit demander aux Dieux
D'expirer un jour à ses yeux,
Après l'avoir long-tems servie.
Dans cette sorte de trépas
Je m'imaginois tant d'appas,
Que mon ame en étoit ravie,
Et si j'eusse obtenu de perdre ainsi la vie
J'eusse estimé mon sort si glorieux,
Que je n'eusse pas crû devoir porter envie
A celui des Rois, ni des Dieux.

Mais je suis revenu de cette extravagance,
Et ce n'est plus dans la souffrance,
Dans la soumission, & dans l'obéïssance,
Que je mets desormais ma gloire & mon
bonheur.

Quand

Quand l'amour étoit mon vainqueur,
Quand il regnoit dedans mon cœur
Avec toute ſa violence,
Et qu'il y conſervoit cette même puiſſance
Qu'il eut en ſa naiſſance,
Alors j'avois ces ſentimens,
Et je me picquois de conſtance,
Comme les Heros des Romans.

Aujourd'hui j'ai plus de ſageſſe,
Je connois quelle eſt la foibleſſe
D'un homme dans l'engagement,
Qui pleure & ſoupire ſans ceſſe,
Qui pour une Philis ſouffre éternellement
Quelque nouveau tourment;
Qui tantôt craint ſon changement,
Et qu'un plus agréable Amant
N'aille ſurprende ſa tendreſſe:
Tantôt par un éloignement
De cinq ou ſix jours ſeulement,
S'afflige auſſi cruellement,
Que s'il devoit certainement
Ne revoir jamais ſa Maîtreſſe,
Et qui, ſoit que le jour ou finiſſe ou paroiſſe,
N'a jamais de repos ni de ſoulagement.

J'ai langui pluſieurs mois dans un état ſemblable.
On dit que du Ciel rigoureux

C'eſt

C'eſt un arrêt irrevocable,
Que l'on ſoit une fois fortement amoureux,
Et que ni le ſot, ni le ſage,
Dans la Cour, ni dans le Village
Ne ſçauroient éviter ce deſtin malheureux :
Mais j'ai fait mon apprentiſſage,
Et ſi jamais mon cœur s'engage
A tenter un ſecond naufrage,
Puiſſe-t'il pour le port au milieu de l'orage,
Ne former tous les jours que d'inutiles vœux:
Puiſſe-t'il ſoupirer long-tems pour le rivage,
Et ne l'obtenir point que l'âge
Ne m'ait fait blanchir les cheveux.

Si celle à qui j'ai fait ſerment
De l'aimer éternellement,
Veut bien après cela me croire,
Qu'elle change pareillement:
C'eſt l'avis le plus ſalutaire,
Que puiſſe charitablement
Lui donner défunt ſon amant:
Sinon, qu'elle ſe plaigne ou d'elle ſeulement,
Ou du deſtin contraire,
Et que jamais elle n'eſpere,
Qu'après être ſorti d'une méchante affaire,
Je m'y rengage ſottement.

Ce n'eſt pas que d'un ſot caprice
Ecoutant l'aveugle fureur,

Je

Je veüille la bannir tout-à-fait de mon cœur,
Ou que j'aye assez d'injustice
Pour vouloir que l'autel où j'ai fait sacrifice,
Me soit desormais en horreur :
Au contraire, toute ma vie
Je veux que le nom d'Uranie
Me soit un nom doux & charmant :
Je veux, malgré son changement,
Garder toûjours pour elle une estime infinie :
Mais pour elle, ni pour Sylvie,
Pour Philis, ni pour Idalie,
Ni pour tant de beautez à qui l'on fait la Cour,
Il ne me prendra plus envie
De passer jusques à l'Amour.

STANCES.

CHarmante cause de mes peines,
Dont le souvenir m'est si doux,
Je ne puis éloigné de vous,
Ni rompre, ni souffrir mes chaînes.
Iris, veüillez les soûtenir,
Aimez un peu votre victoire,
Et n'abaissez pas votre gloire
Jusques à me vouloir punir.

Quel-

Quelquefois dans ma ſolitude
Conſolez mes âpres douleurs,
Eſſuyez quelquefois mes pleurs,
Soulagez mon inquiétude,
Au moins approuvez mon deſir:
Ainſi dans le mal qui me preſſe,
Si j'ai ſouvent de la triſteſſe,
J'aurai quelquefois du plaiſir.

Depuis que vous êtes abſente
Je ne vois rien que d'ennuyeux,
Tout m'eſt funeſte dans ces lieux :
Ma vie eſt triſte & languiſſante,
Seul je ſonge à m'entretenir
Avec votre agréable idée,
De moi ſi cherement gardée,
Quoi qu'en coûte le ſouvenir.

Seul je rappelle en ma mémoire
Les momens, les lieux & les jours
Où vos agréables diſcours
Faiſoient mon plaiſir & ma gloire :
Iris, j'ai perdu ce bonheur,
Que ne perdois-je auſſi la vie,
Pourquoi me fûtes-vous ravie,
Aimable objet de ma langueur ?

J'étois content de ma fortune,
Elle conſiſtoit à vous voir,
J'aimois ſans le faire ſçavoir

D'une paſſion non commune ;
Vous m'entendiez bien ſoupirer,
Ma bouche n'oſoit vous le dire,
Mais helas ! quand le cœur ſoupire,
N'eſt-ce pas bien ſe déclarer.

Si dans le malheur qui m'accable
Vous daignez approuver mon feu,
Si vous le ſouffrez tant ſoit peu,
Mon bonheur eſt incomparable.
Iris, je benirai mon ſort,
Si dans ma paſſion extrême
Je puis vous dire, je vous aime,
Sans que vous me donniez la mort.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣:✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

REPONSE

aux mêmes Stances retournées.

SI je ſuis cauſe de vos peines,
Que mon ſouvenir vous ſoit doux,
Encor que je ſois loin de vous,
Je veux que vous portiez vos chaînes,
J'aurai ſoin de les ſoûtenir ;
Je veux bien aimer ma victoire,
Et n'abaiſſerai pas ma gloire
Juſques à vouloir vous punir.

Souvent dans votre ſolitude
Je conſolerai vos douleurs ,
J'eſſuirai quelquefois vos pleurs ,
Moderez votre inquiétude ;
J'approuve aſſez votre deſir :
Ainſi dans le mal qui vous preſſe ,
Si vous avez de la triſteſſe ,
Ayez quelquefois du plaiſir.

Si depuis que je ſuis abſente ,
Tous objets vous ſont ennuyeux,
Votre vie en quelqu'autre lieux
Sera moins triſte & languiſſante :
Tandis pour vous entretenir
Ne cherchez rien que mon idée,
Et qu'elle ſoit de vous gardée ,
Par un éternel ſouvenir.

Rappellez en votre mémoire
Les momens , les lieux & les jours
Où je faiſois par mes diſcours
Votre plaiſir & votre gloire :
Mais ayant perdu ce bonheur ,
C'eſt trop de perdre auſſi la vie :
Helas ! quand je vous fus ravie
Je partageai votre douleur.

Quand vous borniez votre fortune
Au contentement de me voir ,

C'étoit me faire aſſez ſçavoir
Votre paſſion non commune ;
Je vous entendois ſoupirer,
Votre bouche n'oſoit rien dire :
Mais alors que le cœur ſoupire,
C'eſt aſſez bien ſe déclarer.

Qu'aucun malheur ne vous accable
Puiſque j'approuve votre feu,
Si pour le ſouffrir tant ſoit peu
Votre joye eſt incomparable,
Tirſis, beniſſez votre ſort,
Aimez-moi d'un amour extrême,
Dites-moi toûjours, je vous aime,
Sans en apprehender la mort.

LETTRE de la Cour.

ALcandre, tes lettres m'ont preſſé tant de fois, & de ſi bonne grace, de divertir ta ſolitude par le récit de ce que nous voyons à la Cour, que je ne ſçaurois plus m'en défendre. Je t'obéïs enfin, & je t'en envoye un crayon, où tu ne laiſſeras pas de connoître la beauté de mon objet, bien que je n'en puiſſe pas marquer tous les traits.

Cette

Cette Cour n'a point de pareille,
C'eſt un admirable ſéjour,
Où Loüis le Grand chaque jour
Fait éclorre quelque merveille;
Ses vertus ſurpaſſent ſes ans,
Il donne aux plus fins Coutiſans
Des leçons de ſa politique,
Et ſçait regner ſi dignement,
Que ce qu'il dit & qu'il pratique,
Nous laiſſe dans l'étonnement.

Il n'eſt pas de la loüange de notre Roi comme de celles de beaucoup d'autres de qui l'on augmente la réputation par de belles paroles ; je n'en trouve point d'aſſez fortes pour le loüer & pour exprimer ſes rares qualitez : il poſſede lui ſeul toutes celles qu'on a admirées en chacun de ſes Ancêtres.

Les Charles, François & Henris
Se font admirer dans l'Hiſtoire,
Les Philippes & les Loüis
Y paroiſſent brillans de gloire :
Mais le nôtre ira plus loin qu'eux,
Et s'il pourſuit de la maniere
Qu'il a commencé ſa carriere,
Il paſſera les Demi-Dieux.

La Reine Mere qui s'eſt toûjours fait

 admirer

admirer comme la plus grande Reine de la terre, merite la même admiration; comme la meilleure Mere, elle met toute ſa joye à voir qu'elle a donné au monde un Monarque ſi accompli, qui conſerve pour elle tant de veneration, & qui répond ſi agréablement à toutes ſes tendreſſes. Ses intentions & les volontez du Roi ont un tel rapport, qu'il ſemble qu'un même eſprit anime ces deux Royales perſonnes.

Que cette Reine ſans ſeconde
Goute une parfaite douceur!
Elle regne dedans le cœur
Du plus Auguſte Roi du monde.
L'aſſidu reſpect qu'il lui rend,
Eſt auſſi tendre qu'il eſt grand;
Il ſçait que pour lui cette Mere
Eût tant de ſoins & de bontez,
Et découvre de tous côtez
Les merveilles qu'elle a ſçû faire.

Il n'y a rien de mieux que la maniere de vivre du Roi avec la Reine; on y remarque de l'amour & de la civilité, & s'il la traite comme une Compagne qu'il cherit parfaitement, il la traite auſſi comme une grande Princeſſe. Pour toutes ſes bontez & ſes tendreſſes, elle lui donne toutes ſes penſées; elle n'a des yeux que

pour

pour lui ; en apprenant à l'aimer, elle a oublié toute autre chose, & je lui ai oüi dire plus d'une fois, qu'elle ne trouvoit que le Roi de bien fait dans son Royaume.

Ces deux cœurs, par le Ciel unis,
Goûtent une joye infinie,
Loüis est charmé de Marie,
Marie n'aime que Loüis ;
Et dans cette correspondance,
S'il a du plaisir à la voir,
Elle ne sçauroit concevoir
Comme on peut souffrir son absence.

Tu m'as souvent écrit de te faire le Portrait de cette jeune Reine que j'ai l'honneur de servir, & que tu n'as point vûë, & je me souviens que j'en ai tracé déjà quelques traits ; mais je te confesse que c'est un Ouvrage que je ne sçaurois achever. Cette Princesse est un visage humain, où la Nature a mis ce qu'elle avoit de plus rare : ses beaux yeux, son teint & ses cheveux sont autant de merveilles, & sa pieté admirable, sa douceur & sa vivacité sont autant de Graces qu'elle a apportées du Ciel.

Les adorables actions
De cette jeune Souveraine

Découvrent de perfections
Qui sont au-dessus d'une Reine :
Ces beaux sentimens plus qu'humains
Dans le fonds de son ame empreins,
Et tant de vertus sans pareilles
Qui conduisent ses volontez,
Font voir que ses rares beautez
Sont les moindres de ses merveilles.

Cette belle union de Leurs Majestez fait qu'il ne se voit jamais de partage dans leurs cœurs ; il semble qu'elles ne fassent qu'une maison ; & ceux qui sont aux Reines, sont également au Roi. Je leur fais tous les jours ma Cour avec de pareils sentimens de veneration & d'obéïssance ; & l'on ne sçauroit être plus satisfait que je le suis, de la grace que Sa Majesté m'a accordé d'entrer des premiers à son lever, & de pouvoir admirer à loisir un si grand Monarque. Mes yeux ne le peuvent assez regarder, & je cours par tout où il passe, comme si je ne l'avois jamais vû.

Ce Peuple qui n'a point de Dieux,
Que cette source de lumiere,
Qui tous les jours dans sa carriere
Porte la vie en tant de lieux,
Courant éveillé par l'Aurore

Voir

Voir lever l'Aſtre qu'il adore,
Et marquer ſon zele & ſa foi,
Quelque joye qu'il en reſſente,
Son ame n'eſt pas ſi contente
Qu'eſt la mienne au lever du Roi.

Tous les Princes & les grands Seigneurs font leur Cour au Roi avec autant de ſoin que de reſpect, & ils reconnoiſſent qu'ils ſont comme les Aſtres qui ne brillent qu'autant qu'ils reçoivent l'aſpect du Soleil. A la tête de nos Princes du Sang paroît le Frere Unique de Sa Majeſté, de qui l'eſprit eſt infiniment éclairé, l'ame grande & bien-faiſante, & qui poſſede tous les avantages qu'il faut avoir pour être parfait : le Ciel lui a choiſi pour Compagne une Princeſſe qu'on ne ſçauroit aſſez admirer, & qui donne à l'Angleterre la gloire d'avoir produit un miracle.

O que c'eſt un couple parfait
Que Philippe & ſon Henriette !
On voit bien que le Ciel l'a fait.
Il eſt charmant, elle eſt divine,
Et tous deux nous font avoüer
Que l'éloquence la plus fine
Ne les peut aſſez bien loüer.

Monſieur le Prince pour un grand homme de guerre, eſt un admirable Courtiſan,

il fait auſſi bien ſa Cour qu'il tient dignement ſon rang, & tout le monde avouë que ſon courage & ſon eſprit ſont d'une pareille élevation.

Ce genereux Prince n'aſpire
Qu'aux moyens de plaire à ſon Roi.
Heureux de recevoir la loi
De ce Monarque qu'il admire.
Il croit qu'un Heros ſi puiſſant
Doit regner ſur toute la terre,
Et pour voir tomber le Croiſſant,
Brûle de le ſuivre à la guerre.

Leurs Majeſtez & les deux Alteſſes Royales ſe rendent tous les jours chez la Reine leur Mere, y paſſent en particulier d'agréables heures, & goûtent ce que la tendreſſe a de plus doux : elles lui tiennent compagnie dans ſes repas ; & cette belle union que tout le monde voit, fait naître l'admiration publique.

Que notre vûë eſt attachée
A ce rare & charmant aſpect !
Que notre ame ſe ſent touchée
Et de plaiſir & de reſpect,
Quand cette famille adorable
Se laiſſe voir à même table,
Et par des regards & des ris
Qu'aſ-

Qu'assez souvent elle s'envoye,
Montre qu'elle vit plus de joye,
Que des mets qui lui sont servis!

Vous me mandez par votre derniere lettre, que je vous apprenne quelque chose de la chûte de Monsieur Fouquet, & de sa prison: il fut arrêté avec tant d'adresse, & si secrettement, qu'il n'en eût pas le moindre avis, ni le moindre soupçon. Tout le monde crie contre son ambition; sa mauvaise conduite dans les Finances, & ses déreglemens donnent des acclamations à la justice du Roi: il est gardé fort soigneusement par des Mousquetaires, & les plus habiles gens augurent mal de sa fin.

Comme un Icare audacieux,
Qui pretendoit voler aux cieux,
Ce Sur-Intendant plein d'audace
Ayant pris hardiment l'essor,
Croyoit avec des aîles d'or
Voler à la plus haute place:
Mais Loüis ainsi qu'un Soleil
A dissipé son appareil,
Et renversé ses entreprises;
Et ses aîles qu'injustement
Pour s'élever il avoit prises,
L'ont fait tomber plus lourdement.

Qantité de perſonnes de toutes qualilitez ont part à ſa diſgrace ; & même de belles Dames qui meritoient bien que leurs intrigues fuſſent cachées ; ſi ce n'eſt qu'elles ſoient punies d'avoir prodigué leurs bonnes graces, qui ne doivent être gagnées que par le merite, les aſſiduitez & les reſpects, qu'on ne trouve jamais dans ces ſeducteurs, qui ſe ſervent de fauſſes clefs d'or pour entrer dans le Temple d'Amour, d'où ils ne ſortent point ſans ſcandale : il faut pourtant avoir pitié de ces malheureuſes beautez que l'ambition a ſurpriſes.

L'ambition eſt dangereuſe,
C'eſt bien le plu ſubtil poiſon
Qui puiſſe troubler la raiſon,
Et l'ame la plus vertueuſe,
Quand elle s'en laiſſe infecter,
Puiſqu'elle ſçût précipiter
Les Anges remplis de lumiere,
Et que notre premiere Mere
Sentit ſon mortel aiguillon :
Nous devons plaindre tout de bon
Les rigoureuſes deſtinées
De ces Dames infortunées.

Si notre jeune Roi eſt redoutable à la guerre, il eſt admirable dans la paix, & dans le Gouvernement de ſon Etat. Il tient

deux fois le jour un Conſeil particulier, où aſſiſte un petit nombre de perſonnes qu'il a choiſies; & après que les affaires ont été examinées, Sa Majeſté les reſout avec autant de ſageſſe & de juſtice que les Monarques les plus conſommez dans la conduite de leurs Etats.

Il eſt jeune, mais il eſt ſage,
Et ſon jugement ſans pareil,
Lors qu'il preſide à ſon Conſeil,
Lui ſert d'épreuves & d'uſage.
Son eſprit brillant de clartez
Trouve peu de difficultez,
Et peu de choſes impoſſibles;
Et quand il ouvre des avis,
Ils ſont admirez & ſuivis,
Comme des regles infaillibles.

Il n'y a plus de Surintendant que le Roi, & il établit un ſi bel ordre dans ſes Finances, que ſon Royaume en reſſentira bien-tôt les effets. Quel bonheur de voir ſes richeſſes ſervir à ſes liberalitez, ou conſervées dans ſon Epargne pour les beſoins de ſon État, après en avoir vû faire tant d'injuſtes diſſipations! Que ſes peuples ſacrifieront de bon cœur & leurs vies & leurs biens pour ſon ſervice, puiſque c'eſt lui qui eſt le diſpenſateur

de

de ses tresors ! Que les bien-faits & les graces augmenteront de prix, & vont être satisfaisantes pour les honnêtes gens qui n'en demanderont plus qu'à leur veritable Maître, & qui n'en recevront que de lui !

Qu'il est juste de voir partir
Les bien-faits de sa main Royale !
Elle n'aura plus de rivale,
Si hardie à les départir :
Pour recevoir ces recompenses,
Le merite decidera,
Et la seule vertu sera
Le fondement des esperances.

Avec les grandes qualitez d'un Heros, notre Monarque possede toutes celles qu'il faut avoir pour la belle galanterie : elles lui sont si naturelles, qu'il n'y a point de conquêtes qui lui soient difficiles ; & quand il ne seroit pas Roi, il seroit toûjours le mieux fait & le plus aimable de son Royaume : j'en laisse juger les Dames, qui confesseront. Que s'il entre dans une conversation generale, ou s'il en fait une particuliere ; que s'il paroît dans un Bal, ou dans un Tournoi, c'est avec tant d'adresse & tant de grace, qu'il emporte le prix aussi aisément que les cœurs.

Par tout où l'on le voit paroître,
Il fait avoüer hautement,
Qu'avecque les marques de Maître
Il a les graces d'un Amant.
Chaque parole de ſa bouche
Nous ſurprend, nous charme, nous
touche,
Et quand il paroît dans un Bal,
Si toutes les ames atteintes
Oſoient lui découvrir leur mal,
Ah ! que l'on entendroit de plaintes !

Vous aurez oüi parler de ce qui s'eſt paſſé à Londres entre les Officiers de notre Ambaſſadeur, & de celui d'Eſpagne; & que ceux-ci ſoûtenus d'une populace Angloiſe, à qui on avoit diſtribué quelques doublons, ont fait dans la conteſtation du rang une action auſſi violente qu'elle eſt contre les droits de cette Couronne, & chacun en conſidere les ſuites avec des ſentimens bien differens. Sa Majeſté a pris cette affaire comme fit autrefois Henri le Grand, qui voulut rompre la Paix qu'il avoit faite depuis peu avec l'Eſpagne, parce que l'on avoit violé à Madrid la ſûreté du Palais de ſon Ambaſſadeur. Le Pape adoucit ce Conquerant, & lui fit faire la ſatisfaction qu'il deſiroit. Je ſuis aſſûré que l'on fera toutes choſes pour la
donner

donner entiere à notre Roi, & ſon alliance eſt trop avantageuſe, & ſa colere eſt trop à craindre, pour lui refuſer rien de ce que la juſtice lui fera demander.

Il eſt clement quand on eſt doux,
Et la moindre fierté s'expoſe
A mettre ſoudain en courroux
Ce jeune Mars qui ſe repoſe.
Il s'eſt deſarmé par amour :
Mais que tous les Rois de la terre
Craignent leur perte dès le jour
Qu'il leur déclarera la guerre.

Il y a déjà du tems que cette lettre étoit preſque achevée, & je vous l'aurois envoyée plûtôt, ſi depuis quelques jours la naiſſance du Dauphin n'avoit occupé toutes nos penſées. Elle a commencé avec bien de la douleur & beaucoup de danger: mais elle s'eſt achevée très-heureuſement & avec une extrême joye: elle a été la pierre de touche des bontez, des tendreſſes & de la vertu du Roi & des Reines, & j'y ai vû des merveilles que je ne ſçaurois exprimer. La Reine & le petit Prince ont une parfaite ſanté, & il n'y a jamais eu d'enfant ni plus beau ni mieux formé que lui. Vous n'êtes pas mal recompenſé du retardement de ma lettre,

lettre, puiſque je vous fais part de ces dernieres nouvelles ſi cheres & ſi avantageuſes à la France, & que j'ajoûte à ce que je vous avois deſtiné, un Sonnet que j'ai fait pour le Roi ſur cette heureuſe naiſſance, qui vous fera voir que la grande joye rend les gens bien hardis.

✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝:✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝

SONNET.

SAge & vaillant LOUIS, Monarque incomparable,
Qui ſçais te faire aimer & craindre en tant de lieux,
Qui charmes nos eſprits auſſi-bien que nos yeux,
Et tiens nos libertez ſous un joug agreable:

Ce bel art de regner qui te rend admirable,
Nous fait voir dans la paix tes Etats glorieux,
Et tes ſujets contens ne demandoient aux Dieux,
Qu'un fils qui fût un jour à ſon Pere ſemblable.

Il eſt né, ce Dauphin, l'objet de nos ſouhaits,
L'ornement de la France & le fruit de la Paix:
Ah! que ſur ſes beaux jours un haut eſpoir ſe fonde!

Un

Un bonheur ſans égal le doit accompagner,
Et ce ſera trop peu de l'Empire du monde
Pour ce Fils que tes ſoins apprendront à regner.

Adieu, mon cher Alcandre, ta longue abſence me cauſe beaucoup de chagrin, & j'aimerois mieux que nous fuſſions encore à la guerre, que d'être ſi long-tems ſeparez. Je penſois finir cette plainte, mais tu auras encore quelques Vers qu'une promenade ſolitaire vient de m'inſpirer, qui te marqueront avec un peu d'agrément, que c'eſt de Fontainebleau que je t'écris, le ſixiéme jour de la naiſſance du Dauphin, & le même du mois de Novembre.

Deſſous ces beaux pins toûjours verds,
Qui ne craignent point les hivers,
A l'aſpect de ces vieilles roches
Qui nâquirent avec le jour,
Dont les ſolitaires approches
Font voir des deſerts à la Cour,
J'ai rêvé trois ou quatre fois,
Dans le ſeul deſſein de te plaire,
Et me ſuis hazardé de faire,
Cher Alcandre, ce que tu vois.
N'y cherche pas la politeſſe,
En cette derniere juſteſſe,
Que tu ſçais ſi bien diſcerner.

Il eſt ſans art & ſans étude,
La nature & la ſolitude
Ont pris tout le ſoin de l'orner.

+++++++++++++:++++++++++++++

XI. ELEGIE.

AU deſſous du Palais du plus grand Roi du monde,
Sur ces bords que la Seine arroſe de ſon onde,
S'éleve un triple rang de grands & droits ormeaux,
Dont jamais le ſoleil ne perça les rameaux.
C'eſt là qu'Amarillis, une jeune Bergere
Aſſiſe ſur un lit de jonc & de fougere,
Les yeux negligemment attachez ſur les flots,
Contre ſon cher Daphnis éclatoit en ces mots.
C'eſt-ici, diſoit-elle, où jadis mon volage
Me donna de ſes feux le premier témoignage;
Où ſi ſouvent depuis il m'engagea ſa foi
D'aimer juſqu'au trépas, & de n'aimer que moi:
Tant que dura l'ardeur de ſa premiere flâme,
Tandis qn'Amarillis regna ſeule en mon ame,
Chaque jour il venoit ſous ces ombrages verds
Y chanter nos amours en mille tendres vers;
Et content de languir ſous un ſi doux empire,
Atten-

Attendre que je vinsse écouter son martyre.
Mais helas ! maintenant par un triste retour,
C'est ici que je vois naître & mourir le jour,
Sans que l'ingrat touché d'un reste de tendresse
Y revienne chercher sa premiere Maîtresse.
En vain depuis deux mois je pleure incessamment;
En vain mon triste cœur soupire à tout moment:
Les plus tendres soupirs, les plus touchantes larmes
Pour engager Daphnis sont d'inutiles armes.
Souvent même, souvent, au fort de mes douleurs
Je crois voir cet ingrat se rire de mes pleurs,
En faire un sacrifice à sa chere Climene,
Faire parler ma flâme en faveur de la sienne,
Et lui dire à ses pieds d'un air tendre & soumis,
Je pourrois être heureux avec Amarillis.
Alors contre Daphnis ma raison s'interesse,
Elle veut dans mon cœur devenir la Maîtresse,
Et ce cœur malheureux d'un doux espoir flatté,
Durant quelques momens se croit en liberté;
Un genereux dépit s'emparant de mon ame
Y suspend pour un tems les effets de ma flâme.
Mais de quelque dépit que l'on soit enflâmé,

On n'en revient jamais quand on a bien aimé.
En vain, pour eſſayer de ſoulager ma peine,
Je ſonge que Daphnis eſt haï de Climene,
Et que par elle amour puniſſant ce Berger,
Semble prendre ſur ſoi le ſoin de me venger.
Car enfin que me ſert qu'on le fuye, ou qu'on l'aime,
Si je ne puis ceſſer de l'adorer moi-même ?
Et n'eſt-ce point un mal plus dur que le trépas,
D'aimer un inhumain qui ne nous aime pas ?
Puis parlant à Daphnis, perfide, ajoûte-t'elle,
Au moins ſi la beauté qui te rend infidéle,
Avoit reçû du Ciel plus de charmes que moi,
Je me conſolerois de te voir ſous ſa loi;
Et ſans plus éclater contre toi ni contre elle,
Je me plaindrois aux Dieux de m'avoir fait moins belle :
Mais tu n'es pas aveugle, & pour en juger mieux,
Malgré ton inconſtance, il te reſte des yeux :
Il te reſte ſans doute aſſez de connoiſſance
Pour mettre entre nous deux beaucoup de difference.
Qu'eſt-ce donc qui t'engage en ſes honteux liens ?
Ils ne ſont ni ſi beaux ni ſi doux que les miens :
Car enfin ne dis point, pour cacher ta foibleſſe,
Q'ua-

Qu'avecque moins d'appas elle a plus de tendreſſe.
Je ſçai qu'il te hait, ingrat, & je t'aimois:
Mille fois prevenant les vœux que tu formois,
Je me ſuis dérobée aux Bergers du village,
Pour aller te chercher de bocage en bocage:
Tu t'en ſouviens ſans doute, infidéle Daphnis,
Tu n'a pas oublié qu'Amarante & Philis
A la fête du Dieu qu'adore cette terre,
M'en ont fait devant tous une cruelle guerre.
Mais peut-être ton cœur ennuyé d'être heureux,
Aime mieux ſoupirer ſous un joug rigoureux.
Helas! s'il eſt ainſi; que mon ſort eſt à plaindre,
Et que lors que l'on aime on a lieu de tout craindre!
Qui m'eût dit autrefois que ma tendre bonté
Serviroit de pretexte à ta legereté?
L'ardeur dont tu brûlois devenant mutuelle,
Ne devoit-elle pas devenir éternelle?
Et croira-t'on jamais qu'un cœur bien enflâmé
Puiſſe ceſſer d'aimer parce qu'il eſt aimé?
Ah! volage Daphnis, rappelle en ta memoire
Ces jours où notre amour faiſoit toute ta gloire,

Où cent fois de nos Dieux meprisant le bonheur,
Tu t'es crû plus heureux de regner sur mon cœur:
En ta faveur au moins prends pitié de toi-même,
Fuis enfin qui te fuit, & viens aimer qui t'aime.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

STANCES.

IRis, je prens le Ciel & les Dieux à témoins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins;
Que vos yeux éclatans m'ont fait sentir leur flâme;
Que rien n'est comparable aux feux de mon amour;
Et que vous ne perdrez l'empire de mon ame
Que lors que je perdrai la lumiere du jour.

Mocquez-vous de mes feux, meprisez mes soupirs,
De mes seules douleurs faites tous vos plaisirs;
D'un indigne Rival approuvez la souffrance:
Je ferai mon bonheur de ma captivité,
Et vos perfections soutiendront ma constance
Contre tous les efforts de votre cruauté.

Si jamais le destin de mon bonheur jaloux,
Pour exercer ma foi me sépare de vous,
Et me livre aux tourmens d'une cruelle absence,
La violente amour dont je brûle en ces lieux,
Conservera son feu loin de votre presence,
Et je serai constant sans le secours des yeux.

Je veux que mon esprit, malgré l'éloignement,
S'applique à rapprocher l'amante de l'amant;
Qu'il se forme un portrait de votre beau visage
Que les objets presens ne puissent effacer;
Que l'original seul succede à son image,
Et le bien de le voir au bonheur d'y penser.

Quand le tems fletrira vos roses & vos lys,
Et que tous vos appas seront ensevelis
Dans le triste débris de vos jeunes années,
Mon amour bravera la force de ses traits,
Je suivrai malgré lui mes douces destinées,
Et sans perdre mon cœur, vous perdrez vos attraits.

La douceur de l'espoir ne m'animera pas
A porter ma constance au delà du trépas,
Ce n'est que le soutien d'une amour languissante,

La forte passion rejette son secours,
Elle seule suffit à se rendre constante,
Et par sa propre force elle entretient son cours.

Je ne brulerai point de cette aveugle ardeur,
Qui pour servir les sens offense la pudeur:
De mon extrême amour je bannirai le crime,
L'éclat de ma vertu brillera dans mes feux,
Et vous offrant mon cœur, cette juste victime
N'aura rien qui vous porte à rejetter mes vœux.

L'Amant qui de sa foi garde la pureté,
Cedera l'avantage à ma fidelité,
Pour toute autre que vous mon cœur sera tranquille,
Et je suis si content d'être sous votre loi,
Que je ne trouve rien qui soit si difficile
Que vous avoir servie, & vous manquer de foi.

Si je voulois entrer dans une autre prison,
Ce volage dessein blesseroit ma raison,
Elle veut que pour vous sans cesse je soupire,
Rien n'égale l'éclat de vos divins attraits,
Et si pour mieux choisir je sors de votre empire,
Ne croyez pas, Iris, que j'en sorte jamais.

Que Climene ou Philis, les Aſtres de la Cour,
Tachent à vous ravir mes ſoins & mon amour,
A ma legereté promettent leurs careſſes,
Et qu'en vous adorant j'éprouve vos rigueurs,
Je ſçaurois mepriſer leurs flateuſes promeſſes,
Et preferer toûjours ma peine à leurs faveurs.

Bien loin de vous quitter, & de leur obeïr,
De les voir ſeulement je croirois vous trahir,
Et ſoudain ce regard ſeroit ſuivi de larmes.
Je ne veux regarder ni Déeſſes ni Dieux,
Et l'Amant fortuné qui contemple vos charmes,
Ne peut voir d'autre objet ſans profaner ſes yeux.

Je veux faire mes loix de vos moindres deſirs,
Et dans tous mes deſſeins rechercher vos plaiſirs.
Iris, rien ne m'eſt cher à l'égal de ma flâme;
Mais ſi pour vous complaire il falloit l'étouffer,
Je l'irois attaquer juſqu'au fond de mon ame,
Et ferois mes efforts afin d'en triompher.

Que ſi ma paſſion ſurmontoit mon pouvoir,
Et que ſa fermeté me fiſt perdre l'eſpoir

De la ſacrifier au deſir de vous plaire,
Si j'avois tant d'attache à ma douce priſon,
Que toute ma raiſon ne m'en pût pas diſtraire,
Ma mort vous ſerviroit bien mieux que ma raiſon.

Ne croyez pas, Iris, que pour être diſcret
Je doive dans mon cœur retenir mon ſecret,
Je puis le reveler, ſans flétrir votre gloire,
L'amour que j'ai pour vous ne craint point d'éclater,
Les mortels en devroient conſacrer la memoire,
Et les autres Amans le devroient imiter.

++++++++++++:+++++ +++++++++

SONNET.

L'Amour contre la mort prit une fois querelle,
Sur un lit où Climene étoit preſque aux abois;
Elle s'en apperçoit, & d'une foible voix
Crie & défend l'Amour qui combattoit pour elle.

Cleandre arrive alors, & regardant ſa belle,
Quel eſt, dit-il, mon cœur, l'état où je te vois?

Il se jette à travers, les écarte tous trois,
Mais la mort qui s'en picque, en devient plus
cruelle.

Elle dit à l'Amour, puisqu'ils sont ici deux,
Ou qu'ils nous laissent faire, ou nous battons
contr'eux ;
Toi contre cet amant, moi contre cette vaine.

Ils en vinrent aux mains, mais ô funeste sort!
La mort d'un coup de faux se défait de Climéne,
Et l'Amour de cent traits blesse Cleandre à
mort.

+++++++++++:++++++++++++++

AUTRE

Sur un Boucquet de Fleurs.

BElles fleurs, si ma main vous arrache une
vie,
Que vous tenez ici de la faveur des Cieux,
Quittez sans murmurer la beauté de ces lieux,
Et ne vous plaignez pas si je vous l'ai ravie.

Vous mourez ſur le ſein de la belle Silvie,
Si vous devez mourir, pouvez-vous mourir
mieux ?
L'Aſtre qui vous fait vivre eſt moins beau que
ſes yeux,
Et cette illuſtre mort eſt trop digne d'envie.

Et quoi ! charmantes fleurs, vous en tremblez
de peur,
Vos feüilles ont perdu leur être & leur odeur :
Craignez-vous tant la mort ? Aimez-vous tant
à vivre ?

Helas ! que de tous ceux que la belle a bleſ-
ſez,
Les moins paſſionnez brûleroient de vous ſui-
vre,
S'ils croyoient en mourant être ſi bien pla-
cez.



POUR UN OFFICIER, allant à l'Armée.

SONNET.

LEs beaux jours ramenez par le ſoin des Zéphirs,
Les jardins embellis des richeſſes de Flore,
Et les champs émaillez des larmes de l'Aurore,
Sembloient livrer mes ſens à d'éternels plaiſirs.

L'amour même flattoit à l'envi mes deſirs,
Je n'étois pas haï de celle que j'adore,
Et ſi je ſoupirois du feu qui me devore,
Auſſi tôt cent faveurs appaiſoient mes ſoupirs.

Cependant tous ces biens ſont détruits par la gloire,
Mon amour ſur mes ſens garde mal ſa victoire;
Philis ſur ma raiſon exerce un vain pouvoir.

Je cours à des dangers qui me charment comme elle,
Seroit-ce que mon cœur deviendroit infidelle?
Non, car j'aime Philis, mais j'aime mon devoir.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

MADRIGAL.

LE respect & l'amour pleins de glace & de flâme
Se font la guerre dans mon ame,
Et ne se veulent point ceder;
Mais ô beauté charmante & rare,
Si je ne puis les accorder,
Permettez que je les sépare.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

MADRIGAL.

ACcablé d'ennuis & de maux
Sous qui ma constance succombe,
Et n'esperant plus qu'au repos
Qui se rencontre dans la tombe,
Je rêve incessamment pourquoi mon tristre sort,
Par un long & barbare effort,
Depuis le jour fatal que le Ciel m'a fait naître,
A répandu sur moi tant de malheurs divers.
A! grand Dieu, ce pourroit bien être
A cause que je fais des Vers.

AUTRE.

UNe certaine Magiſtrate
Depuis le genoüil juſqu'au flanc
Couvrit ſa cuiſſe delicate
D'un beau calçon de ſatin blanc ;
Mais ſatin d'une Theſe en profonde ſcience,
Dont un Docteur avoit honoré l'Eminence,
Et que cette profane à ſon ventre appliqua :
Si bien qu'on y pût lire au moment de ſa chûte
En l'endroit qui chez elle a fait tant de diſpute,

QUÆSTIO PHYSICA.

Et ſi de ce grand Jule on y vit la figure,
Il ne le prendra pas, s'il lui plaît, en injure :
Aujourd'hui que la paix s'eſt faite par ſes mains,
Il pouvoit être là comme on mettoit Mercure
A Rome ſur les grands chemins.

EPITAPHE.

PAssant, ſur ce Tombeau daigne arrêter
tes pas,
Tu ſçauras la triſte avanture
D'une rare beauté qui devant ſon trépas
Se faiſoit admirer à toute la Nature:
Dès qu'elle parut à la Cour
Elle ſçût donner de l'amour,
Comme ſon cœur en ſçût prendre de même,
Mais ſon cœur en prit tant, qu'à ſon amour
extrême,
Elle ſacrifia juſques à ſon honneur:
L'honneur auſſi voulut un ſacrifice,
La belle Iris pour fuir le deshonneur,
Immola le fruit de ſon vice,
~~Mais~~ pour le faire avec plus de ſplen-
deur,
Ce n'étoit pas aſſez de l'avorton d'un crime,
Elle-même en fut la victime.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE,

A Mr le Duc d'Anguien.

SUr le point que la nuit détend ſes ſombres voiles,
Et que ſon Char d'ébeine environné d'étoiles,
Roule dans le ſilence, & déja tout penchant,
Fait voir la pompe noire aux portes du couchant,
J'étois dedans un bois dont les feüillages ſombres
Sembloient ſervir d'azile à ſes mouvantes ombres,
Et ſuivi ſeulement de cent autres guerriers,
Je tâchois de cueïllir quelques petits lauriers,
Quand un ſubit éclat épandu ſur la nuë
Me ſurprit tout enſemble & l'eſprit & la vûë;
Mille ſons éclatans, mille brillans éclairs
Furent dans un moment élancez dans les airs,
Et je vis auſſi-tôt cette clarté ſuivie
D'une Divinité dont mon ame ravie

Ne

Ne pourroit se lasser d'admirer les beautez,
Et par qui tous mes sens se virent enchantez.
Ses yeux étoient perçans, sa bouche étoit charmante,
L'air fremissoit au bruit de sa voix éclatante;
Elle avoit d'un côté des palmes dans la main,
Elle tenoit de l'autre un puissant Cor d'airain,
Dont le son tout ensemble agréable & terrible,
Disoit je ne sçai quoi de pompeux & d'horrible;
Et ce grand Cor bruyant au défaut de sa voix,
Réveilloit les échos endormis dans les bois.
Son corps étoit porté sur des aîles dorées,
Et de mille couleurs peintes & bigarées,
Elle voloit en rond, s'élançoit dans les Cieux,
Et perçant dans la nuë, échapoit à mes yeux,
Puis quittant tout d'un coup le séjour du tonnerre,
D'un vol prompt & leger elle rasoit la terre,
Et laissant après elle un lumineux éclair,
De mille cercles d'or elle enrichissoit l'air;
De ces vives clartez la nuë épouvantée,
Dans ces gouffres profonds s'étoit précipitée,
Et moi-même incertain de cet évenement,
Je me trouvai saisi d'un long étonnement.
D'abord à son éclat je la pris pour l'Aurore,

Qui cherchoit dans les bois le chasseur qu'elle adore.
Mais je la connus mieux, quand arrêtant son cours,
Elle vint m'aborder & me tint ce discours.
Mortel, écoute-moi, je suis la Renommée,
Cette robe d'azur, de fleurs-de-lys semée,
Que je porte, & qui flote au gré du vent sur moi,
T'enseigne que je sers le parti de ton Roi:
Du valeureux Anguien j'annonce la victoire,
Et vai par tout le monde en publier la gloire.
J'étois auprès de lui dans ces champs alarmez,
D'où Norlingue a vû choir tant d'hommes renommez;
Je soulageois son bras dans l'horrible journée,
Où le Danube a vû sa valeur renommée,
Par tant de hauts exploits, & tant de hauts trépas.
Je combattois pour lui, je devançois ses pas,
Semblable à ces éclairs qui precedent l'orage.
Ma voix faisoit tomber le plus ferme courage,
Et ma bouche semant la terre de son nom,
Y causoit plus d'effroi que celle du canon:
Ce fut moi qui portant cette frayeur secrette,
Fus.

Fus cauſe que Mercy reſolut ſa retraite,
Quand il ſçût que d'un pas fier & majeſtueux
Anguien paſſoit les bords du Nord imperieux.
Depuis fuyant toûjours il déroboit ſa tête
Aux formidables coups de l'horrible tempête,
Qui menaçoit ſes jours de la fureur des Cieux;
Et tels que les Tyrans armez contre les Dieux,
Il couvroit ſon grand corps de quelque âpre montagne,
Et par tout à ce Prince il cedoit la campagne:
Mais le Ciel qui ſe rit de ſes remparts ſi vains,
Par ſa prudence même aveugle ſes deſſeins.
Prés de Norlingue enfin il prend ſon avantage,
Et rangeant ſon armée à couvert d'un village;
Choiſit un double mont: mais dans un champ ſi beau,
Au lieu de ſon azile il trouve ſon tombeau.
Le Prince qui le ſuit d'une ardeur invincible,
L'attaque dans le lieu qu'on croit inacceſſible,
Le provoque & le pouſſe à telle extrémité,
Qu'enfin la crainte cede à la neceſſité.
De la peur qui le trouble, il paſſe à ſon contraire,
Et dans ſon deſeſpoir il devient temeraire:
Tel qu'un Sanglier ſuivi par le vaillant Chaſſeur,

S'ar-

S'arrête dans ſon fort, tourne en rage ſa peur,
Sa gueule contre un arbre écarte tout, s'élance,
Et déchire les chiens de ſa double défenſe,
Cet orguëilleux Mercy repouſſe ſes efforts,
Et couvre en ſa fureur la campagne de morts.
Un horrible combat de tous côtez s'allume;
L'air devient enflâmé, la terre eſt teinte & fume
D'un ſang boüillant qui tombe & coule par torrens
Dans des monts entaſſez de corps morts & mourans:
Sur des aîles de feu la mort impityable,
Vole de toutes parts, & ſe rend effroyable,
Par le ſpectacle affreux qu'étale ſa fureur,
Elle ſeme par tout le carnage & l'horreur.
Des malheureux bleſſez les plaintes lamentables,
Un tonnerre mêlé de cris épouvantables,
Des chevaux échappez les fiers henniſſemens,
Et des mourans ſoldats les longs gemiſſemens,
Font de leurs bruits confus retentir les campagnes,
Et troublent les échos des prochaines montagnes.
La victoire balance & ſon ſort eſt douteux,
Le Prince voit des ſiens le deſordre honteux:
Mais

Mais c'eſt dans le peril que ſa vigueur redouble,
Du ſoldat éperdu ſa voix calme le trouble,
Tout ce qui ſe rencontre, il l'écarte ou l'abat
Et ſa ſeule vertu rétablit le combat.
Qui pourroit exprimer les ſoins, la vigilance,
La vehemente ardeur, l'incroyable vaillance,
Et les faits merveilleux dont il s'eſt ſignalé
Dans les ſanglans dangers où ſon cœur l'a mêlé?
Moi qui par tout ailleurs ſouvent trop exagere,
Je ne t'en peux tracer qu'une image legere,
Je dis tout ce qu'ont fait tous les Heros paſſez,
Je dis ce qu'on peut dire, & n'en puis dire aſſez.
Combien de fois la mort aveugle & forcenée
A-t'elle menacé ſa belle deſtinée!
Je l'ai vû de deux coups dans le combat bleſſé,
Et j'ai vû de ſon ſon ſang ſur la terre verſé
Naître mille lauriers dont l'immortel ombrage
Sembloit mettre ſa tête à l'abri de l'orage.
Dieu, que dans cet état il donna de terreur!
Ce grand Prince enflâmé d'une noble fureur,

Voyant

Voyant couler ſon ſang, comme un foudre s'élance,
Force des eſcadrons la ferme reſiſtance,
Rompt les fiers Bavarrois au combat obſtinez,
Et rend tous les guerriers de ſes faits étonnez.
Ces hommes vagabons qui ſont nez dans la guerre,
Exemts du tendre amour de leur natale terre;
Ces intrepides cœurs redoutant ſes efforts,
Laiſſent Mercy leur Chef dans le nombre des morts:
Cleon demeure pris, & le reſte en déroute,
Cherche pour ſe ſauver quelque ſecrette route.
Comme des Aquilons dans les airs élancez
Font voir par leur fureur les arbres renverſez,
Font des plus hauts rochers choir les maſſes cornuës
Et chaſſant devant eux une troupe de nuës,
Rendent le rond du Ciel net, tranquille & ſerain,
Et font regner par tout leur pouvoir ſouverain;
Ainſi le grand Anguien, & les Chefs qui l'aſſiſtent,

Font tomber ſous le fer tous ceux qui leur re-
ſiſtent ;
Chaſſent des Bavarrois les bataillons épars,
Et ſe rendent le camp libre de toutes parts.
La fureur & le bruit calment leur violence,
Les faux cris de victoire y troublent le ſilence,
Norlingue ouvre ſa porte, & reçoit dans ſon
cœur
Ce Prince glorieux, triomphant & vainqueur.
Le Danube troublé du fruit de ſa victoire,
En va porter l'effroi juſques dans la mer noi-
re,
Et moi qui vai ſémant ſon nom par l'Uni-
vers,
J'ai déjà viſité mille climats divers:
J'ai conté ſon triomphe aux peuples de
l'Aurore,
Je l'ai dit au Sarmate, & je l'ai dit au More,
J'en ai fait le recit dans le fameux ſéjour
Qui voit choir dans la mer le brillant char du
jour.
J'ai traverſé les flots de la mer Atlantique :
J'ai vû de bout en bout la ſauvage Amerique,
Et je n'ai point laiſſé de climats ſoux les
Cieux,
Que ma voix n'ait remplis de ſon nom glo-
rieux.
Il ne me reſte plus qu'à porter cette Hiſtoire
Dans

Dans le ſéjour ſacré du Temple de la Gloire,
Où cent Peintres ſçavans, cent ſublimes eſ-
prits,
D'une noble fureur divinement épris,
Travaillent nuit & jour à l'immortelle image
De ce Prince, à qui même Alcide rend hom-
mage:
Toi qui dès ta naiſſance eûs du Ciel quelque
ardeur,
Quelques rayons du feu d'immortelle ſplen-
deur,
Qui brillent dans l'eſprit, & qui tranſportent
l'ame,
Et dont l'art d'Apollon ſçait conduire la flâ-
me,
Si la gloire te plaît, ſuis mon vol, & t'en
viens
Travailler avec eux à l'image d'Anguien.
Là finit le diſcours de l'illuſtre Courriere,
Et la voyant déjà reprendre ſa carriere,
Je me ſentis preſſé de ſuivre ſa beauté,
Et me vis auſſi-tôt dans les airs tranſporté;
Je ne ſçais ſi ce fut mon corps ou ma penſée,
Mais depuis le moment qu'elle fut élancée,
Et qu'elle m'emporta dans le vaſte des airs,
Nous vîmes cent Citez, & cent vaſtes de-
ſerts,
Nous paſſâmes des mers bruyantes & ſauva-
ges,

Cent

Cent fleuves renommez, cent étranges rivages,
Des monts, des hauts rochers, des rapides torrens,
Cent païs divisez de climats differens,
Et nous vîmes enfin l'agréable contrée,
Où dans un lieu sacré la Gloire est adorée,
Sur le faix élevé d'un mont audacieux,
Qui porte son sommet jusques dedans les Cieux,
Et se fait voir bien haut au-dessus du tonnerre,
Des quatre endroits divers qui partagent la terre,
Dans le milieu d'un bois de lauriers toûjours vers,
Qui n'ont jamais senti la rigueur des hyvers,
Dans le plus beau séjour de toute la Nature
Est un Temple fameux d'admirable structure;
Ses hauts murs transparans sont d'un brillant cristal,
Où l'or semble imiter le lustre Oriental,
Dont l'Aurore en naissant peint les celestes plaines,
Où l'éclat qu'elle donne au cristal des fontaines,
Tout ce que la nature a de plus precieux,
Ce que l'Art a trouvé de plus industrieux,
Et ce qu'elle-même a de plus rares merveilles,
Est compris dans l'enclos de routes sans pareilles,

Qui

Qui de ce lieu ſacré font le riche ornement,
Et ſemblent égaler celle du Firmament.
La beauté que la pompe & l'éclat environnent,
L'auguſte qualité que les autres couronnent,
Cette Reine des cœurs qui triomphe du ſort,
Ce ſeul bien des mortels qui reſte après la mort,
Des plus vaillans Heros la paſſion premiere,
Et la poſſeſſion qu'on garde la derniere,
La gloire des rayons d'immortelle ſplendeur
Emplit de ce lieu ſaint l'ample & vaſte grandeur.
Là des plus nobles cœurs reçoit les veux ſublimes,
Couronne de ſes mains les ſanglantes victimes,
Que la valeur immole aux pieds de ſes Autels,
Et ſe fait adorer même des immortels.
Par cent portes de Cedre on entre dans ce Temple,
Le merite les ouvre, & dans une cour ample
L'honneur vient au-devant careſſer ou flatter
Ceux que la Renommée y daigne preſenter:
Des plus fameux mortels mille troupes errantes
Vont cherchant par ce mont des routes differentes:

Il a mille ſentiers ; celui de la vertu
Sans doute eſt le plus droit, mais c'eſt le moins battu :
Il eſt âpre & pénible, & de noirs précipices
Montrent des deux côtez la demeure des vices,
Qui rampant dans le fond ainſi que des ſerpens,
Et quelquefois maſquez ſur le ſommet grimpans,
Arrivent inconnus à la porte ſacrée,
Par force ou par adreſſe en penetrent l'entrée,
Se gliſſent dans le Temple, en profanent l'Autel,
En terniſſant ſa gloire & ſon luſtre immortel.
Mais le Tems, ce vieux Juge, équitable & ſevere,
Souffre pour quelques jours qu'un peuple les revere ;
Puis enfin les découvre & les chaſſe en fureur,
Dans les antres obſcurs où preſide l'horreur,
Où la verité triſte éclaire l'infamie,
Et ſe montre en ces lieux ſa plus fiere ennemie.
Là dans le plus profond de ces valons affreux,
Paroît l'enfoncement d'un antre tenebreux,
Dont la vaſte grandeur s'étend ſur la montagne,

Et

Et forme ſous ce mont une obſcure campagne,
Où l'on entend ſiffler mille horribles ſerpens
Sur la tête d'un monſtre entaſſez & rampans.
Là ce monſtre cruel qu'on appelle l'Envie,
Paſſe dans des cachots ſa miſerable vie,
Et voit par quelque trou de ces yeux de travers
La ſplendeur que la Gloire épand par l'Univers.
Là ce ſpectre vivant ſous une forme humaine,
Noircit tous les rochers de ſa puante haleine,
Vomit tant de venin, qu'on n'en peut approcher,
Et ſe rongeant le cœur, ronge auſſi le rocher,
Et croit en le rongeant de ſa dent ſale & noire,
Saper les fondemens du Temple de la Gloire.
C'eſt ſur ce mont ſacré ſi ſuperbe en Autels,
Où par des hauts ſentiers inconnus aux mortels,
Je fus enfin conduit par ma guide fidéle,
Et c'eſt dedans ce Temple où je fus avec elle.
Que de pompe & d'éclat! que de vives clartez!
Que de brillans tréſors! que de rares beautez!
Que de chants de triomphe, & de hautes merveilles,

Ravirent en ces lieux mes yeux & mes oreilles !
Tous ceux qui dans quelque art ont eu l'heur d'exceller,
Tous ceux dont les vertus ont fait leur nom voler,
Par des faits inoüis, jusqu'au faîte sublime
Où peut aller la vraye & raisonnable estime,
Sont peints en ce lieu saint, dont les murs sont ornez
D'un amas infini de portraits couronnez.
Ce beau sexe orguëilleux pour qui l'autre soupire,
Qui regne sur nos cœurs avecque tant d'empire,
Ces superbes beautez qui de tout l'Univers
Se sont fait adorer en des siécles divers ;
Celles à qui l'honneur & les vertus divines
Acquirent justement le tître d'héroïnes,
Ont dessus des Autels leurs portraits élevez,
Et sur des lames d'or leurs beaux noms sont gravez.
Au plus éminent lieu de ce Temple admirable,
J'ai vû dessus un Trône une image adorable
D'une Princesse en deüil, de qui la majesté,
Les vertus sans exemple, & l'extrême bonté,
Dans des champs que ses soins conservent toûjours calmes,

Faisoit croître les lys à l'ombrage des palmes,
Du genereux Anguien & la Mere & la Soeur
Près de lui faisoient voir leur grace & leur doucenr :
Leurs augustes attraits captivoient les plus braves,
Et les Rois enchaînez de leurs charmes esclaves,
Témoignoient en tremblant devant leur doux aspect,
Tout ce que peut l'amour dans un profond respect.
Là mille autres beautez des mortels adorées,
Ont d'immortelles fleurs leurs images parées,
Et dessus leurs Autels mille Amans dans les fers,
Y sont par l'Amour même en sacrifice offerts.
Parmi tant de beautez je reconnus Silvie,
Je vis dans son tableau l'histoire de ma vie ;
Son triomphe, mes fers, sa gloire, mes langueurs,
Ses charmes, mes transports, ma peine & ses rigueurs:
Enfin du grand Anguien je vis l'auguste image,
Qui parmi les Heros avoit même avantage
Qu'à

Qu'à Rodes autrefois eut celle du Soleil,
Dont l'immenſe grandeur n'a rien eu de pareil :
Son port, ſa majeſté, ſa douceur & ſa grace,
Du beau fils de Cithére, & du Dieu de la Thrace
Confondoient en ſon corps le charme & la fiérté,
Son air tenoit en tout de la Divinité.
Tel & moins brave encor parut le jeune Archille,
Quand on le vit quitter les delices d'une Iſle
Où ſa beauté cachoit ſon ſexe & ſa valeur,
Et marcher tout armé pour le fatal malheur
Des enfans de Priame & des tours de Pergame,
Que la fureur des Grecs deſola par la flâme :
Le feu de ſon eſprit paroiſſoit dans ſes yeux,
Comme l'aſtre du jour brille au travers des Cieux :
La magnanimité, les vertus les plus ſaintes,
Et ſa haute valeur, ſur ſon front étoient peintes ;
Et dans un air pompeux de gloire & de grandeur,
Débattoient tous les traits de ſa guerriere ardeur :
Il tenoit dans ſes mains les flâmes du tonnerre :

L'on voyoit ſous ſes pieds tout le plan de la
terre,
Les fleuves, les citez, les plaines & les bois,
Qui ſervent de théatre à ſes fameux exploits,
Là, proche de Rocroy, cette orgueilleuſe
Armée,
Sous qui la France en deüil devoit être opprimée
Étoit peinte en deſordre, & l'Ibére abbatu
Admiroit en montrant ſa naiſſante vertu :
Bellonne y faiſoit voir les efforts de ſa rage,
Des Bataillons entiers l'effroyable carnage,
La pâleur des bleſſez leurs mortelles douleurs,
La honte des captifs, & leurs triſtes malheurs,
La fiére ambition ſous un ſanglant trophée,
Et ſous un tas de morts paroiſſoit étouffée;
Et d'immortels rayons le Prince couronné
Étoit peint ſur un Char de gloire environné :
Thionville plus loin vaillamment défenduë,
Étoit à ſa valeur & ſoûmiſe & renduë;
Ses mines, ſes aſſauts, ſes lignes & ſes Forts
Y faiſoient voir le ſoin de ſes nobles efforts,
Et ſa priſe dont l'heur tous nos malheurs ſurmonte,
Y ſembloit par ſa gloire effacer notre honte :

Le

Le combat de Fribourg diſputé tant de jours,
Sur des monts dont la cime épouvante les
Ours,
Et qui ſemblent armez de roches effroyables,
Montroit de ſon grand cœur des marques incroyables:
Il étoit peint à pied, forçant le Bavarrois
Dans l'effroi des deſerts & dans l'horreur des
bois,
Et d'un front éclatant des rayons de la gloire,
Chaſſant l'Aigle & la nuit hors de la forêt
noire.
Enſuite Philisbourg paroiſſoit aſſiégé,
Et deſſous ſon pouvoir par les armes rangé;
Cet orguëilleux rampart qui couvroit l'Allemagne,
Et devant qui tout autre eût paſſé la campagne,
Par l'effort du canon dans peu de jours ouvert,
Montroit à nos Guerriers l'Empire à découvert:
Cent fameuſes Citez qui ſuivoient ſon exemple,
Ouvroient à ſon Triomphe & leur potre & leur Temple,
Et le Rhin couronné de joncs & de roſeaux,
Sembloit lui rendre hommage à moitié hors
des eaux:

 Dans

Dans les éloignemens l'on voyoit des figures,
Qui du ſombre avenir marquoient les avantures,
Des Turbans abbatus, des Thrônes renverſez
Étoient par le crayon confuſément tracez :
A meſure qu'Anguien produit cette merveille,
Mille rares eſprits lui conſacre leur veille,
Et que ſes traits que l'on voit ſeulement ébauchez.
Sont dans ce grand tableau par leurs mains retouchez,
Ce fut à ces puiſſans & merveilleux génies
Qui reçoivent du Ciel des graces infinies,
A qui la Renommée adreſſa ſon diſcours,
Raconta le combat où dans nos derniers jours,
Anguien par des exploits en tout inimitables,
Pour appaiſer des Gots les ombres lamentables,
A fait près de Norlingue un ſacrifice affreux
De leur fiérs ennemis immolez auprès d'eux;
Ces Miniſtres ſacrez du Temple de la Gloire,
Chanterent auſſi-tôt cent Hymnes de victoire,
Et cherchant de leur Art ce qu'il a de plus beau,
Peignirent ce combat dans ce divin Tableau :
La Gloire me preſſa d'aider à cet ouvrage,
Mais un ſi beau ſujet étonna mon courage;

Et me sentant trop foible en un si grand dessein,
De crainte, le pinceau me tomba de la main :
Alors dans le transport de mon ame étonnée,
Je m'écriai, Déesse, aux hommes destinée,
Je n'ose desirer ni l'emploi ni le prix
Que reçoivent ici ces sublimes esprits,
Mais pour mieux faire voir ma violente flâme,
Dont les vertus d'Anguien ont embrasé mon ame,
Je demande qu'un jour combattant en mon rang
Je puisse près de lui répandre tout mon sang,
Et tombant à ses pieds dans un jour de victoire,
Y servir en mourant de victime à sa gloire.
La Gloire sur le haut d'un Thrône éteincellant,
Tournant sur moi l'éclat de son regard brillant,
Et deux fois doucement sur moi baissant la tête,
Montra qu'elle approuvoit mon ardente requête :
Mais ne pouvant souffrir les lumineux éclairs,
Que l'éclat de ses yeux élançoit dans les airs,
Mon esprit aveuglé perdit la connoissance,

Et je ne ſçai comment, ni par quelle puiſſance;
Quand je me reconnus, & que j'ouvris les yeux,
Je me vis dans les bois; & dans les mêmes lieux,
Où je fais retentir la Scarpe & ſes rivages
Du lent & foible bruit de mes petits ravages,
Comme un torrent d'Été qui dure peu de jours,
Et dont le bruit ſe perd auſſi-tôt que le cours.
Magnanime Gondy, dont l'ame genereuſe
Parmi les chagemens d'une Cour orageuſe,
Plus ferme qu'un écueïl des tempêtes battu,
A toûjours conſervé ſon entiere vertu:
Toi de qui l'amitié conſtante & non commune,
Conſole les ennuis de mon âpre fortune,
Reçoit ce que mon zele a tracé dans ces airs
Pour le plus grand Heros qui ſoit dans l'Univers,
Je ſçai de quel reſpect ta paſſion l'honore,
Vois-le donc en ce Temple où ma Muſe l'adore;
Approuve ſon image, & flattant mon deſſein,
Rends quelque honneur au Dieu qui m'échauffe le ſein.

LETTRE

LETTRE
A MADEMOISELLE
DE LA MOTTE.

JE ne doute point, Mademoiselle, qu'on ne ſçache à preſent par tous les coins de la terre, que j'ai l'honneur d'être votre Reſident & votre Agent à Paris, puiſque de tous côtez l'on m'adreſſe des lettres pour vous : en voici deux de fraîche datte que je vous envoye ; mais, Mademoiſelle, ſouvenez-vous que ſi ces deux qualitez me ſont honorables, celle de votre Amant me ſeroit bien plus douce : je n'attends pas moins que cela pour recompenſe de mes bons ſervices ; peut-être me direz-vous, que j'attendrai long-tems ; mais je vous avertis, Mademoiſelle, que pour votre gloire auſſi-bien que pour la mienne, vous devez précipiter cette recompenſe, ſi vous ſongez qu'autant de jours que vous la retardez, autant en diminuez-vous le prix ; & pour peu que vous demeuriez ſur cette reflexion, vous m'avoüerez, Mademoiſelle, que lorſque vous & moi aurons les cheveux gris, le

 preſent

present de vos bonnes graces sera au nombre de ces choses inutiles, & dont même la possession est plus incommode que plaisante :

Alors il ne sera plus tems
D'écoûter des douceurs, de parler de tendresses,
De jeux, de plaisirs, de caresses,
Et de goûter d'Amour les plus doux passetems :
Alors les chagrins, la tristesse,
Tous vos desirs refroidiront,
Et vos soupirs se donneront
Aux disgraces de la vieillesse.
Prevenez ce malheur pendant que la jeunesse
Vous offre en foule les plaisirs,
Et que l'ardeur de mes desirs
Et vous sollicite & vous presse.
Pensez-vous que du Ciel la liberalité
Vous ait donné tant de beauté
Pour en faire un si pauvre usage ?
Croyez-moi, c'est en faire un assez bon menage,
Et c'est être assez sage
D'en borner à moi seul la prodigalité :
Recompensez donc ma constance,
Et vous soumettez à l'Amour,
Ou bien craignez un jour
Les traits de sa vengeance.

Faites

Faites votre profit de tout cela, Mademoiselle; ſongez-y bien, & croyez que cet avis ne vous peut être donné que par une perſonne autant à vous que je ſuis.

LETTRE A MADAME DE M.......

Sur ſon Mariage.

SI je vous écris, Madame, ce n'eſt pas pour pous dire que j'ai bien de la joye de votre heureux Mariage; car je crois que vous en êtes très-perſuadée, ni pour vous feliciter ſur le merite de Monſieur votre Epoux; car, ne lui en déplaiſe, le vôtre le vaut bien, & je n'ai pas douté qu'il n'en eût tout autant qu'on me l'a dit, du moment que j'ai ſçû que vous aviez ſuivi aſſez agreablement pour lui le choix de Mr votre Pere. Si je vous écris donc, Madame, ce n'eſt que pour me réjoüir avec vous, & pour vous dire, que je vous ſouhaite une vie auſſi heureuſe que

celle que je mêne avec mon aimable...... je ne vous dis pas presentement, car helas! vous sçavez bien qu'il s'en faut plus de cinquante lieuës, dont il m'ennuye furieusement; mais je ne veux pas m'arrêter sur ce chapitre, car comme il me touche tout au moins autant que le vôtre, Madame, j'aurois peur d'y demeurer trop long-tems; de plus, vous n'en avez guéres affaire, & je m'imagine que l'Hymen vous occupe presentement à quelque chose de plus agreable.

Il faut ici de peur de quelque offense
Observer le silence,
Et laisser seulement l'imagination
Aller par tout comme une vagabonde,
Jusqu'aux endroits où tout plaisir abonde,
Sans craindre la correction.

Voyez, Madame, n'ai-je pas bien de la retenuë, & n'épargnai-je pas bien votre pudeur: mais il ne faut pas s'étonner si je suis si sage, car cinq années de Mariage mettent un homme à la raison, particulierement quand il est marié quasi à la raison même. Vous feriez la même chose à l'égard de Monsieur votre Mari s'il en avoit besoin; mais heureusement pour lui & pour vous, il est fait d'une sorte

te à ne regarder votre raiſon que comme toutes les autres parties aimables que vous avez, & que le Ciel ne vous a données que pour ſa joye & pour ſa felicité : je vous la ſouhaite à tous deux longue & parfaite, mais je vous conjure, Madame, qu'elle ne vous faſſe point oublier celui de tous vos amis qui eſt aſſûrément le plus ſincere.

++++++++++++++:++++++x+++++

STANCES

Faites dans une Retraite.

REine, dont la prudence en merveille feconde,
Sous de ſi juſtes loix veille au repos du monde,
Adorable rayon de la divinité,
Qui ſeul dans l'Univers nous ranges
Preſque à l'égal des Anges,
Quand ſerai-je éclairé de ta vive clarté ?

Vivrai-je donc toûjours dans le honteux ſervage,
Où l'erreur m'a jetté dans la fleur de mon âge,
Accablé de tous maux & privé de tous biens ?

Faut-il que mon cœur perſevere
A cherir ſa miſere,
Qu'il ſuive ſes avis, & mepriſe les tiens?

Raiſon, n'eſt-ce pas toi qui ſeule nous fait vivre
Dans l'agreable train que la Vertu doit ſuivre,
Qui delivres nos ſens de tout aveuglement,
Et qui de la bonté divine
Nous montre l'origine
Que nous tenons du Dieu qui fit le Firmament?

Laſſé des faux appas dont le vice m'enflâme,
A tes ſages conſeils je reſigne mon ame,
Je connois deſormais tes nobles ſentimens,
Un profond repentir me preſſe
De forcer ma pareſſe
A terminer le cours de mes dereglemens.

Loin de moi, vains deſirs de gloire immoderée,
Plaiſirs pernicieux & de peu de durée,
Ma paſſion vous dit un éternel adieu,
Mon eſprit renonce à vos charmes,
Et ne ſonge qu'aux larmes
Qui peuvent appaiſer le courroux de mon Dieu.

En poſtpoſant toûjours à l'amour de moi-
même
L'amour que je devois à ſa bonté ſuprême,
N'ai-je pas excité ſa haine contre moi?
Quelle grace dois-je pretendre,
Si je ne vais me rendre
A l'éternel devoir où m'appelle ſa loi!

L'inſolente beauté ſi charmante & ſi vaine,
Qui formoit de mon ſort tout le trouble & la
peine,
Me faiſoit après elle ardemment ſoupirer;
Si jamais mon idolatrie
Ne l'avoit vû flétrie,
Elle n'auroit jamais ceſſé de l'adorer.

Par l'éclatant débris de ſes ſuperbes charmes,
Je reconnus enfin que nul n'avoit des armes
Propres à reſiſter aux injures du ſort,
Que l'Eternel étoit le Maître
De tout ce qu'il fait naître,
Et que rien ne ſe peut garentir de la mort.

Je vis flétrir en moi ces hautes eſperances
Que l'amour nouriſſoit de fauſſes apparences,
Sa pompe & ſa grandeur parurent à mes
yeux,
En tous les endroits de la terre,
Plus frêles que du verre,

Et rien de permanent que la ſplendeur des Cieux.

Après m'être donné trop lâchement en proye
A tout ce qu'en tous lieux peut ſouhaiter la joye,
Et m'être fait moi-même eſclave de mes ſens;
Qu'ai-je tiré de mes delices,
Que d'éternels ſupplices,
De déplorables nuits, & des jours languiſſans?

La courſe de mes ans au deüil abandonnée
Sous des maux ſi preſſans traîne ma deſtinée,
Que je ceſſe de vivre avant que de mourir,
Je ne vois plus rien dans la vie
Digne de mon envie,
Hors la faveur du Ciel qui me peut ſecourir.

Seigneur, dans les tourmens où ma vie eſt plongée,
Je ne demande pas qu'elle en ſoit ſoulagée,
Je conſens de me voir pour jamais oppreſſé,
Fais ſeulement par ta juſtice
Que mon plus grand ſupplice
Soit en l'horreur que j'ai de t'avoir offenſé.

LA

MONTRE.

CE fut dans une des plus grandes villes du monde, & durant la tranquillité de la paix, que Damon devint amoureux de l'aimable Iris. Ils étoient tous deux nobles, riches & jeunes; de ſorte que l'égalité de leur naiſſance, de leur fortune & de leur âge faiſoit que leurs parens ne s'oppoſoient point à leurs amours, & que ces Amans pouvoient eſperer d'être bien-tôt heureux; cependant Iris fut obligée de faire un voyage à la campagne, où elle demeura quelques mois: Damon, qui étoit le plus amoureux de tous les hommes, ſouffroit impatiemment l'abſence de ſa Maîtreſſe; & ne pouvant la viſiter auſſi ſouvent qu'il l'eût deſiré, il lui écrivoit à toutes les occaſions. Après lui avoir écrit cent jolies choſes, il ſe ſouvint de lui demander par un billet une diſcretion qu'il lui avoit gagnée avant ſon depart. Iris differoit toûjours, & Damon ne ſe laſſoit point de demander; mais comme je ne pretens

pas

pas ici raconter leurs avantures, ni rapporter tous leurs billets, on n'y trouvera que la Montre que cette charmante fille lui envoya.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

IRIS
A DAMON.

IL faut avoüer, Damon, que vous êtes l'homme du monde le plus pressant; vous m'avez demandé cent fois dans vos billets la discretion que vous me gagnâtes, & vous ne voulez pas attendre mon retour pour être payé. Il ne fait pas bon devoir à un Créancier de cette sorte: vous voulez exiger vos dettes un peu trop promptement. Je m'imagine que vous craignez que je ne devienne insolvable, & c'est peut-être la raison pour laquelle vous m'avez tant pressée. Je veux enfin sortir d'affaire, je suis fille de parole; & pour vous payer, je vous envoye une Montre de ma façon. Il pourroit être que vous n'en avez point vû comme celle-ci; ce n'est pas une de ces Montres, où il y a toûjours quelque chose à racommoder: elle est bonne, elle est juste, & elle le sera

tant que vous m'aimerez & tant que je ſerai abſente : dès que vous ceſſerez de m'aimer la corde ſe rompra, elle n'ira plus ; & dès que je ſerai de retour, l'uſage en ſera preſque inutile. Mais Damon, aprenez que bien que je ne l'aye montée que pour le printems, elle pourra vous ſervir durant toute l'année, n'étant neceſſaire pour cela que de changer les heures des emplois qu'elle marque, ſelon la grandeur ou la petiteſſe des jours & des nuits : car ma Montre ſervira moins à vous montrer les heures, qu'à vous enſeigner comment vous devez les employer. Vous y verrez tout ce que vous devez faire pendant mon abſence : & je ne l'ai faite enfin que pour ſervir de regle à toutes vos actions. La conſideration de l'Ouvrier vous doit faire eſtimer l'ouvrage ; & bien que ce ne ſoit pas un chef-d'œuvre, vous me devez ſçavoir quelque gré d'avoir travaillé pour vous. Il eſt vrai que je ne ſçaurois me vanter d'avoir été ſeule à l'achever. Peut-être, Damon, vous dites déja en vous-même :

Qu'Amour m'en fournit le deſſein,
Que du fonds de mon cœur il a conduit ma
main.

Je vous laiſſe la liberté de dire ce qu'il
vous

vous plaira ; & pour vous donner un témoignage de mon amitié,

Je veux vous dire à mon tour,
Sans croire me faire un outrage,
Qu'il eſt certain que l'Amour
A quelque part à mon ouvrage.

Ce n'eſt pas un méchant maître que l'Amour : il inſtruit fort agreablement, & il réüſſit toûjours en toute choſe.

Il ne manque jamais en rien,
Quand il fait un métier, il le fait toûjours bien.

Mais je dois vous expliquer ma Montre. Elle marque les vingt-quatre heures qui compoſent le jour & la nuit. Au-deſſus de chaque heure vous trouverez écrit ce que vous devez faire durant cette heure-là. Toutes les demi-heures ſont marquées par des ſoupirs : parce que le propre d'un Amant eſt de ſoupirer jour & nuit; outre que les ſoupirs ſont des enfans qui naiſſent à toute heure. Toutefois afin que ma Montre ſoit juſte, il faut que l'Amour la conduiſe, & que le mouvement ſoit enfermé dans votre cœur.

Et ſi votre cœur le ſeconde,
Ma Montre ira le mieux du monde.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

EXPLICATION des Heures.

TOutes les heures ſont longues pour un Amant éloigné de ſa Maîtreſſe. Je veux pourtant que ma Montre vous en faſſe paſſer quelques-unes ſans inquiétude, & que la force de votre imagination charme quelquefois les chagrins que mon abſence vous fait reſſentir.

Peut-être je me trompe ici,
Mais je ſouhaiterois que cela fût ainſi.

Pour commencer à vous inſtruire, jettez les yeux ſur les huit heures du matin, qui eſt l'heure que vous commencez à vous éveiller, vous y trouverez écrit: *Agreable rêverie.*

VIII.

VIII.

Agreable Rêverie.

NE vous levez pas ſi-tôt, on peut rêver aſſez agreablement aprés qu'on eſt éveillé. C'eſt à cette heure-là que vous devez vous demander raiſon à vous-même des ſonges que vous avez faits durant la nuit. Si vous avez ſongé quelque choſe à mon avantage, confirmez-vous dans cette penſée; ſi c'eſt quelque choſe qui me faſſe tort, deſavoüez votre ſonge. C'eſt encore durant cette heure-là que je conſens que vous rappelliez en votre memoire ce que j'ai fait pour vous de plus obligeant.

Afin de vous entretenir
De votre paſſion ainſi que de la mienne,
Faites dans votre eſprit que le paſſé revienne,
Et rendez preſent l'avenir.

Je vous permets de vous flater vous-même, & de vous ſouvenir de toutes les marques d'amitié que je vous ai données; mais s'il ſe peut, ne ſoyez qu'à demi éveillé, afin que mes complaiſances ne paſſent que pour des demi-ſonges.

Les

Les faveurs d'une Maîtresse
Touchent un cœur tendrement :
Toutefois de peur qu'un Amant
Ne l'accuse un jour de foiblesse,
Elle en doit donner rarement.

Quoique toutes les complaisances qu'une honnête fille a euës pour un honnête homme ayent été fort innocentes, elle sent pourtant dans son cœur toutes les fois qu'elle y fait reflexion, un petit dépit qui l'irrite contre elle-même, & qui lui reproche un peu de foiblesse ; ce sont de ces choses qu'on n'est pas fâché d'avoir faites, & dont on ne voudroit plus se souvenir. Cela me persuade que notre sexe ne sçauroit avoir trop de retenuë.

Les faveurs des filles bien nées
Ne sont pas fort à condamner ;
Il ne faut pourtant pas se hâter d'en donner ;
Car on n'a plus de choix dès qu'on les a données.

IX.

Dessein de ne plaire à personne.

ON pourroit vous accuser de paresse, si vous demeuriez davantage au lit; il est tems de vous en tirer, aussi-bien ma Montre marque-t'elle neuf heures. Souvenez-vous que je suis absente, & ne prenez pas beaucoup de soin à vous parer.

En vous parant que pretendez-vous faire?
Ce soin est un grand embarras:
Tant que je suis absente il n'est pas necessaire,
Ne vous parez donc pas pour plaire,
Parez vous seulement pour ne deplaire pas.

Dites en vous-même: Ah! plût au Ciel qu'il me fût possible de voir Iris; mais helas! il est impossible: toutes les choses que je puis voir aujourd'hui me sont des objets indifferens; c'est Iris que je voudrois voir.

Quand je ne la vois pas ma peine est infinie,
Je neglige tout entretien,

Et

Et je ne la compte en une Compagnie,
Je compte le reſte pour rien.

C'eſt de ſemblables penſées que votre eſprit doit être occupé, & vous êtes trop ſçavant en amour pour ignorer

Que par un effet du deſtin
Qui rend l'abſence un mal extrême,
Dès qu'un Amant ne voit pas ce qu'il aime,
Il voit tout avecque chagrin.

X.

Lecture de Billets.

MA Montre vous apprend que vous devez entrer dans votre cabinet, & que vous avez paſſé une heure à vous ajuſter. Pour un Amant qui eſt aſſûré de ne paroître pas devant ſa Maîtreſſe, vous y avez employé un peu trop de tems; mais je veux croire, que vous ne ſongiez à rien moins qu'à ce que vous faiſiez. N'en perdez donc pas davantage, & ouvrez votre Caſſette pour lire une partie des Billets que vous avez reçûs de moi.

Quel

Quel plaisir n'a-t'on pas en lisant ceux d'une Maîtresse !

L'on a des plaisirs incroyables,
L'on ne peut trop les souhaiter,
L'on en goûte peu de semblables,
Mais qui n'est point Amant ne sçauroit les goûter.

La lecture de mes billets peut vous occuper une heure; j'ai eu la bonté de vous en écrire assez pour cela : je me la reproche quelquefois cette bonté ; mais malgré tous mes scrupules je me vois toûjours disposée à vous donner des marques de tendresse. Si la vôtre est aussi forte que vous dites, vous devez baiser mille fois mes billets, vous devez les lire avec attention ; en peser même tous les mots. Sçachez qu'il est plus aisé d'entendre cent paroles flateuses d'une Maîtresse, que d'en obtenir un billet. Une Dame dit bien des choses à un Amant, qu'elle auroit bien de la peine à lui écrire ; & quand elle a cette complaisance, il faut être fortement persuadé que son affection est au-dessus des mediocres.

Le moindre vent peut emporter
Mille paroles dans une heure,

Rien

Rien ne ſçauroit les arrêter,
Mais tout ce qu'on écrit demeure.

Je ne doute pas que vous ne ſoyez ſatisfait d'une lecture qui vous doit être ſi agreable. Que de plaiſirs que vous goûterez! A peine le ſouvenir de mon abſence pourra-t'il les diminuer.

Les billets d'un objet aimé
Font oublier aux Amans leurs miſeres:
Et le mal de l'abſence eſt bien ſouvent charmé
Par ces aimables caracteres.

XI.

Heure à écrire.

QUand ma Montre ne vous avertiroit pas de m'écrire, je crois que votre cœur vous le diroit. Je ſerai bien aiſe que vous y employez une heure, & que vous ne perdiez jamais l'occaſion de m'envoyer de vos billets.

Tous les billets d'un Amant
Ont je ne ſçai quoi de charmant,

Quand l'Amant plaît à la Maîtresse :
Ces doux plaisirs me sont assez connus ;
Et vous ne doutez pas connoissant ma tendresse,
Que vos billets ne soient les bien venus.

Celui qui a trouvé le moyen de se communiquer les pensées hors de la portée de la voix, étoit quelque chose au-dessus de l'humain.

Pour moi, quoiqu'on en veüille dire,
Je crois que l'amour seul a trouvé l'art d'écrire.

C'est un art trop ingenieux pour avoir été trouvé par les hommes, & trop utile aux Amans pour n'avoir pas été inventé par l'Amour. Mais je ne pretens pas exiger de vous de ces billets galants qui ne sont remplis que de belles pensées : je veux seulement que les vôtres soient tendres, amoureux & passionnez, & j'aime bien mieux y voir beaucoup d'amour que beaucoup d'esprit. Toutefois ne pensez pas m'écrire de ces billets qu'on a lûs dans un moment: en amour les longs billets sont les longs plaisirs.

Et l'on peut assûrer, cher Damon, qu'en tous lieux
Tout ce qui plaît au cœur est agrable aux yeux.

Au

Au reſte, un billet eſt un merveilleux Agent auprès d'une Maîtreſſe; il la perſuade preſque toûjours, & il retouche dans ſon cœur des impreſſions que l'abſence pourroit bien effacer. Graces à l'Amour, il vous eſt permis de m'écrire: peut-être que je ne ſerai pas toûjours d'humeur à le vouloir, & il pourroit arriver que vous ſeriez privé en même-tems & de ma preſence & des moyens de m'envoyer de vos billets. Je veux croire que ce ſeroit un grand malheur pour vous, car j'ai toûjours oüi dire, que

Pour faire ſouffrir le martyre
A l'Amant le plus heureux,
Il ne faut qu'un jour ou deux
Lui défendre de voir, de parler & d'écrire.

Servez-vous du tems, vous ne ſçauriez me donner trop de marques de votre paſſion. Ecrivez donc durant toute cette heure, & n'apprehendez point que je vous reproche de ne ſortir pas aſſez-tôt de votre cabinet.

Quand vous y paſſerez du matin juſqu'au ſoir,
Vous n'en recevrez point de honte,
Le tems que vous mettez à ce petit devoir,
Eſt un tems dont je vous tiens compte.

Vous devez pourtant en ſortir, puiſqu'il eſt déja midi, & que ma Montre vous avertit d'aller au Temple.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣:✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

XII.

Devoir indiſpenſable.

IL eſt certains devoirs qu'on ne doit jamais oublier : celui d'adorer les Dieux eſt de cette nature. Nous devons le faire du fonds du cœur, & c'eſt en ce tems-là ſeulement que je vous diſpenſe de penſer à moi. Mais je ne voudrois pas que vous allaſſiez à ces Temples où les Galans de profeſſion ne vont que pour voir, ou pour être vûs ; & où la plûpart des Dames ſe trouvent, plûtôt pour faire parade de leur beauté, que pour honorer les Dieux.

Les Dieux penetrent dans nos ames,
Ils ſçavent quel motif nous méne dans ces lieux :
Ce n'eſt pas-là qu'on doit chercher les Dames,
On n'y doit chercher que les Dieux.

Si

Si vous me croyez, vous n'irez qu'aux moins frequentez, & vous n'y paroîtrez que comme un homme qui a de la veneration pour toutes les choses sacrées.

Les Dieux veulent que les mortels
Portent leurs cœurs aux pieds de leurs Autels,
Sans qu'à ce saint devoir aucun autre s'oppose:
Vous pouvez bien sans enfraindre leur loi,
Me preferer à toute autre chose,
Mais preferez les Dieux à moi.

++++++++++++++:+++++++++++++

I.

Entretiens forcez.

JE vois bien qu'il est difficile qu'en sortant du Temple vous ne soyez environné de ces gens qui s'affligent ou se réjoüissent de cent choses où ils n'ont nul interêt.

De ces Politiques credules
Qui font amas de nouveautez,
Pour débiter de tous côtez
Mille nouvelles ridicules.

Ou bien de ces conteurs d'avantures, qui s'informent toûjours de toutes les intrigues, & qui disent en secret à cent diverses personnes les bagatelles qu'ils ont apprises.

De ces gens curieux, dont le sot entretien
Excite de justes coleres,
Qui font de tout de grands mysteres,
Qui s'empressent toûjours de rien
Et qui disent au monde en secret cent affaires
Que déjà le monde sçait bien.

Ecoutez-les sans empressement, autant que la civilité vous le permettra: répondez-leur sans approuver leurs sottises, mais sans vous ériger en Censeur.

Toutes ces petites nouvelles
Ne sont que pures bagatelles,
Qu'on écoute impatiemment:
Elles choquent souvent ceux qui les disent même,
Et le parfait Amant
N'en demande jamais que de l'objet qu'il aime.

II.

Heures du Repas.

QUittez tous ces entretiens forcez ; vous pourriez vous faire attendre à dîner, & ma Montre vous dit que c'en est l'heure. Je ne prétends pas que l'Amour vous oblige à vous en passer ; mais je ne regle point vos répas ; cela n'est pas de ma jurisdiction.

Mangez si l'appetit vous presse,
Soyez, si vous voulez, tous les jours en festin,
Je ne vous regle point, je suis votre Maîtresse,
Et non pas votre Medecin.

Si vous dînez en compagnie, faites comme les autres, ce n'est point-là l'heure des chagrins & des inquiétudes : il faut parler.

Il faut répondre à ce qu'on vous propose,
Je ne vous prescris point de loi :
Mais s'il vous faut songer à quelque chose,
Il vaut autant songer à moi.

III.

Visites d'Amis.

MA Montre est plus juste que vous ne croyez : elle ne veut pas que vous viviez en solitaire, & vous permet d'aller faire des visites. L'amour & l'amitié peuvent trouver place dans un même cœur, & un honnête homme seroit bien malheureux, si dès qu'il a une Maîtrresse, il devoit renoncer à la societé de ses amis. Je ne voudrois pourtant pas que vous eussiez autant d'empressement pour eux que pour moi ; car j'ai oüi dire qu'on ne sçauroit être ardent Amant, sans être un peu tiede ami. Vous n'ignorez pas que lorsque l'Amour établit son empire dans un cœur, il y regne en tyran, & qu'il n'y souffriroit point l'amitié, si elle prétendoit partager sa puissance.

Il est jaloux de son autorité,
Il hait toûjours l'égalité,
Et d'abord qu'il commence à naître,
Il prétend commander en maître.

Je

Je ſerois fâchée ſurtout, que vous euſſiez de ces amies qui ont toutes le qualitez que l'on pourroit ſouhaiter à une Maîtreſſe. Il arrive ſouvent qu'on a pour ces aimables perſonnes des ſentimens un peu trop tendres, & alors ceux de l'amitié & ceux de l'amour ſont tellement confondus, qu'on ne ſçauroit les diſcerner.

Si vous avez une ſemblable attache,
Je ſerois pour vous ſans pitié ;
Car je ſçai que l'Amour ſe cache
Sous le voile de l'amitié.

Ce n'eſt pas qu'un Amant ne puiſſe avoir de ces illuſtres amies qu'on eſt bien-aiſe de voir une fois le jour.

Il peut bien en avoir d'aimables & de belles,
Mais l'Amour ne doit pas l'attacher auprès d'elles.

Je vous eſtimerois moins, ſi vous agiſſiez autrement, & je ſerois peut-être en état de vous chaſſer de mon cœur, ou du moins d'y donner place à bien d'autres perſonnes.

Vous devez demander par grace
De n'en être jamais chaſſé :
Le cœur d'une Maîtreſſe eſt une belle place,
Mais il faut s'y voir ſeul pour être bien placé.

I V.

Converſations generales.

COmme vous n'êtes pas chez vos amis pour garder le ſilence, vous devez entrer en converſation avec eux. Elle doit pourtant être generale, & vous ne devez pas faire de vos amis les confidens de vos amours. Il me déplairoit fort d'apprendre que vous leur revelez toutes mes confidences ; bien qu'elles ne ſoient que de bagatelles, elles ne laiſſent pas parmi les Amans d'avoir toutes les douceurs du ſecret.

Tous ces petits ſecrets que dit à tout moment
Une Maîtreſſe à ſon Amant,
Sont beaucoup plus doux qu'on ne penſe :
Ils font naître en nos cœurs mille innocens deſirs,
Mais ils ne donnent des plaiſirs
Que tant qu'ils ſont ſous la loi du ſilence.

J'ai toûjours crû que le ſecret étoit un des plaiſirs de l'amour ; on doit le garder in-

inviolablement : & puis tout le monde ne jugepas ſainement des choſes.

Ne faites point de confidence,
Et ſoyez ſûr que le ſilence
A pour moi des charmes puiſſans :
Le monde a d'étranges maximes,
Les plaiſirs les plus innocens
Paſſent quelquefois pour des crimes.

C'eſt en de ſemblables converſations où ſe mêlent ſouvent ces indiſcrets, qui s'imaginent obliger un honnête homme, en lui faiſant connoître qu'ils ſçavent qu'il eſt aimé. Ne faites pas en ces occaſions comme beaucoup de gens font, qui ne s'oppoſent à ces railleries que foiblement ;

Et qui par leurs ſouris, leur geſte, leur ſilence,
Approuvent ce qu'on dit, & diſent ce qu'on penſe.

Je ne condamnerois pas un honnête homme qui répondroit un peu bruſquement à ces indiſcrets. Je ſçai bien qu'il eſt difficile qu'on ne connoiſſe pas que vous êtes Amant.

Mais s'il eſt inévitable
Qu'on devine l'objet dont vous êtes charmé,

Paroiſſez Amant aimable,
Et non pas Amant aimé.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

V.

Viſites un peu dangereuſes.

J'Avois bien prévû que vos amis vous obligeroient à viſiter quelques Dames de leur connoiſſance ou de la vôtre : ma Montre ne vous le défend pas : toutefois ces viſites ſont un peu dangereuſes, & il me ſemble que vous devez prendre garde à vous, & ne me pas donner lieu de vous ſoupçonner.

Ne ſoyez guére auprés des Belles,
Car il eſt de certains momens,
Où les plus fidéles Amans
Peuvent devenir infidéles.

Je ſçai que la civilité vous oblige à les voir, & ce ſeroit porter la prudence amoureuſe trop loin de vous le défendre : tenez-vous ſeulement ſur vos gardes : la plûpart des Belles ne vont qu'à la conquête des cœurs : leurs civilitez ſont preſque toutes in-

interessées, & on en trouve qui ont un je ne sçai quoi qui est à craindre, sur tout lorsqu'il est accompagné de la jeunesse & de l'enjouëment. Il n'est pas aisé de se gouverner juste en ces rencontres; le moyen le plus sûr est que vous vous imaginiez que je lis toutes vos pensées, que j'observe tous vos regards, & que j'écoute toutes vos paroles.

Un Amant dont l'ame est constante,
Voudroit qu'une Maîtresse examinât ses pas.
Et bien qu'elle n'y soit pas,
Il doit croire qu'elle est presente.

J'aprouve pourtant le remede dont vous vous servez, pour vous défendre des attaques que les Belles donnent à votre cœur, & il me souviendra toûjours que vous m'avez dit dans un de vos billets:

Pour vous être toûjours fidéle,
Et me garentir de leurs coups,
Mon cœur songe d'abord à vous,
Et tout me dit alors, que vous êtes plus belle.

Mais je sçai que tous les Amans sont flatteurs; aussi n'ajoûtai-je pas beaucoup de foi à ces paroles: & à parler serieusement,

Je pafferois pour ridicule,
Si je prenois cela pour une verité;
Mais qu'il foit faux ou vrai, l'on doit être credule,
Quand le plaifir fe joint à la credulité.

V I.

Promenade fans deffein.

VOus avez encore le tems de faire une promenade, & ma Montre a prévû que vous ne fçauriez refufer vos amis. Vous trouverez dans le Jardin du Roi des perfonnes bien faites, & les Belles aiment trop un fi beau lieu pour ne s'y rendre pas.

Prenez garde qu'Amour n'y foit en embufcade;
C'eft pourquoi, cher Damon, examinez-vous bien,
Et conduifez vos yeux durant la promenade,
en Amant qui ne cherche rien.

Ne faites point l'admirateur perpetuel de toutes celles que vous y verrez: ne les loüez

loüez point avec exageration, on ne loüe jamais ainſi qu'une Maîtreſſe. Je vous conſeille de ſonger à ce que vous direz, & de ne vous arrêter pas long-tems dans ces lieux.

Parmi tant de beautez, il faut apprehender
D'admirer trop long-tems ou la blonde ou la brune :
On les peut toutes regarder,
Mais on ne doit s'attacher à pas une.

Vous ne ſerez pas à blâmer de paroître un peu rêveur durant cette promenade, on vous en fera la guerre, & je ne doute point que vos amis ne vous demandent plus d'une fois, pourquoi vous êtes ſi mélancolique ;

Mais quand on vous dira, pourquoi ?
Faites que votre bouche auſſi-tôt leur replique,
Ha ! l'abſence d'Iris me rend mélancolique ;
Et quand vous aimerez vous ſerez comme moi.

VII.

Retraite volontaire.

PRenez congé de vos amis, il eſt nuit, & vous devez vous retirer chez vous. C'eſt durant cette retraite que votre eſprit doit ſonger à toutes les choſes dont vous avez à me rendre compte dans vos billets. Vous ne ſçauriez m'en cacher la moindre partie, ſans être criminel de leze-Amour. Nous ſommes tombez d'accord, que la confidence eſt une des plus grandes preuves de cette paſſion, & qu'un Amant qui en manque pour la perſonne qu'il aime, doit être ſoupçonné de n'aimer que mediocrement, c'eſt-à-dire, de n'aimer point. Songez-donc à tout ce que vous avez fait durant cette journée, afin qu'au premier billet je ſois inſtruite de tout. Mais agiſſez de bonne foi, ſans groſſir ni diminuer les objets: quand vous auriez manqué à quelque choſe, j'aimerois mieux l'apprendre de vous que par autrui; car c'eſt une marque de repentir de s'accuſer ſoi-même, & je ſuis aſſez indulgente pour vous pardonner. La qualité la plus eſſentielle de l'honnête-

nête-homme, c'eſt la probité, & on en doit avoir en amour, auſſi-bien qu'en toute autre choſe : cependant la plûpart des hommes n'en font pas beaucoup d'état.

Et vont chantant chaque jour
Par tous les coins de la terre,
Qu'il eſt de ruſes d'amour,
Comme des ruſes de guerre.

++++++++++++:+++++++++++++

VIII.

Demandes empreſſées.

D'Abord que vous ſerez chez vous, faites venir dans votre cabinet celui à qui vous avez confié le dernier billet que vous m'avez écrit, & qui me doit avoir été rendu. Dès qu'il entrera, demandez-lui de mes nouvelles ; ayez même de l'inquiétude de ce qu'il ne ſatisfait pas aſſez-tôt votre curioſité.

Car il eſt certain, ou je meure,
Que lorſqu'on aime tendrement,
On veut ſçavoir dans un moment

Tout ce qu'on ne ſçauroit raconter dans une heure.

Demandez-lui comment je me porte ; de quelle façon j'ai reçû votre billet ; s'il a examiné l'air de mon viſage ; ſi je l'ai lû attentivement ; ſi ç'a été avec joye : enfin, demandez-lui ce que je lui ai dit, & s'il a ma réponſe. Vous devez vous faire rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé en ſa preſence, & vous devez enſuite lire ce que je vous écris, pour vous inſtruire de ce qui ſe paſſe dans mon cœur.

C'eſt par-là ſeulement que vous pourrez apprendre
Ce que ma bouche tait, & ce que mon cœur dit,
Dans ces billets où l'amour eſt ſi tendre,
Le cœur dicte ce qu'on écrit.



IX.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

IX.

Fâcheux ſouvenir.

VOus n'aurez pas bien de la peine à expliquer ce que ma Montre vous marque, & il n'eſt point de plus fâcheux ſouvenir, que celui de l'abſence d'une Maîtreſſe.

Car l'abſence en amour eſt un cruel martyre,
Et vous le reſſentez, ſi votre cœur ſoupire.

Prenez-donc cette heure-là pour ſonger à votre malheur; il n'eſt pas médiocre pour une ame qui connoît toute l'étenduë de la tendreſſe; & chacun ſçait qu'un Amant privé de la vûë de la perſonne qu'il aime, eſt privé de tous les plaiſirs du monde.

Qu'on ſouhaite un Amant ſans ceſſe,
Que l'on en parle à tout moment,
Que l'on réponde à ſa tendreſſe,
Cela lui plaît infiniment:
Mais à parler ſincerement,

Et

Et c'est ce que l'amour confesse,
La felicité d'un Amant
Est d'être auprès de sa Maîtresse.

En effet, Damon, l'absence d'une Maîtresse est une éclipse funeste au repos d'un Amant, & rien ne peut la dissiper que le seul retour de l'objet aimé. Dans cet état il voit tous les autres objets avec dégoût: il se fait de grands malheurs des moindres maux : tout ce qui ne lui parle pas de ce qu'il aime, lui déplaît, & tout ce qui lui en parle, en le faisant ressouvenir qu'il ne le sçauroit voir, augmente sa douleur. Je veux croire que ce sont vos sentimens. Vous êtes assûré de ne me voir pas de quelques jours; & si votre cœur ne dément toutes vos paroles, ces jours doivent être fort longs pour vous.

Eloigné d'un objet aimé,
L'on n'est jamais accoûtumé
Aux ennuis, aux chagrins de ces longues journées :
Et c'est alors que les Amans
Prennent les jours pour des années,
Et pour des jours tous les momens.

Je ne veux pas toutefois que votre mélancolie soit extrême : vous pouvez être persuadé

persuadé que je la partage avec vous, & cette pensée doit la diminuer.

Comme la plus belle des fleurs
N'est jamais sans épine,
Ainsi les soupirs & les pleurs,
Selon que je me l'imagine,
Accompagnent l'amour & troublent ses douceurs:
Mais quoique l'on en puisse dire,
L'amour n'est pas un grand maryre,
Quand on est deux à souffrir ses douleurs.

++++++++++++++:+++++++++++++

X.

Réfléxions.

Mais après le fâcheux souvenir de mon absence, faites quelques réfléxions sur votre bonheur, supposé que vous soyez persuadé que c'en est un que d'être souffert de moi. La premiere chose que vous devez considerer, est que j'ai à la fin reçû vos soins assez agréablement, & que le present que vous me fites de votre cœur, m'est fort cher.

Il

Le present du cœur d'un Amant
Donne un plaisir indicible.
Et bien que ce present soit toûjours invisible,
Il touche sensiblement.

Il est vrai que je ne l'acceptai pas d'abord que vous me l'offrîtes, & que vous m'avez dit plus d'une fois :

Quoi ! puis-je éviter d'expirer,
Si vous ne voulez pas qu'à vos yeux je soupire ?
Ou vous devez m'entendre soupirer,
Ou vous devez consentir que j'expire.

Mais toutes les rigueurs que ma severité vous fit souffrir, doivent passer presentement dans votre esprit pour des sujets de plaisirs, & vous devez juger du prix de mon affection par les difficultez que vous eûtes à toucher mon cœur.

Lors qu'après mille soins & mille inquiétudes,
Ce que nous souhaitons succede à nos desirs,
Le souvenir des maux qui nous sembloient si rudes,
Nous donnent de nouveaux plaisirs.

Souvenez-vous encore que je vous ai pre-

preferé à tous ceux qui m'ont ſervie, bien qu'ils fûſſent dignes de mon eſtime, & que j'ai fermé les yeux à leur merite pour ne regarder que vous.

Tous ces Amans avoient beau faire,
Je répondois à peine à leurs civilitez,
Ils avoient mille qualitez.
Sans avoir celle de me plaire:
Et j'avouë enfin à mon tour,
Sans qu'on m'en ſollicite,
Que vous les paſſiez en amour,
Auſſi bien qu'en merite.

Conſiderez enſuite que non ſeulement vous avez eu le bonheur de me plaire, mais que vous avez eu encore celui de le deviner.

Lorſque je connus votre feu,
Vous connutes celui que vous aviez fait naître;
Mais ce fut ſans mon aveu
Que je vous le fis connoître.
J'en cachois le ſecret dans le fonds de mon cœur,
Il eſt vrai que mes yeux en diſoient quelque choſe;

Mais

Mais ſur la foi des yeux un pauvre Amant s'expoſe
A tomber ſouvent dans l'erreur.

J'eus pourtant la bonté de vous l'apprendre par ma bouche, malgré toutes les délicateſſes de mon ame, & tous les ſcrupules où vous ſçavez que mon humeur panche.

Il n'eſt obſtacle enfin, que l'amour ne ſurmonte,
J'avoüai ma foibleſſe en pouſſant un ſoupir,
Il m'en ſouvient avec plaiſir,
Mais il m'en ſouvient avec honte.

Je portai ma tendreſſe plus loin, & je voulus vous en donner des marques innocentes en toutes les occaſions qui ſe preſenterent. Car après que mes yeux & ma bouche vous eurent cent fois aſſûré des ſentimens de mon cœur, je vous confirmai cette verité par mes billets. Avoüez, Damon, que ſi vous faites toutes ces réfléxions, vous paſſerez une heure bien agréablement.

X I.

Repas du ſoir.

EN effet, vous y trouvez tant de douceurs, que ſi on ne vous avertiſſoit qu'on a ſervi, vous paſſeriez en cet état bien des momens. Mais il faut aller où vous êtes attendu : n'abandonnez pourtant pas tout votre cœur à la joye, quoique vous ayez lieu d'être content.

Oüi l'ame d'un Amant doit être ſatisfaite,
Quand d'une noble ardeur il ſe trouve enflâmé.
Mais la plus grande joye eſt toûjours imparfaite,
S'l'on ne la partage avec l'objet aimé.

XII.

Complaiſance.

LA civilité exige un peu de complaiſance après le repas, & je ſuis aſſûrée que vous n'en manquez jamais. Je ſçai que l'on vous a accuſé que la vôtre eſt trop generale, & que vous en aviez quelquefois pour des perſonnes qui vous devoient être indifferentes.

L'on n'en eſt pas moins aimable,
En ayant plus qu'il ne faut :
Cet excès eſt un défaut,
Mais un défaut excuſable.

Ayez-en donc pour ceux avec qui vous ſerez : vous pouvez vous entretenir de cent choſes indifferentes, & en même tems penſer à moi. Si vous entendez loüer quelque aimable perſonne, ou de ſa beauté ou de ſon merite, faites-m'en l'application, & ſi vous n'oſez répondre tout haut,

Fai-

Faites que votre cœur réponde en ſon langage:
Celle que vous loüez a mille qualitez,
Son eſprit & ſon corps ſont riches en beautez,
Mais Iris en a davantage.

L'on n'a jamais parlé devant moi d'un Amant fidéle que je n'aye ſongé à vous, & toutes les fois que quelqu'un en parle,

C'eſt avec plaiſir que j'écoute,
Et que je lui réponds de la bouche ou des yeux,
Cet Amant ſçait aimer ſans doute,
Mais Damon aime encore mieux.

Et bien que je n'aye pas toutes les qualitez qui ſe rencontrent aux belles perſonnes, je ſuis pourtant bien-aiſe que l'amour vous préoccupe à mon avantage.

Il n'eſt pas beſoin de vous dire,
Qu'un veritable Amant doit ſe perſuader,
Que tout autre objet doit ceder
Au ſeul objet pour qui ſon cœur ſoupire.

I.

Impoſſibilité de dormir.

VOus avez aſſez veillé, ſongez à vous aller mettre au lit. Peut-être ne dormirez-vous pas d'abord que vous y ſerez, & vous pourrez bien y paſſer une heure avant que le ſommeil ferme vos yeux. Dans cette impoſſibilité de dormir je trouve à propos que vous vous imaginiez tout ce que je puis faire tous les jours aux lieux où je ſuis. Faites faire un petit voyage à votre eſprit pour venir m'obſerver quelque tems en cachette : il prendra garde que je m'ennuye ſouvent, & que j'ai du dégoût pour bien des choſes, où ceux qui ſont avec moi, trouvent des plaiſirs.

Enfin dans les lieux où je ſuis
Je partage tous vos ennuis,
Et je vois preſque tout avec indifference:
Je trouve pourtant aſſez doux
De penſer quelquefois que durant mon abſence,

Vo-

Votre cœur ſonge à moi, quand le mien ſonge à vous.

Mais peut-être que je me trompe, & que dans le même tems que vous occupez tout mon ſouvenir, je ne ſuis plus dans le vôtre, & que vous ſongez à quelque ouvrage qui vous puiſſe donner cette immortalité que les Muſes promettent, ou bien que vous projettez quelque voyage dans les païs étrangers, pour aller chercher cette gloire qu'on acquiert dans les Armées. Si cela eſt, vous n'êtes pas ſans inquiétude: car

Les Poëtes & les Guerriers
Sont quelquefois chagrins à l'ombre des lauriers,
Quoi qu'en veüillent chanter les filles de Mémoire:
Sous les mirthes fleuris on paſſe mieux le jour,
Et les couronnes de la Gloire
Valent ſouvent bien moins que celles de l'Amour.

Cette gloire que donne un peu de renommée
N'eſt rien qu'un amas de fumée,
Que le hazard produit & diſſipe à ſon tour:
L'amour plus noblement occupe une belle ame,

Et lorsqu'un digne objet répond à notre flâme,
La gloire accompagne l'amour.

Mais endormez-vous, l'heure est passée, & c'est presentement au songe à vous entretenir.

++++++++++++++:++++++++++++++

II.

Conversation en songe.

JE ne doute pas que vous ne trouviez ma Montre un peu hardie, de prétendre regler jusques aux songes, qui ne sont que des pensées dereglées : en effet la raison ne les conduit point, & ils ne passent que pour des chimeres de l'imagination. Toutefois j'ai bien voulu qu'elle vous en marquât quelques-uns, & je suis assûrée qu'après avoir tant songé à moi durant le jour, vous y songerez durant la nuit. Le premier songe que ma Montre vous permet de faire, est que vous croyez être en conversation avec moi.

Croyez dans ce ſonge flateur,
Qu'après m'avoir montré l'ardeur de votre flâme,
Je vous montre à mon tour jusqu'au fond de mon ame :
Et que je donne cœur pour cœur,
Parole pour parole, & doucеur pour douceur.

Imaginez-vous que vous me parlez de votre paſſion avec tranſport, que je vous écoute paiſiblement, & que je vous donne mille innocens témoignages de ma tendreſſe. Peut-être que ſi vous vous éveillez en ce tems-la,

Vous paroîtrez ſenſible à ce bien menſonger,
Et vous direz dans cette joye extrême,
Ah ! qu'il ſeroit doux de ſonger
Si l'on ſongeoit toûjours de même !

III.

Caprices à souffrir en songes.

IL est juste de mêler un peu d'amertume à ces douceurs, & je veux que votre imagination me represente à vous comme la plus capricieuse fille du monde. Je vois bien que vous me direz d'abord :

Ne contentez pas votre envie,
N'accablez pas en songe un miserable Amant:
Helas ! j'aimerois mieux veiller toute ma vie,
Que de tant souffrir en dormant.

Mais vous ne sçauriez éviter les songes que ma Montre vous marque ; c'est une necessité. Vous croirez dans celui-ci que la coquetterie occupe presque toute mon ame : vous croirez, dis-je,

Que mon cœur jamais ne s'arrête,
Et qu'il court d'Amant en Amant;
Que loin de se donner lors même qu'il se prête,
Il ne se prête qu'un moment.

Je

Je vous permets de m'offenser, mais c'est en dormant que je vous le permets; car je ne vous pardonnerois pas le mal que vous auriez pensé de moi, si ç'avoit été autrement qu'en songe. Ce n'est pas tout de me croire coquette, vous croyez encore que vous avez à essuyer cent caprices de mon humeur; que je veux exiger de vous cent choses injustes; que je prétends que vous rompiez avec vos amis, & que vous n'ayez point d'amies; que je veux faire les choses que je condamne en vous: que je veux avoir pour d'autre que pour vous de cette amitié tendre qui ressemble à de l'amour, ou plûtôt de cette amour à qui on donne le nom d'amitié; & que je ne veux pas que vous osiez vous en plaindre. Enfin, soyez ingenieux à vous tourmenter, & croyez que je suis devenuë injuste, ingrate & insensible. Tout de bon votre amour seroit-elle à l'épreuve de ces malheurs, si ces malheurs n'étoient pas des songes?

Mais sçachez qu'il faut presumer
Que je n'ai jamais de foiblesse;
Et qu'un cœur qui sçait bien aimer,
Doit tout souffrir d'une Maîtresse.

IV.

Jalousie en songe.

NE pensez pas encore à vous éveiller, il faut que vous souffriez un peu davantage: il faut que la jalousie vous préoccupe, qu'elle séduise votre raison, & que dans un troisiéme songe vous croyez en dormant ce que vous ne pourriez croire en veillant. Il est tems que vous expliquiez toutes mes actions au desavantage de votre amour, & que la jalousie vous accable de chagrins.

Le propre de la jalousie
Est de causer des maux pires que le trépas,
Elle trouble les sens, & cette frenesie
Fait qu'on croit voir souvent ce que l'on ne voit pas.

Vous croirez donc qu'un de vos Rivaux est auprès de moi, & que je n'aurai point d'attention pour tout ce que vous me direz tout haut, afin d'écouter ce qu'il me dira tout bas. Vous croirez qu'il me suit par tout, & que vous l'avez toûjours sur vos

pas, que je ſuis de l'humeur de ces Belles qui croyent que c'eſt la mode de donner toûjours des Rivaux à ſon Amant.

C'eſt une fort méchante mode,
D'avoir toûjours un Rival ſur ſes pas ;
Car ſoit qu'on ſoit aimé, ſoit qu'on ne le ſoit pas,
Un Rival eſt un incommode.

Je veux encore que vous vous imaginiez que mes yeux approuvent toutes ſes penſées, qu'ils le flatent de quelque eſpoir, & que je vous ai arraché mon cœur pour lui en faire un preſent. Vous ſouffrirez en ce tems-là tout ce qu'une crüelle jalouſie peut faire ſouffrir à une ame amoureuſe.

La jalouſie eſt redoutable,
Ses traits percent un cœur de leurs terribles coups :
Et nous pouvons dire entre nous,
Comme une choſe veritable,
Que pour rendre un Amant tout-à-fait miſerable,
Il faut le rendre Amant jaloux.

Vous le ſerez, Damon, & dans ce ſonge vous n'aurez que des ſentimens tumul-

tueux : vous roulerez dans votre eſprit cent deſſeins qui ſe confondront l'un l'autre. Enfin, la colere, la haine & la vengeance s'empareront de votre cœur.

Elles y regneront malgré tout votre amour,
Tantôt toutes enſemble, & tantôt tour à tour.

V.

Rupture en ſonge.

JE vois bien que vous ne ſçauriez ſouffrir toutes ces injuſtices, & cependant vous en faites une vous-même : vous croyez dans ce ſonge que je me plains de vous, & que je ſuis tout-à-fait irritée ; ſur cette croyance vous m'accuſez de foibleſſe, vous ceſſez de me voir, vous vous emportez contre l'amour, & ſelon toutes les apparences vous croyez que je ſuis toûjours coquette, & vous ne m'aimez plus.

Une coquette aſſûrément
Ne paroît jamais aimable,
Son eſprit peut être agréable,
Quoiqu'elle ſoit ſans jugement.

Mais

Mais à mille défauts elle eſt toûjours ſujette,
Venant de ſa legereté;
Et quand elle ſeroit un miracle en beauté,
Ce n'eſt jamais qu'une coquette.

Enfin, Damon, durant ce ſonge nous ſommes en état de nous broüiller pour toûjours, & il ſemble que tout y contribuë.

Chacun de ſon côté tâche à briſer ſa chaîne,
Chacun de ſon côté croit le faire ſans peine;
Mais c'eſt fort inutilement,
On ne peut rien ſur ſoi dès que l'on eſt Amant.

Vous avez donc beau faire, vous n'en venez pas à bout, & vous êtes forcé de dire, en parlant de votre Maîtreſſe,

Ah! qu'il ſeroit neceſſaire
D'abandonner ſes appas!
La raiſon voudroit le faire,
Mais l'amour ne le veut pas.

Ne ſoyez plus irrité, cette heure incommode va finir, & vous ne devez pas deſeſperer de rentrer en grace avec moi.

Il

Il ne faut pas que votre cœur murmure,
Soyez toûjours Amant ſoumis :
Un ſonge fait notre rupture,
Un ſonge nous doit faire amis.

VI.

Raccommodement en ſonge.

EN effet lorſque nous faiſons tous nos efforts pour chaſſer la tendreſſe de notre cœur, & dans le plus fort de notre broüillerie,

Amour voit toute la querelle ;
Et comme nous en ſommes-là,
Pour renoüer une amitié ſi belle
Amour vient faire le hola.

D'abord vous revenez de tous vos emportemens, vous me demandez cent fois pardon, vous me dites que vous êtes prêt à tout ſouffrir ; votre imagination vous fait voir que je ſuis devenuë ſenſible, juſte & reconnoiſſante, que ma colere s'eſt évanoüie, & que nous jurons entre nous une paix inviolable.

Après

Après tous ces petits débats
Une paix fait goûter mille douceurs nouvelles,
Et quoique bien ſouvent elle ne dure pas,
On la croit pourtant éternelle.

Joüiſſez donc de tous les plaiſirs dont un cœur fortement amoureux peut joüir. Ne vous ſouvenez point de toutes les inquiétudes que vous avez ſouffertes : beniſſez l'amour de ſes faveurs, remerciez-moi de mes graces, & reſolvez-vous d'endurer toutes choſes avant que d'en revenir à de nouvelles broüilleries.

Après ces raccommodemens,
Où quoique nous faſſions notre penchant nous porte,
Notre amour en devient plus forte,
Et tous ſes plaiſirs plus charmans.

Ce n'eſt pas qu'il arrive ſouvent bien des maux de ces broüilleries, & je crois que le meilleur conſeil qu'on puiſſe ſuivre, eſt de les éviter; & quand on ne le peut, on doit ſe ſouvenir,

Si l'on prétend que l'amour dure
Entre la Maîtreſſe & l'Amant,
Il faut à la moindre rupture
Courir à l'accommodement.

VII.

VII.

Songes divers.

VOici la derniere heure de votre sommeil, & la derniere de ma Montre; elle vous laisse en liberté, & vous pouvez presque choisir vos songes : laissez aller votre imagination sur sa foi, pourvû que l'Amour respectueux la conduise : car quoique je vienne de dire, je prétends donner des bornes à vos imaginations.

> Gardez-vous bien en sommeillant
> D'écouter un flâteur mensonge;
> Vous êtes si sage en veillant,
> Ne le seriez-vous pas en songe?

Eveillez-vous, Damon, le tour de ma Montre est achevé. Après cela vous ne pouvez ignorer de ce que vous devez faire pendant mon absence. J'ai crû qu'il n'étoit pas à propos de vous parler de Bal & de Comédie; vous sçavez qu'un Amant privé de la presence de sa Maîtresse ne s'y trouve guére : toutefois si vous ne pouvez

éviter

éviter ces divertiſſemens ou d'autres ſemblables, je ne ſuis pas aſſez injuſte pour vous en ſçavoir mauvais gré. Défendez-vous-en, mais allez-y, ſi la civilité ou quelqu'autre devoir vous y oblige. Je veux ſeulement qu'à ma conſideration vous ne vous laiſſiez toucher que mediocrement à tous ces plaiſirs. Que l'on connoiſſe que vous ne les cherchez point, & que c'eſt par complaiſance & non pas par inclination que vous vous y rencontrez. Enfin dans tous ces lieux,

Paroiſſez négligé, rêveur, plein de ſouci,
Et que tout diſe en vous, Iris n'eſt point ici.

Je ne vous parle point auſſi de faire la Cour à notre Prince, parce qu'il doit paſſer tout le Printems à la campagne, & que vous ne pourrez pas être auprès de ſa perſonne. Lorſque vous ſerez en pouvoir de le faire, je vous conſeille de ne pas vous en diſpenſer. Vous devez avoir ſoin de votre fortune, & je ne ſuis pas du ſentiment de ceux qui diſent,

Qu'il eſt bien mal-aiſé de ſuivre en même jour
La fortune & l'amour,
D'aimer une Maîtreſſe, & de ſervir un Maître,

Que

Que l'on ne doit jamais ſe partager ainſi,
Et que c'eſt le moyen, quelque adroit qu'on
puiſſe être,
De perdre ſa fortune & ſa Maîtreſſe auſſi.

Ce ſont des erreurs que je condamne, je ſçai que l'amour & l'ambition ne ſont pas incompatibles, & que l'on peut être attaché auprès de ſon Souverain, & n'en aimer pas moins ſa Maîtreſſe.

Pour ſervir votre Maître avec votre Maîtreſſe,
Joignez l'ambition à beaucoup de tendreſſe;
Ce conſeil doit être ſuivi;
De ce partage égal l'ame n'eſt point blâmée,
Car le Maître en tout tems peut être bien ſervi,
Et la maîtreſſe bien aimée.

Le Monarque que vous ſervez, Damon, eſt ſi aimable, que je ſuis aſſûrée que lorſque vous vous trouvez auprès de lui, l'inclination que vous avez pour ſa perſonne, vous y porte autant que votre devoir.

Ce Monarque eſt aimé de Mars & de l'Amour,
Les Muſes, les Vertus ſont toûjours à ſa Cour,
On ne voit rien d'égal dans le ſiecle où nous
ſommes:
Ah! que l'on eſt heureux d'obéïr à ſes loix!

C'eſt

C'eſt le plus grand de tous les Rois,
Et le mieux fait de tous les hommes.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire ; maintenant je ne vous dois plus rien, & je vous ai payé votre diſcretion. Si vous ne la trouvez pas aſſez belle, je n'y ſçaurois que faire. Soyez-en donc ſatisfait, & ſouvenez-vous, ſi vous m'aimez encore, qu'elle merite que vous preniez la peine de la conſerver.

En effet, elle eſt digne, & la belle Iris n'a pas fait un laid preſent à Damon en la lui donnant. L'invention en eſt ingenieuſe & galanre : & la Germanie, qui s'eſt renduë celebre en Horloges, n'en a peut-être point fait qui l'égale, ſans en excepter celle d'une de ſes Villes, dont on parle par tout le monde.

Oüi, cette Montre eſt des meilleures,
Damon ne doit point la changer :
L'on y trouve toutes les heures,
Excepté l'heure du Berger.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

DES PIÉCES CONTENUËS dans ce Tome ſecond.

Ode.

Chan-

X. Lec-

Fin de la Table du Tome second.



